

Les orangers de Noël - L'enfant du hasard

**Quinn, Tara Taylor
Novak, Brenda**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



HARLEQUIN

TARA TAYLOR QUINN

Les orangers de Noël

P R É L U D '

Cadeau

+ 1 ROMAN INÉDIT P R É L U D ' +
1 ROMAN GRATUIT

Titre original : THE HOLIDAY VISITOR

Traduction française de MICHEL MAUSSIÈRE

HARLEQUIN®

est une marque déposée par le Groupe Harlequin PRÉLUD'®

est une marque déposée par Harlequin S.A.

Photos de couverture

Propriété : © ROYALTY FREE / INSIDEOUTPIX / JUPITER IMAGES

Oranger : © VISION A / ROYALTY FREE / FOTOLIA

Si vous achetez ce livre privé de tout ou partie de sa couverture, nous vous signalons qu'il est en vente irrégulière. Il est considéré comme « invendu » et l'éditeur comme l'auteur n'ont reçu aucun paiement pour ce livre « détérioré ».

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© 2008, Tara Taylor Quinn. © 2009, Harlequin S.A.

83-85, boulevard Vincent-Auriol 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47 www.harlequin.fr

ISBN 978-2-2808-1109-5 - ISSN 1950-277X

Chapitre 1

« Vendredi 4 septembre 1992.

« Cher James Malone,

« On m'a donné ton nom au centre de soutien psychologique. Je m'appelle Marybeth Lawson et j'ai douze ans. Ma mère a été violée et tuée en mars dernier. Je suis en quatrième. Si tu veux, nous pouvons nous écrire.

« Amicalement,

« Marybeth Lawson. »

« Mardi 8 septembre 1992.

« Chère Marybeth Lawson,

« J'ai eu treize ans la semaine dernière. Et toi, quand est-ce que tu les auras ? Je suis en quatrième, moi aussi. Ma mère aussi a été victime d'un viol. Je suis d'accord pour qu'on s'écrive si c'est ce que tu veux aussi.

« A bientôt,

« James Malone. »

« Samedi 12 septembre 1992.

« Cher James,

« Je veux bien que nous nous écrivions, mais seulement si tu veux aussi.

« Toutes mes amitiés,

« Marybeth Lawson.

« P.-S. : J'aurai treize ans en janvier prochain. Je suis la plus jeune de ma classe parce que j'ai sauté le CE1. »

« Mardi 15 septembre 1992.

« Chère Marybeth,

« Très bien, d'accord, écrivons-nous. C'est quoi tes matières préférées ? Moi, j'aime beaucoup les ateliers de travail manuel, surtout quand on fait des objets en métal. Ces temps-ci, je fabrique une étagère pour l'anniversaire de ma mère, parce qu'il n'y en pas dans notre salle de bains. Il faut dire qu'on vient d'emménager et qu'il y a pas mal à faire, dans notre nouvelle maison. J'aime le dessin, aussi. Mais l'anglais et le reste, ce n'est pas ma tasse de thé, comme on dit. J'ai des notes correctes, seulement ça ne m'intéresse pas des masses. Par exemple, à quoi est-ce que ça va nous servir de savoir qu'un dénommé Shakespeare a écrit l'histoire d'un type qui assassine un roi pour être roi à sa place, et que sa femme se suicide et que lui a la tête tranchée ? C'est vraiment n'importe quoi, tu ne crois pas?

« Enfin, excuse-moi. Je suppose que tu aimes ça, toi.

« A plus,

« James. »

« Vendredi 18 septembre 1992.

« Cher James,

« C'est super que tu étudies Shakespeare, toi aussi ! Je n'aime pas beaucoup *Macbeth*, moi non plus, mais j'adore *Roméo et Juliette*. Nous avons presque le même âge qu'eux. Remarque, ça ne veut pas dire grand-chose. Même si on me donnait un million de dollars, je refuserais de tomber amoureuse. Ce qui me plaît, c'est qu'ils sont tellement amis qu'ils sont prêts à mourir l'un pour l'autre. Un jour, j'espère avoir un ami de ce genre. (Je peux te le dire, parce que tu n'es qu'une feuille de papier et que je ne serai jamais obligée de te rencontrer en chair et en os. C'est ce qu'ils m'ont dit, au soutien psy.) Toi aussi tu es au soutien psy, n'est-ce pas ? Alors, ta maman est toujours vivante ? Tu as eu plus de chance que moi.

« Réponds-moi vite,

« Marybeth Lawson. »

« Jeudi 24 septembre 1992.

« Marybeth,

« Ouais, je suis en soutien psy, comme toi, mais je n'aime pas ça. Et, oui, ma mère est vivante. Il n'y a que nous deux, dans notre famille, et je dois veiller sur elle parce qu'elle n'a que moi. Mais au cas où tu te poserais la question, je suis plutôt bon pour veiller sur les gens, et je sais écouter. Alors, si jamais tu as besoin de parler d'un truc, ne te gêne pas. Tu peux être sûre que ça restera entre nous. Si tu veux, je pourrai être ton ami, même en habitant loin. Si tu penses que c'est ridicule, fais comme si je n'avais rien dit. Je suis désolé que ta mère soit morte.

« Réponds-moi si tu en as envie,

« James. »

« Samedi 26 septembre 1992.

« Cher James,

« Je viens juste de recevoir ta lettre. Ça faisait plus d'une semaine, et

je commençais à croire que tu ne m'écirais plus. Je ne pense pas du tout que ce que tu dis soit ridicule. Pourquoi n'aimes-tu pas le soutien psy? Remarque, je reconnais que ça ne change pas grand-chose. Ils disent que ça fait du bien de parler de ce qui s'est passé, mais ce n'est pas vrai. Je n'ai pas envie d'en parler, je veux simplement oublier. Mon père a déjà laissé tomber parce qu'il ne supportait pas ça, lui non plus. Mais il veut que je continue. Je l'aime très fort, mon papa. Il ne parle plus beaucoup et il est toujours triste, maintenant, mais ce n'est pas sa faute. Il n'a plus que moi, lui aussi, et je prends soin de lui du mieux que je peux. J'ai appris à faire la cuisine — enfin, quelques plats que je réussis pas trop mal —, et je savais déjà faire un peu le ménage. L'autre jour, j'ai abîmé deux de ses chemises blanches en faisant la lessive, mais il ne m'a pas grondée. Il m'ajuste dit de ne pas pleurer, et il est allé en acheter d'autres. C'est vrai qu'il a toujours été gentil. Avant, il m'aurait serrée dans ses bras, mais c'est une chose qu'il ne fait plus depuis tu sais quoi. Et ta mère, ça lui arrive de te prendre dans ses bras ? Ne réponds que si tu en as envie, d'accord?

« Au collège, ça marche assez bien, surtout en anglais et en maths. Je faisais partie des pom-pom girls, l'an dernier, mais cette année, j'ai laissé tomber. Je continue quand même la gym. J'arrive à faire le salto arrière, maintenant, et mon prof m'a dit que je pourrais sans doute faire de la compétition au lycée, si ça me tentait. Mais je ne crois pas que ça me tente. Mon père n'aurait pas le temps de venir me voir, alors à quoi bon?

« Mon père est directeur d'une entreprise qui fabrique des composants électroniques. Il joue souvent au golf. Et ta maman, qu'est-ce qu'elle fait?

« J'attends ta prochaine lettre avec impatience,

« Marybeth. »

« Mardi 29 septembre 1992.

« Marybeth,

« Je suis revenu du collège en râlant, aujourd'hui, parce qu'il n'y avait plus de place dans l'équipe de base-ball, mais une lettre de toi m'attendait et ça m'a remonté le moral. De toute façon, je n'aime pas vraiment le base-ball. Je préfère le basket, c'est à ça que je jouais dans

mon ancienne école. Mais nous avons déménagé dans le Colorado juste après la rentrée, ce qui fait que j'ai manqué les sélections. Ma mère m'a dit que j'y jouerai l'année prochaine, mais d'ici là, j'ai peur de me rouiller. Enfin, on verra bien. J'ai regardé sur une carte où se trouve Santa Barbara, la ville où tu habites. Apparemment, c'est au bord de l'océan. Ça doit être super. J'aimerais bien habiter au bord du Pacifique, moi aussi.

« Ma mère est institutrice. Elle travaille avec des CE2, et son métier lui plaît beaucoup parce qu'elle adore les enfants.

« Bon, il faut que j'y aille. A bientôt,

« James.

« P.-S. : Oui, ma mère me serre souvent dans ses bras — un peu trop, à mon goût, mais ce n'est pas grave. Je suis désolé, pour ton père.

« P.P.-S. : Si tu as envie de parler de ce qui est arrivé à ta mère, n'hésite pas. Comme tu l'as dit, je ne suis qu'une feuille de papier. »

« Samedi 3 octobre 1992.

« Cher James,

« Je regrette que tu n'aies pas pu entrer dans l'équipe de base-ball, mais je trouve que le base-ball est barbant. La plupart des joueurs se contentent de regarder sans rien faire pendant qu'un ou deux autres lancent la balle et essaient de la frapper, c'est quand même pas très marrant. Le basket, c'est bien. Ça va beaucoup plus vite.

« Non, je ne veux pas parler de ma petite maman, je veux juste oublier. Mais c'est gentil de me l'avoir proposé.

« Santa Barbara est une ville très sympa, en effet. Après le drame, je voulais aller vivre ailleurs, mais on n'a pas pu à cause du boulot de mon père. C'est vrai que partir n'aurait pas effacé les souvenirs, mais je me dis parfois que la vie serait plus facile si j'habitais un endroit où personne ne me connaissait ni ne savait ce qui s'était passé. Au collège, les autres me regardent bizarrement, des fois, parce qu'ils sont

au courant. Je vois bien qu'ils ont pitié de moi, mais personne ne me parle. D'après mon père, c'est parce qu'ils ne savent pas quoi dire.

« J'avais une meilleure amie, Cara Williams, mais elle s'est éloignée de moi. Je pense qu'elle s'est sentie mal à l'aise avec moi, parce que je pleurais beaucoup au début. Ça m'a passé, je ne pleure plus du tout maintenant. Cara m'invite toujours à des trucs, mais je suis sûre que c'est parce que sa mère l'oblige. Remarque, elle est toujours sympa. C'est plutôt moi qui ne veux plus avoir de meilleure amie. Je dois m'occuper de mon père, et j'ai beaucoup à faire à la maison. Et d'ailleurs, tout ce que les gens me disent, c'est que ça s'arrangera. Mais ça ne s'arrange pas, et ça ne s'arrangera jamais.

« Désolée, je ne voulais pas être négative. J'ai fait des lasagnes pour dîner, ce soir. Mon père est allé jouer au golf, et Dieu seul sait à quelle heure il va rentrer. Il pourra se faire réchauffer des lasagnes au micro-ondes, il n'y a rien de plus facile. Moi, je ne serai pas là, parce que je vais garder la fillette des voisins. Ils seront chez eux, mais ils veulent être tranquilles pour jouer aux cartes avec des amis, et donc, je serai entièrement responsable de Wendy. Elle a un an et elle est adorable. En plus, ils ont toujours des super pizzas à manger, et je suis payée. Je garderais Wendy même s'ils ne me payaient pas, mais j'essaie d'économiser pour m'acheter un nouveau vélo.

« Bon, c'est tout pour aujourd'hui,

« Marybeth. »

« Mercredi 7 octobre 1992.

« Marybeth Lawson,

« Ne va pas croire que je suis bizarre et je ne devrais peut-être pas te le dire, mais je suis content qu'on s'écrive. J'espère que toi aussi. Ma mère m'a demandé comment tu allais, ce matin, quand elle a vu qu'il y avait une lettre de toi au courrier. Elle m'a dit de te dire bonjour de sa part. Ne t'en fais pas, elle ne lit pas tes lettres et je ne lui dis pas ce qu'il y a dedans. D'ailleurs, elle ne me le demande jamais. Elle me demande juste comment tu vas.

« Aujourd'hui, on est allés au tribunal pour changer de nom. Ma mère voulait le faire, et tout le monde pensait que c'était une bonne idée.

C'est un peu comme tu disais : comme ça, les gens ne feront plus le lien avec le passé, et nous pourrons recommencer à vivre, ici, avec toutes ces nouvelles personnes qui ne nous connaissaient pas avant. De toute façon, mon nom ne leur aurait rien dit, parce que ma mère n'était pas encore mariée avec mon père quand elle m'a eu, et, donc, mon nom n'était pas le même que le leur. Tout ça me fait un drôle d'effet, parce que j'ai l'impression que je vais devoir jouer la comédie, maintenant. Tu te rends compte ? Changer de nom et de prénom ! C'est comme si le garçon que j'étais jusqu'ici était trop amoché pour continuer à vivre. Enfin, peut-être que je comprendrai plus tard, comme dit ma mère. Pour le moment, le seul point positif que je vois, c'est que nous porterons le même nom, elle et moi, alors que, jusqu'à présent, j'avais son nom de jeune fille. Mais si ça ne t'embête pas, je préférerais que tu continues à m'appeler James Malone. C'est lui le vrai moi, et désormais, tu seras la seule à le connaître. A moins que ça te paraisse trop dément, dis-le-moi dans ta prochaine lettre.

« A plus,

« James Malone. »

« Samedi 10 octobre 1992.

« Mon cher James,

« Il n'y a pas de problème : je continuerai à t'appeler James Malone, si c'est ce que tu veux. Je présume que mes lettres te parviendront quand même puisque ton adresse est la même.

« Dis à ta mère que je lui dis bonjour à mon tour.

« Hé, tu sais quoi ? Tu devrais m'appeler par un autre nom, toi aussi. Ou au moins par un autre prénom. Comme ça, avec toi, j'aurai l'impression d'être quelqu'un d'autre, parce que, contrairement à toi, ça ne me déplairait pas de ne plus être moi. Si tu savais comme j'en ai marre de la façon dont les gens me regardent !

« Donc tu pourrais m'appeler Candy, par exemple. Pour toi, je serai Candy Lawson, si tu es d'accord.

« Bon, je ne peux pas m'éterniser. Mon père est au golf, et je sors avec mes voisins, les Mather. Ce sont les parents de Wendy, la petite fille

dont je t'ai parlé. Nous allons au cinéma voir *Le retour de Batman*. Est-ce que tu l'as vu ? Cara m'a dit que c'était super.

« Réponds-moi vite, d'accord?

« Candy Lawson »

Chapitre 2

« Samedi 16 décembre 2006.

« Ma chère Candy,

« Les fêtes n'auront rien de très gai ni pour toi ni pour moi cette année encore. Et si je regrette de ne pouvoir te serrer dans mes bras chaque fois que tu ouvres l'une de mes lettres, le regret est encore plus fort ce Noël.

« J'ai encore du mal à croire que nos parents nous aient tous deux quittés la même année. Ils étaient encore si jeunes ! Comme quoi il est vrai que l'on peut mourir lentement de chagrin. J'ai vu ma mère dépérir au fil des années, perdre petit à petit sa force vitale. Il semble qu'elle ait eu assez d'énergie pour veiller à mon éducation, mais à partir du moment où je suis parti à l'université, elle n'avait plus de raison de vivre.

« D'après tes lettres, ton père a suivi le même chemin.

« Pour répondre à ta question : non, je ne passerai pas Noël en tête à tête avec moi-même. Et j'ai été très heureux de lire que tu ne serais pas seule non plus. Je t'imagine entourée de gens qui te sont chers, et cela me fait chaud au cœur.

« A propos de cœur, je suis assez d'accord avec ce que tu écris, à savoir que le cœur est le seul guide auquel nous pouvons nous fier pour nous piloter à travers les péripéties de l'existence.

« Mais d'un autre côté, je ne peux m'empêcher de m'interroger. Si notre cœur a été blessé par les tribulations de la vie, dans quelle mesure pouvons-nous nous fier à lui ? Dans quelle mesure nous domine-t-il, et dans quelle mesure le dominons-nous ?

« Par exemple, serai-je un jour capable de m'ouvrir et de sentir pleinement mon cœur, de l'offrir en totalité, ou est-ce que le drame a irrémédiablement détruit ma capacité à éprouver un véritable amour ? Resterai-je à jamais un observateur de la vie plutôt qu'un vrai

participant? Et les questions que je me pose m'empêchent-elles de me libérer? Est-ce que je me "sabote" sans le savoir ? Ou ma façon de ressentir les choses est-elle la conséquence inéluctable de ce qui s'est passé quand nous étions enfants ?

« La réponse n'est pas évidente. J'espère que tes réflexions m'éclaireront.

« En attendant, je continuerai à penser à toi tous les jours.

« Ton ami,

«James. »

— Marybeth?

Instinctivement, Marybeth fourra la lettre qu'elle était en train de lire dans le tiroir de son secrétaire et le referma, avant de se retourner un sourire aux lèvres vers la femme de petite taille qui traversait la cuisine d'un pas vif et s'arrêtait pour caresser Brutus — deux cent dix livres de muscles et de poils étalées sur le seuil du petit salon.

— Bonnie ! Je ne t'attendais pas si tôt.

Marybeth se leva, tandis que Bonnie Mather — qui avait en quelque sorte remplacé sa mère après le tragique décès de celle-ci — enjambait le mastiff de deux ans pour venir l'embrasser.

— La réunion de mon club de jardinage a été reportée, expliqua-t-elle. Le conférencier n'a pas pu venir.

— Eh bien, tes biscuits ne sont pas encore prêts, ils sont en train de refroidir. Cela dit, je devrais pouvoir les glacer si tu as la patience d'attendre.

Marybeth s'était engagée à faire six douzaines de biscuits pour la soupe populaire, et Bonnie était chargée de la livraison.

— Et si je t'aidais? proposa cette dernière en posant son sac à main aux couleurs vives sur le divan. Je ne suis pas aussi douée que toi pour faire un glaçage, mais je m'y entends pour l'étaler.

Marybeth s'esclaffa.

— C'est toi qui m'as donné la recette, tu le sais très bien.

— Cela ne veut pas dire que je le fais aussi bien que toi, répliqua Bonnie.

Sur ce, elle enjamba de nouveau Brutus pour retourner dans la cuisine en remarquant :

— Quand je pense qu'au départ, tu ne voulais pas de ce chien ! En fait, tu ne l'as pris que pour tranquilliser ton père.

— C'est vrai, reconnut Marybeth. Mais j'ai fini par m'attacher à lui.

— Ton pauvre père était dans tous ses états quand tu lui as annoncé que tu comptais tenir toi-même L'Orangeraie.

Marybeth eut un petit sourire nostalgique en se remémorant les efforts qu'avait faits son père pour la convaincre de revendre cette maison d'hôtes qu'elle avait héritée d'une parente éloignée.

— Pendant trois ans, il est venu tous les jours à l'heure de l'accueil, observa-t-elle d'une voix émue.

— Pour voir quelle tête avaient les clients et si tu ne risquais rien, précisa Bonnie.

Plongées dans leurs souvenirs, les deux femmes se mirent à l'ouvrage dans la cuisine professionnelle de L'Orangeraie, travaillant de concert sans qu'il soit besoin de paroles. Cela faisait quatorze ans qu'elles cuisinaient ensemble. Bonnie avait transmis tout son savoir à Marybeth, mais l'élève avait dépassé le maître. Et Marybeth était souvent citée dans les revues de voyage pour ses talents culinaires et l'originalité de ses recettes.

Au bout d'un moment, Bonnie se pencha pour prendre un plateau de biscuits en forme de cloche derrière Marybeth, et demanda d'une voix douce :

— Alors, comment vas-tu ?

Tout en mélangeant les ingrédients de son glaçage au fouet, Marybeth haussa nonchalamment les épaules.

— Je n'ai pas vraiment le temps de me poser la question, avec tout ce que j'ai à faire. J'ai des hôtes qui arrivent aujourd'hui et qui restent jusqu'à vendredi. Ensuite, j'ai une réservation du samedi 23 au dimanche 31.

— Noël inclus?

— Oui.

— C'est une famille ? Ils ont retenu les quatre chambres ?

— Non, une personne seule. Je l'installerai dans la chambre bleue.

Un hôte unique pour les fêtes. Comme elle allait se sentir seule, cette année ! songea Marybeth.

— Tu viendras tout de même partager notre repas, n'est-ce pas ?
s'inquiéta Bonnie.

Marybeth soupira. Depuis la mort de sa mère, elle et son père avaient passé tous leurs Noël chez Bonnie, Bob et Wendy Mather. Mais cette, année...

— Je ne pense pas, répondit-elle, sachant d'avance que cette nouvelle attristerait Bonnie. Papa ne sera pas là, et ça ne va pas être facile. Je sens que ce serait mieux que je fasse autre chose, pour une fois, que je... fasse le point. Et puis je ne veux pas ternir votre journée avec mon humeur morose.

— Nous aimions beaucoup ton père, nous aussi, rétorqua Bonnie de son ton le plus maternel. Nous penserons à lui tous ensemble. Viens, je t'en prie.

Marybeth poussa un nouveau soupir. Elle n'irait pas, bien sûr. Elle ne pouvait pas. Pas ce premier Noël, en tout cas. Elle prétexta :

— Il faut d'abord que je voie ce que compte faire mon hôte.

— Tu n'es censée t'occuper que du petit déjeuner et de la collation du soir, observa Bonnie. Le reste du temps, tu es libre.

— Je pensais aller me promener sur la plage. Ou bien... Enfin, je ne sais pas. Je te donnerai ma réponse d'ici au week-end.

— Très bien. Mais si tu dis non et que tu changes d'avis, tu pourras quand même venir, tu le sais. Tu n'as pas besoin d'invitation.

Marybeth déglutit avec peine.

— Merci, murmura-t-elle.

— Ça va nous faire tout drôle de passer Noël sans toi.

— Je sais. Mais... je ne peux pas faire autrement. Tu comprends ?

Le « je comprends » de Bonnie n'eut rien d'enthousiaste. Mais, au moins, Marybeth avait réussi à lui dire ce qu'elle voulait lui dire. Elle se sentait soulagée.

— Alors, dis-moi, que lisais-tu quand je suis entrée ? demanda Bonnie après quelques minutes de silence, tandis qu'elles étaient en train de recouvrir les douzaines de biscuits en forme de Père Noël, de cloche et de sapin, de glaçage rouge, vert et blanc.

— Une lettre de James, répondit Marybeth.

— Comment ? s'étonna Bonnie. Il t'écrit toujours, après quatorze ans ?

— Oui.

— J'ignorais que vous étiez restés en contact.

— Eh bien, tu vois...

En fait, Marybeth n'aurait pas pu se passer de James. Au fil des années, il lui avait écrit des centaines de lettres. En attendant la prochaine, elle avait pris l'habitude de relire les dernières. Et s'il fallait qu'elle trouve la force de faire face à un événement imprévu, elle sortait de sous son lit les boîtes dans lesquelles les missives étaient rangées et en relisait aussi quelques-unes plus anciennes.

— Pourquoi es-tu si surprise ? demanda-t-elle à Bonnie.

— Je ne sais pas. C'est plutôt que je m'inquiète pour toi.

Marybeth haussa les sourcils. Que Bonnie s'inquiète pour elle ne lui allait pas du tout. Elle n'était plus une gamine qui avait besoin de compassion. Elle était adulte depuis pas mal de temps, maintenant, et aussi heureuse qu'elle pouvait l'être, vu les circonstances.

— Tu veux dire que tu t'inquiètes pour moi et James ?

— Pas pour toi et James, non, rétorqua Bonnie d'un ton vif. J'aimerais bien qu'il y ait vraiment un « toi et James ». Regarde-toi, ma chérie. Tu as vingt-six ans et tu es superbe avec tes yeux bleus et tes cheveux couleur de blé. Mais que je sache, tu n'es pas sortie avec un homme depuis que tu as obtenu ta licence — et cela fait déjà quatre ans.

— Ça n'a rien à voir avec James.

— En es-tu sûre?

— Absolument, assura Marybeth.

Puis elle s'attaqua hardiment au glaçage d'une pile d'étoiles, pensant le sujet épuisé. Mais Bonnie insista.

— Alors, cela a à voir avec qui ? Ta mère ?

— Mais non !

Sa mère était morte depuis quatorze ans. Marybeth avait vécu avant son décès, et elle vivait depuis. Alors, pourquoi les gens continuaient-ils à tout ramener à ce drame ?

— Je n'ai pas de problème avec les hommes, expliqua-t-elle. Pas d'aversion ni d'appréhension. Seulement, je n'ai rencontré personne qui fasse battre mon cœur.

— Même pas James ?

— Je ne sais même pas à quoi il ressemble. Comment pourrais-je être attirée par lui ?

— Mais tu as de l'affection pour lui, n'est-ce pas ?

— Bien sûr. James est mon meilleur ami. Je lui confie tout.

— Tu te confies à un garçon que tu n'as jamais rencontré...

— Oui.

— Ne crois-tu pas que tu te sers de lui comme excuse pour ne pas t'ouvrir pleinement aux personnes réelles, à toutes celles que tu croises tous les jours ?

— Je m'ouvre à toi, pour reprendre ton terme. Tu es une personne réelle, n'est-ce pas ?

— Moi, c'est différent. Je parle d'une personne avec qui tu pourrais bâtir ta vie.

Marybeth poursuivit pensivement son ouvrage. Des biscuits pour Bonnie. Des biscuits pour la maison de retraite. Des biscuits pour ici... Avec un peu de chance, elle aurait fini à temps pour en offrir un plateau à ses hôtes à l'accueil de 15 heures.

— Je vis pleinement, affirma-t-elle après avoir réfléchi aux paroles de Bonnie. James ne prend la place de personne. J'ai simplement une relation particulière, avec lui. Nous avons de longs échanges sur des sujets qui me tiennent à cœur. Sans doute parce que nous parlons de choses que la plupart des gens gardent pour eux. Des pensées profondes ou des interrogations Sur l'amour, la vie en général. Des réflexions qui te passent par l'a tête et que tu oublies d'habitude aussitôt.

Marybeth discutait du sens de la vie avec James depuis quatorze ans. Elle ne se voyait pas mettre un terme à leurs échanges épistolaires. Même si elle l'avait souhaité, elle en aurait probablement été incapable.

— Tu n'as pas idée du nombre de fois où James m'a aidée à trouver une solution à un problème ou à un autre, reprit-elle. Et réciproquement. Nous ne portons jamais de jugement l'un sur l'autre. Nous discutons, c'est tout.

— Mais tu pourrais faire tout cela avec un mari.

— Comme toi avec Bob, par exemple ?

Le silence de Bonnie fut éloquent.

— James fait beaucoup pour ma paix intérieure, poursuivit Marybeth. Il est mon réconfort et mon soutien. Il est la petite voix pleine d'indulgence qui contrebalance mon côté un peu trop critique, ma manie de vouloir trop souvent régenter mon existence. Il n'est pas une histoire d'amour ou un compagnon virtuel.

Marybeth termina les étoiles et les Pères Noël, puis aida Bonnie à glacer les sapins. Et comme Bonnie se taisait, elle conclut :

— James ne sait rien de ma vie quotidienne et ne me dit rien de la sienne. La seule chose qui nous lie l'un à l'autre, c'est notre passé. Nous avons tous deux subi le même drame au même âge, voilà tout.

— En tout cas, dit Bonnie, je pense que ta vie n'est pas celle d'une fille de ton âge. Tu habites seule... On dirait que tu ne vis que pour les gens que tu reçois dans tes chambres d'hôtes !

— Je m'occupe d'eux. C'est mon travail, mon gagne-pain. Et je prends plaisir à le faire.

— Je sais, ma chérie. Et je suis heureuse que tu aies trouvé un travail

qui te satisfasse. J'aimerais simplement que tu aies aussi une vie privée.

Mais elle avait une vie privée ! se dit Marybeth. Ses clients ne franchissaient jamais le seuil de son salon; leurs déplacements étaient cantonnés à la partie de la maison dédiée aux hôtes.

Oui, Marybeth avait bel et bien une vie privée. Simplement, elle n'avait jamais rencontré d'homme qui puisse et veuille partager cette vie. D'ailleurs, elle ne le regrettait même pas.

— Je ne me sens pas seule, affirma-t-elle. Mais si cela m'arrive un jour, je te promets de trouver quelqu'un. Je passerai une annonce, s'il le faut.

— Ce ne sera pas nécessaire, assura Bonnie. Je connais au moins une demi-douzaine de célibataires qui seraient ravis de sortir avec toi.

Marybeth en connaissait autant. Malheureusement, aucun d'eux ne présentait pour elle le moindre intérêt.

Passant au ralenti devant L'Orangerie, Craig McKellips comprit aussitôt d'où la maison tenait son nom. Une vingtaine d'orangers magnifiques, couverts de fruits visiblement prêts à être dégustés, ornaient en effet la pelouse de la vaste demeure victorienne.

Craig baissa sa vitre et huma à plein nez la douce odeur d'agrumes qui provenait du jardin. La note iodée qui s'y mêlait lui rappela qu'il était revenu au bord de l'océan. Distraitement, il, songea que, d'ici à ce soir, sa peau aurait un goût de sel.

Le calme qui régnait ici le frappa. Santa Barbara n'était qu'à une petite heure de voiture de Los Angeles, où il avait grandi, et pourtant on se sentait très loin de la mégapole.

Manifestement, il avait fait le bon choix en venant à L'Orangerie. Ce coin était l'endroit idéal pour passer son premier Noël seul — le premier Noël depuis la mort de sa mère.

Satisfait d'avoir repéré la maison d'hôtes, Craig poursuivit son chemin. Outre les orangers, il avait eu le temps de remarquer que le parking qui se trouvait sur un côté de la maison était désert. Les autres clients n'étaient pas encore arrivés, ou étaient partis pour la journée. De toute façon, l'accueil ne débutait pas avant 15 heures.

Les autres clients se présenteraient-ils à 15 heures, eux aussi, perturbant la quiétude des lieux, distrayant leur hôtesse ? Et Craig la reconnaîtrait-il ? Peut-être ne ressemblait-elle pas à la photo qu'il avait vue d'elle dans la brochure de l'agence de voyages. Peut-être avait-elle une employée qui s'occupait de réceptionner les clients.

Il verrait bien tout à l'heure.

Tout en parcourant les rues de la ville à vitesse réduite, Craig utilisa les techniques de respiration qu'il avait mises au point au fil des années pour faire le calme dans son esprit. Après des mois de pression à se demander si les œuvres qu'on lui avait commandées seraient prêtes pour Noël, il avait grand besoin de ces quelques jours de vacances, grand besoin d'être ailleurs que dans l'atelier qui lui prenait tant de sa vie.

Pourtant, le calme intérieur que lui apportaient son travail et sa boulimie de création lui manquait déjà. Le problème était décidément insoluble...

Quand il comprit qu'il ne parviendrait pas à juguler l'énergie qui vibrait en lui, il se dirigea vers le front de mer et se gara. Un instant, il envisagea d'appeler Jenny, sa femme, dont l'avion devait s'être posé à Paris, mais il changea d'avis.

Ce qu'il lui fallait avant tout, c'était une longue promenade sur la plage.

— Je sais que je suis en avance de deux jours, mais joyeux Noël à tous ! lança Marybeth aux personnes âgées rassemblées dans le grand salon de la maison de retraite.

C'était la troisième année qu'elle leur fournissait leur repas de Noël, et elle s'était attachée à ces gens. Voilà pourquoi elle avait offert à chacun un ouvrage au crochet, fait de ses mains pendant les soirées d'automne passées avec Brutus au jardin ou devant la télévision.

Elle s'attarda un moment, aidant à disposer la nourriture, bavardant avec tous... Ils la pressèrent de partager leur repas, mais elle déclina l'invitation, arguant de l'arrivée de son hôte.

Après avoir pris congé de ses amis, elle passa chez les Mather pour déposer les cadeaux qu'elle leur destinait. Car bien que Bonnie ait essayé toute la semaine de la faire changer d'avis, Marybeth était

toujours décidée à rester seule ce premier Noël sans son père.

Lorsqu'elle arriva chez ses voisins, il n'y avait que Wendy. Bonnie était à la soupe populaire, où elle travaillait bénévolement, et Bob n'était pas rentré du bureau. La jeune fille aida Marybeth à porter les paquets, puis se tourna vers elle avec un sourire un peu triste.

— Ça me fait tout drôle de penser que tu ne passeras pas Noël avec nous.

Marybeth contempla Wendy avec affection. Elle l'avait pratiquement vue naître, lui avait servi de nounou pendant d'innombrables soirées, et l'adolescente qu'elle était devenue était autant sa fille que sa sœur.

— C'est seulement pour cette année, promit-elle. Je crois que ce sera plus facile pour moi, maintenant que papa n'est plus avec nous, si, pour une fois, je ne suis pas la tradition.

— Je comprends, dit Wendy. Maman est contrariée mais elle s'y fera. Elle s'adapte toujours, tu sais bien.

— Alors, fit Marybeth pour changer de sujet, comment est-ce que ça s'est passé, hier soir ?

Wendy était amoureuse d'un camarade de lycée depuis la rentrée, et il l'avait enfin invitée à sortir.

— Avec Randy ?

— A ton avis ?

La jeune fille piqua un fard.

— C'était bien, répondit-elle.

Et Marybeth comprit immédiatement que le mot « bien », en l'occurrence, était très en dessous de la réalité.

— Et toi, demanda Wendy alors qu'elle la raccompagnait à sa voiture, qui était ton premier copain ? Je n'en ai gardé aucun souvenir.

— C'est parce que, pour ainsi dire, je ne suis jamais sortie avec un garçon, avoua Marybeth. Et ce n'est pas plus mal, parce que, si cela s'était produit, tu nous aurais cassé les pieds sans arrêt.

La jeune fille fit la moue.

— Non, mais sérieusement, c'était quand la première fois que tu as rencontré quelqu'un et que tu as su que tu mourrais s'il ne t'aimait pas autant que tu l'aimais ?

Marybeth fit halte à côté de sa voiture.

— Je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui m'ait fait cet effet, dit-elle lentement tout en réfléchissant. Mais j'ai connu des filles à qui c'est arrivé.

Elle pensait à Cara, qui avait cru rencontrer l'âme sœur quand elles étaient en troisième et qui avait fait une fugue pour rejoindre l' élu de son cœur.

— Et je peux t'assurer, poursuivit-elle, qu'il ne faut pas se fier à ses sentiments, aussi intenses soient-ils, avant d'avoir quelques années de plus. Car à quinze ans, ce n'est pas seulement le cœur qui s'exprime, ce sont aussi les pulsions libérées par les bouleversements de l'adolescence.

— Je ne sais pas, dit Wendy, l'air rêveur. Le simple fait d'entendre rire Randy me fait tout chaud à l'intérieur du corps.

Aïe ! C'était justement ce que redoutait Marybeth.

— En as-tu parlé à ta mère ?

— Plus ou moins. Elle aime bien Randy, elle aime bien ses parents... Elle m'a juste dit d'être prudente, mais ce n'est pas le problème. Je suis prudente. J'ai la tête sur les épaules, tu sais ? Comment pourrait-il en être autrement, avec toi et maman pour me conseiller ?

Son grand sourire était communicatif. Il égaya Marybeth.

— Je ne vais pas faire de folies, assura Wendy en reprenant son sérieux. Mais je suis sûre que je deviendrai folle s'il ne m'invite plus en boîte ou au ciné.

— Non, tu ne deviendras pas folle. Tu viendras passer le week-end chez moi, et nous nous empiffrerons de tacos et de glaces en regardant des films d'amour. Nous dirons aussi beaucoup de mal de Randy et tu trouveras quelqu'un d'autre à aimer en un rien de temps.

— Tu n'as trouvé personne, toi, fit valoir la jeune fille.

— Je n'ai pas trouvé de Randy, non plus, rétorqua Marybeth. Vois-tu,

Wendy, toutes les femmes ne sont pas faites pour tomber amoureuse. Si tu es faite pour ça, cela arrivera à coup sûr. Mais dans le cas contraire, tu auras beau implorer le ciel, cela n'arrivera jamais.

Sur ce, elle grimpa dans sa Toyota. Mais avant qu'elle ait mis le contact, Wendy déclara :

— Je ne comprends pas.

— Tu ne comprends pas quoi ?

— Ton célibat. Enfin, regarde-toi : tu as tout pour toi ! Tu es belle, intelligente... Il faut que les hommes soient aveugles pour ne pas tomber amoureux de toi !

— De toute façon, pour que ça marche, il faudrait que je tombe amoureuse moi aussi, répondit Marybeth en se demandant si c'était la mort de son père, la laissant seule au monde, qui provoquait chez les Mather ce brusque souci de lui trouver un compagnon. Entends-moi bien, ma chérie, précisa-t-elle, je n'ai rien contre le fait de tomber amoureuse. Cela ne s'est pas produit, voilà tout. Et ça ne me dérange pas outre mesure. Pour tout dire, je crois que, la plupart du temps, je préfère qu'il en soit ainsi.

— Eh bien, pas moi ! s'exclama Wendy en riant.

Et alors que Marybeth démarrait, la jeune fille ajouta :

— J'espère quand même que tu seras des nôtres, lundi. Réfléchis-y.

Marybeth promit d'y réfléchir. Mais elle savait déjà qu'elle ne reviendrait pas sur sa décision.

En franchissant le seuil de L'Orangerie, Craig eut la drôle d'impression de se retrouver dans le monde enchanté de l'enfance. Déjà, les Pères Noël et les bonshommes de neige disséminés parmi les orangers, ainsi que les guirlandes, les branches de pin et les nœuds de ruban rouge qui décoraient la véranda, lui avaient rappelé les Noëls d'antan, ceux qu'il passait avec ses parents dans leur chalet du nord de la Californie. Mais l'intérieur de la maison d'hôtes le plongea carrément dans le ravissement. Dans l'entrée, il parcourut du regard la réception, où chaque poignée de porte servait de support à un bas de laine multicolore et où des figurines diverses et variées ornaient la moindre surface plane. A sa droite, il y avait un salon-salle à manger

où trônait un énorme sapin de Noël richement décoré. Illuminé par des guirlandes d'ampoules de couleur et littéralement couvert de bibelots, l'arbre promettait des heures de contemplation. Et, apparemment, tous les sujets qui l'embellissaient — qu'ils soient de bois, en porcelaine, en tissu ou de verre — avaient été faits à la main.

Sur une table qui occupait presque un mur entier du salon se trouvait un train électrique — complet, avec les gares, les tunnels, les arbres et les gens — qui ressemblait fort à celui auquel lui et son père jouaient quand Craig était gamin. Il roulait silencieusement sur les rails comme si un être invisible le pilotait.

Craig inhala à fond l'odeur de biscuits tout juste sortis du four qui imprégnait l'endroit et sourit. Il était convaincu d'avoir pris la bonne décision, maintenant. Comme pour célébrer cela, une chanson de Bill Crosby chantant les Noël's blancs lui vint alors à l'esprit, et il lui fallut quelques secondes pour se rendre compte qu'elle passait réellement en fond sonore.

Une voix de femme la chantait en même temps. Une belle voix de plus en plus proche, dont la propriétaire s'interrompit soudain en le voyant.

— Oh ! Excusez-moi, je ne vous ai pas entendu sonner.

Oubliant ses bonnes manières, Craig contempla fixement la blonde aux yeux bleus qui entrait dans la pièce avec un plateau de biscuits. Sa beauté peu commune le troublait. Il dut s'éclaircir la voix pour s'adresser à elle.

— Vous êtes...

— Marybeth Lawson, pour vous servir.

Une petite phrase innocente qui changea la vie de Craig.

Ou qui allait la changer.

Il n'aurait pu dire d'où lui venait cette conviction. Mais c'était un fait, que cela lui plaise ou non.

Chapitre 3

Marybeth s'attendait à ce que son hôte ait un certain âge, dans la mesure où il était seul pour Noël, mais Craig McKellips était beaucoup plus jeune que ce qu'elle avait cru. Et il était beau comme un dieu, avec ses cheveux bruns qui lui tombaient dans le cou et ses yeux noisette pétillants d'esprit.

Non que cela ait une quelconque importance, tenta-t-elle de se convaincre deux heures après son arrivée, en l'observant à la dérobée. L'homme était un client, pas une relation potentielle. Il venait de redescendre au rez-de-chaussée, manifestement satisfait de la chambre bleue et prêt à accepter le verre de bienvenue qu'elle mettait en avant dans sa brochure et sur internet.

En fait, réfléchit Marybeth, si elle remarquait cet homme aussi particulièrement, c'était à cause de la conversation qu'elle avait eue avec Wendy en début d'après-midi. Elle pensait beaucoup, en effet, aux sentiments que l'adolescente lui avait dit éprouver pour Randy, et elle essayait de se mettre à sa place, d'imaginer ce que l'on ressentait quand on s'amourachait d'un homme, afin de pouvoir donner des conseils avisés à sa jeune amie. Afin de l'aider à ne pas céder à la tentation et à éviter les ennuis.

Craig McKellips, toujours aussi beau, s'était arrêté à l'entrée du salon et fixait le tas de muscles et de poils qui gisait sous l'arche menant dans la cuisine et à la partie privée de la maison.

— Je présume que ce mastiff est à vous, avança-t-il sans trop de risque de se tromper.

— Vous présumez bien, acquiesça Marybeth.

En même temps, elle tenta d'esquisser le sourire qui rassurait les gens quand elle leur présentait son chien, mais en vain. Et elle fut tout aussi incapable d'inviter son hôte à entrer dans la pièce ; il en prit l'initiative lui-même.

Alors, Marybeth fut bien obligée de s'avouer qu'elle était impressionnée. Pourtant, il n'y avait pas de raison. En trois ans, elle

avait reçu un nombre conséquent d'hommes seuls, et cela ne lui avait fait aucun effet dont elle se souvienne.

— Il s'appelle Brutus, précisa-t-elle.

Elle était censée ajouter que, en dépit de sa taille, le chien était doux comme un agneau. Elle voulut le faire, mais à la place, elle resta plantée là à dévisager l'homme, le cœur battant la chamade, telle une amoureuse transie.

Fixant toujours Brutus, son hôte hocha la tête.

— C'est une bonne chose que vous ayez un chien. Avec tous les gens qui défilent ici, il est normal que vous fassiez preuve de prudence.

Bien vu, opina Marybeth à part soi. Encore que ses hôtes ignoraient qu'elle vivait seule dans sa partie de la maison.

— Il ne mord que si je le lui ordonne, déclara-t-elle.

Ce qui n'était vraiment pas une chose à dire, car M. McKellips risquait de penser qu'elle se méfiait de lui.

Mais il ne parut pas se formaliser. Il fit quelques pas vers Brutus, s'accroupit et l'appela. Le chien l'observa un instant, avant de se lever lourdement et de s'approcher de lui. Il dominait l'homme d'une bonne tête.

— Gentil! fit ce dernier en tendant la main vers la bête.

Et Marybeth faillit lâcher le verre qu'elle tenait. Depuis qu'elle avait Brutus, personne ne l'avait touché sans qu'elle soit là pour le tenir et surveiller ses réactions.

Mais Brutus, en amour qu'il était, ne châtia pas Craig McKellips pour son insolence. Il se borna à renifler la main tendue, puis accepta qu'on le caresse, ce que, après tout, il méritait bien.

— Que désirez-vous, monsieur McKellips, du vin rouge ou du blanc ? demanda Marybeth en se tournant vers le bar en cerisier.

— Du blanc. Mais je vous en prie, appelez-moi Craig.

Elle se fit la réflexion que même sa voix réchauffait la pièce.

Et brusquement, les paroles de Wendy lui revinrent à la mémoire : « Le simple fait d'entendre rire Randy me fait tout chaud à l'intérieur du

corps. »

Seigneur, que lui arrivait-il?

Embarrassée sans savoir pourquoi, elle lui tendit son verre en évitant son regard. Mais un frisson lui courut dans le dos quand leurs doigts s'effleurèrent.

— Il y a, euh..., du fromage et des crackers, et, euh..., des fruits secs sur le bar, bredouilla-t-elle. N'hésitez pas à vous servir.

Puis, s'éventant de la main, elle alla baisser le thermostat.

— Vous ne m'accompagnez pas ? s'étonna Craig. Ce n'est pas très marrant de boire seul.

Marybeth haussa les sourcils. Elle ne buvait jamais avec ses hôtes, même si, aujourd'hui, elle avait très envie de faire une entorse à la règle. Un verre de vin l'aurait sans doute détendue.

— En plus, ce n'est pas très sain, ajouta-t-il. Quand on commence à boire seul, on dépasse vite les limites, et avant même de s'en rendre compte, on est déjà soûl au beau milieu de l'après-midi.

Marybeth fit la moue. Elle n'aurait peut-être pas dû servir de vin. S'il avait un problème d'alcool...

Enfin, il était assez grand pour savoir ce qu'il faisait — même s'il était plus jeune que ce qu'elle avait cru. Car il avait quoi? Vingt-six ou vingt-sept ans, guère plus. C'est-à-dire, le même âge qu'elle...

— On dirait que vous parlez d'expérience, observa-t-elle.

— Oui, mais il ne s'agit pas de ma propre expérience, répondit-il. Je... connaissais quelqu'un...

Ah! Quelqu'un qui lui était proche, devina Marybeth. Enfin, cela ne la regardait pas.

— Dans ce cas, je pense que je vais prendre un verre avec vous.

Quoi, c'est elle qui avait dit cela? Pourtant, elle ne voulait pas boire. Pas vraiment. Elle tenait une maison d'hôtes. Elle était en plein travail, actuellement.

Et tout en se servant le vin qu'elle ne voulait pas, elle gâcha une bonne quantité de neurones à se demander comment son hôte trouvait le pull

rouge lourdement brodé, garni de perles et d'ornements divers, qu'elle avait confectionné spécialement pour Noël.

— Vous en mettez partout, remarqua-t-il d'une voix calme.

Bon sang, c'était vrai ! Posant la bouteille, Marybeth chercha une excuse sensée qui aurait expliqué pourquoi elle avait trop rempli son verre. Rien ne lui vint.

Mais le fait de nettoyer les dégâts lui donna une ou deux minutes pour se réprimander. Pour se forcer à reprendre son sang-froid. Pour se calmer.

Etait-elle attirée par cet homme ?

La vitalité qu'elle sentait en elle avait-elle quelque chose à voir avec les sentiments que Wendy avait évoqués ?

— Alors, demanda-t-elle en jetant les serviettes en papier qui lui avaient servi d'éponge dans la poubelle du bar, qui est-ce qui vous amène à Santa Barbara pour les fêtes ?

Craig plissa les yeux et la considéra d'un regard perçant.

— *Qui* m'amène ici ? Pourquoi cette question ?

— Eh bien..., commença Marybeth.

Avant de poursuivre, elle lui fit signe de venir s'installer sur l'un des vieux canapés disposés devant la cheminée où brûlait un feu alimenté au gaz.

— C'est Noël, reprit-elle après qu'ils s'étaient assis. Je ne crois pas que vous soyez ici pour affaires. Ni pour aller bronzer sur la plage. J'ai donc présumé que les gens chez qui vous devez réveillonner n'avaient pas assez de place pour loger tous leurs invités, et que...

— Je compte réveillonner seul, coupa-t-il.

Il était donc libre, se dit rêveusement Marybeth. Elle regarda la main gauche de son hôte. Il ne portait pas d'alliance.

— Et vos parents ?

La question avait jailli spontanément de ses lèvres, et Marybeth, honteuse de cet accès de folie, faillit courir se cacher dans ses quartiers privés.

— Pardonnez-moi, s'excusa-t-elle aussitôt. Je ne sais pas ce qui m'a pris. Je ne voulais pas me montrer indiscrette.

Et, se levant, elle poursuivit :

— Je vous laisse à votre soirée. Si vous sortez, n'oubliez pas de prendre votre clé. La porte se verrouille automatiquement à 19 heures.

Mais il était déjà au courant, elle le lui avait dit tout à l'heure.

— Non ! fit-il alors en se dressant à son tour.

Marybeth s'immobilisa. Elle adorait la façon dont les cheveux de Craig se relevaient sur son col.

— Je vous en prie, ne partez pas, dit-il tandis qu'elle appréciait du regard les muscles qui jouaient sous son pull. A moins que vous ayez prévu autre chose, bien sûr.

Il fallait qu'elle prépare le petit déjeuner, songea-t-elle. Enfin..., d'ici à demain matin. A part ça, elle n'était pas débordée de travail.

— J'avoue que c'est mon premier séjour dans une maison d'hôtes, expliqua-t-il d'un ton très naturel. Et, donc, j'ignore tout de vos règles. S'il n'est pas dans vos habitudes de converser avec vos clients, je comprendrai très bien. D'ailleurs, nous sommes en période de fêtes, et je suis sûr que vous avez des tas de choses à faire..., une famille qui vous attend...

Marybeth voulut saisir la balle au bond. C'était l'occasion de s'échapper sans être impolie. Mais, à sa grande surprise, elle s'entendit déclarer le contraire de ce qu'elle avait l'intention de répondre.

— Non. En fait, je me mêle généralement à mes hôtes en fin d'après-midi. Au cas où l'un d'entre eux aurait des questions sur la région ou sur les restaurants du coin. A ce propos, il y a ici un classeur où j'ai répertorié la plupart des endroits où l'on peut manger à Santa Barbara, indiqua-t-elle en désignant l'objet sur la table basse. J'ai surligné ceux que je juge excellents, et j'en ai barré deux ou trois dont la qualité ne me satisfaisait plus. Vous pouvez y jeter un coup d'œil, si vous le désirez. Dans la mesure où beaucoup seront fermés le jour de Noël, il faudrait que vous fassiez votre choix le plus tôt possible. J'ai marqué ceux qui restent ouverts. Si vous voulez, je pourrai me charger de vous réserver une table...

— Très bien, j'y jetterai un coup d'œil, dit Craig quand, à bout de

souffle, elle s'arrêta enfin de parler.

Il se rassit et, feuilletant le contenu du classeur, avoua :

— Je n'avais pas vraiment pensé au repas de Noël. Je passerai sans doute la journée à me promener en ville et sur la plage. A moins que j'aille faire un tour en voiture sur la côte. Il y a longtemps que j'en ai envie.

— Si vous ne l'avez jamais prise, vous devriez essayer la Route 1, suggéra Marybeth. Elle longe la côte, et l'on peut aller jusqu'à San Francisco sans perdre l'océan de vue plus de quelques minutes.

— San Francisco... Combien de temps faut-il pour y aller?

— Trois ou quatre heures. Cela dépend de la vitesse à laquelle vous roulez et de la circulation.

Craig hocha la tête. Ce n'est qu'à ce moment-là qu'elle se rendit compte qu'ils se regardaient dans les yeux depuis bien trop longtemps. Elle se promit qu'elle n'allait pas tarder à détourner les siens. A boire une gorgée de vin.

Après un instant de silence, il répondit à la question qu'elle lui avait posée voilà quelques minutes.

— Je n'ai plus mes parents.

Le cœur de Marybeth s'emplit de compassion.

— Oh, je suis désolée. Depuis longtemps ?

Et comme ses yeux noisette brillaient, lui tenant un discours muet, Marybeth comprit que cet homme était spécial, différent des autres.

— Mon père est parti depuis des lustres, répondit-il sans arquer d'émotion.

En revanche, son regard s'attrista quand il ajouta :

— Mais ma mère est morte cette année. Elle avait des problèmes de rein.

— Vous avez des frères et des sœurs ?

C'était un véritable interrogatoire qu'elle lui faisait subir, ais, manifestement, elle ne pouvait s'en empêcher. Pour Uelque raison, elle

espérait qu'il n'était pas seul dans la vie. u'il ignorait ce qu'était la solitude, r— Je suis fils unique, dit-il. " Et Marybeth soupira in petto. But une gorgée de vin. Tourna les "BUX vers le sapin et contempla les guirlandes sans les voir.

— Moi aussi, murmura-t-elle, consciente d'enfreindre une autre des règles qu'elle s'était fixées.

Ne jamais parler de sa vie privée à ses hôtes. Ne jamais boire un verre avec eux. Ne jamais leur ouvrir son cœur ni ressentir une quelconque attirance pour eux...

— Vous êtes fille unique ?

— Oui. Et mes parents sont décédés.

— Récemment ?

Elle le fixait de nouveau dans les yeux, comme si son regard l'aimantait.

— Ma mère est morte lorsque j'étais encore enfant. Un... accident, prétendit-elle. Papa est décédé voilà seulement quelques mois. Il a eu une crise cardiaque pendant qu'il jouait au tennis.

Brusquement, Marybeth pensa à James et se sentit mal à l'aise. C'était à lui qu'elle aurait dû être en train de se confier. C'était lui qui aurait dû être assis dans ce salon et non cet inconnu. James et elle avaient une histoire commune. Ils se comprenaient totalement, communiquaient à des niveaux dont la plupart des gens ignoraient jusqu'à l'existence.

Et voilà qu'elle était attirée par un autre que lui.

La situation était surréaliste. Elle avait besoin de James, surtout cette année et en cette période de fêtes. Mais il avait toujours refusé qu'ils se rencontrent, et persistait dans son refus.

Elle dit un peu bêtement :

— J'ai un ami qui a perdu sa mère cette année, lui aussi.

— Quelqu'un d'ici ?

— Non. Il vit dans le Colorado.

C'était là, en tout cas, qu'elle lui écrivait.

— Avec sa famille ?

Marybeth hésita. En réalité, elle ignorait si James avait d'autre famille que cette mère qui venait de mourir, ne savait même pas s'il était marié ou s'il vivait avec une femme ou avec un homme, éventuellement. Mais comment expliquer cela, alors qu'elle venait juste de le qualifier d'ami ?

Et, de toute façon, la vérité — à savoir que son meilleur ami depuis le collège était un correspondant qu'elle n'avait jamais rencontré — ne pouvait être partagée. Avec qui que ce soit.

— Il n'est pas seul, se borna-t-elle enfin à répondre.

— Et vous ?

— Je..., commença Marybeth.

Mais elle avait toujours éludé les questions personnelles. Toujours, pas seulement depuis qu'elle tenait une maison d'hôtes.

Le silence se prolongea assez longtemps pour qu'il comprenne qu'elle ne tenait pas à répondre. Pour qu'il la laisse en paix.

Mais il ne le fit pas. Il resta là à la fixer des yeux, attendant qu'elle parle.

— Je suis seule.

Bon sang ! Elle savait qu'elle finirait par prononcer ces mots. Elle aurait dû faire plus d'efforts pour les garder en elle. A quoi cela allait-il aboutir ? Elle n'en avait aucune idée.

Craig avait-il seulement remarqué qu'elle avait une vie propre ? Qu'elle n'était pas uniquement l'hôtesse qu'il payait pour qu'elle prenne soin de lui pendant quelques jours ?

— Enfin, pas tout à fait, crut-elle bon de préciser. Depuis la mort de ma mère, mes voisins d'alors sont devenus comme une seconde famille, pour moi. Avec mon père, nous avons pris l'habitude d'aller réveillonner chez eux chaque année...

— Mais cette année, vous n'irez pas, conclut-il pour elle.

— En effet. Je leur ai dit que je travaillais. Les petits déjeuners et les chambres ne se font pas tout seuls, et je ne veux pas enlever ma femme de ménage à sa famille pendant les fêtes de Noël.

A ces mots, Craig posa son verre sur la table basse en fronçant les sourcils.

— Je vous empêche d'aller réveillonner ? Je peux partir, si...

— Non! s'écria Marybeth avec un peu trop de ferveur. Je serais restée ici, même si je n'avais pas eu d'hôte. Vraiment.

La décision de passer Noël seule n'appartenait qu'à elle, et elle n'avait pas à se justifier. D'ailleurs elle ne le ferait pas. Elle était grande, maintenant. Elle était adulte.

Et heureuse de l'existence qu'elle menait.

Elle était aussi totalement mordue pour la première fois de sa vie.

Chapitre 4

Avant de sortir manger dans le petit restaurant qu'il avait repéré non loin de la maison d'hôtes, Craig remonta dans sa chambre pour prendre une veste. Il en profita pour appeler Jenny, mais celle-ci ne répondit pas. Frustré et soulagé tout à la fois, il laissa un message lui disant qu'il était bien arrivé à Santa Barbara, qu'il espérait que son vol s'était déroulé sans encombre, et qu'il la rappellerait dans un jour ou deux. Il termina par un « je t'aime » sincère.

Elle était peut-être sortie ? A moins qu'il lui soit impossible de répondre parce qu'elle était avec sa famille ? Elle pouvait avoir laissé son portable dans sa chambre. Ou oublié de le charger. En tout état de cause, une chose était sûre : si Jenny Fournier-Chevalier n'était pas arrivée au château de ses parents, dans la campagne française, Craig McKellips en serait déjà informé.

Ce soir-là, il ne revit pas Marybeth. Bien qu'il se soit dépêché de dîner au lieu de prendre son temps pour savourer son repas, son hôtesse était cloîtrée chez elle quand il était rentré à L'Orangerie. Cependant, la lumière qui filtrait sous la porte l'avait retenu un moment dans le salon. Craig avait tellement envie de la voir qu'il avait bien failli frapper. Puis il avait songé à Brutus, au respect de la vie privée et au fait qu'il n'avait rien à offrir à cette femme sublime. Il était marié. En outre, il avait des secrets, des choses que Marybeth Lawson ne devait pas savoir, des choses qui les empêchaient à jamais, elle et lui, d'être plus que de vagues relations.

Cette nuit-là, Craig passa plus d'heures qu'il n'aurait souhaité à la fenêtre de la chambre bleue et s'y reposita au petit matin, le regard perdu dans le vague, faisant le calme en lui, méditant, essayant d'accepter la vie qui était la sienne, jusqu'à ce qu'il soit l'heure, enfin, du petit déjeuner. Vêtu d'un pantalon de jogging noir, d'un polo blanc et d'un pull noir, il se força à descendre l'escalier une marche après l'autre, alors qu'il mourait d'envie de le dévaler.

— Bonjour. Avez-vous déjà pris votre petit déjeuner ? demanda-t-il à sa très belle hôtesse en remarquant qu'il n'y avait qu'un seul set sur la

table.

Marybeth était en train de remplir un verre de jus d'orange. Elle était en jean. Un haut de coton blanc soulignait la finesse de sa taille et la courbe gracieuse de ses seins. Par-dessus, elle portait un gilet en laine adorable, manifestement tricoté spécialement pour Noël, comme son pull d'hier, sur lequel était brodé toute une série de dalmatiens et de cœurs.

— Bonjour, Craig, fit-elle en se tournant vers lui avec un grand sourire.

Apparemment, elle avait du mal à ne pas le fixer dans le blanc des yeux, tout comme lui vis-à-vis d'elle.

— Non, je n'ai pas encore pris mon petit déjeuner. En général, j'attends que tout le monde ait fini, et je me contente des restes.

— Eh bien, puisque, visiblement, je suis « tout le monde » à moi tout seul, serait-ce trop vous demander que de vous joindre à moi? proposa-t-il sans aucune vergogne. D'une part, nous sommes la veille de Noël, et d'autre part, je n'oserai pas manger grand-chose si je sais que, ce faisant, je vous enlève le pain de la bouche. En outre...

Les mains dans les poches, content de lui, Craig se sentait prêt à continuer pendant des heures. Mais Marybeth l'interdit.

— D'accord, d'accord ! Mais seulement parce que nous sommes en période de fêtes et qu'à votre place, je n'aimerais manger seule, moi non plus.

Elle mit un second set, sourire aux lèvres, et ils s'assirent en face l'un de l'autre. Mais une minute plus tard, son sourire s'effaça, tandis qu'elle remarquait : — Vous portez une alliance, ce matin ?

Ils venaient juste d'attaquer un mélange de fruits frais, de yaourt et d'il ne savait quoi d'autre, servi dans des coupes à glace. Ou plutôt, il venait d'attaquer. Marybeth le fixait avec une moue, la cuillère en suspens au-dessus de sa coupe, attendant une réponse, Craig hocha la tête.

— Cette salade de fruits est un vrai régal. Est-ce vous qui l'avez faite ?

— Oui, dit-elle d'une voix sans inflexion. Je fais toute ma cuisine moi-même.

Elle enfourna une cuillerée et se mit à mâcher, l'air pensif.

— Je suis marié, avoua-t-il.

Bon, voilà qui était fait.

— Je n'avais pas remarqué votre alliance, hier soir.

— Je ne la portais pas.

Marybeth ne fit pas de commentaire. Craig s'éclaircit la voix. Il ne se sentait pas fier de lui, mais alors, vraiment pas.

— Jenny et moi..., commença-t-il à expliquer.

Mais que lui prenait-il ? Cette femme était une étrangère — ou, en tout cas, aurait dû l'être.

— Il n'y a pas de problème, coupa-t-elle en se levant d'un bond, bien qu'elle n'ait pratiquement rien avalé. Je ne voulais pas être indiscrete. Que préférez-vous pour la suite : saucisses, bacon ou les deux ?

— Saucisses, je vous prie.

Et elle disparut, le laissant macérer dans son embarras.

Il était encore penaud quand son hôtesse revint avec deux assiettes contenant des œufs frits, des saucisses et des pommes de terre.

— Jenny a cinq ans de plus que moi, dit-il aussitôt, lui livrant ainsi le fait le plus bénin de sa vie.

— Oh!

Marybeth se rassit, piqua un morceau de pomme de terre, le porta à sa bouche, mâcha consciencieusement et avala. Puis elle demanda :

— Vous voulez du café ?

Craig fit non de la tête. Il la regarda prendre une autre bouchée. Fixa ses lèvres pulpeuses. Et attaqua son plat à son tour.

— Nous sommes tous les deux artistes, révéla-t-il quelques instants plus tard, alors qu'il ne songeait qu'à prendre les mains de son hôtesse pour vérifier si elles étaient aussi douces qu'elles en avaient l'air.

— Peintres ?

Il voulut prendre la cafetière, mais elle le devança et le servit. Un geste très conjugal, jugea-t-il.

— Elle peint. Je sculpte. Enfin, si l'on peut dire.

— Qu'entendez-vous par là ? demanda-t-elle avec un petit sourire impersonnel.

Craig soupira *in petto*. Son moral venait d'en prendre un nouveau coup.

— Je travaille le métal pour créer toutes sortes de choses. Des appliques murales, des représentations de personnages ou d'animaux, des meubles... En fait, je fais à peu près tout ce qu'on me commande.

L'explication était plutôt simpliste, mais elle suffirait, se dit-il. Ici, son art et sa carrière n'avaient pas d'importance.

— Quel métal utilisez-vous ?

— Surtout le fer, mais pas seulement.

Et, faisant de son mieux pour garder le ton qu'aurait normalement un client avec son hôtesse, Craig répondit aux questions qu'elle lui posa pendant qu'ils mangeaient. Non, il ne possédait pas de boutique, préférant présenter ses œuvres dans des salons. Non, sa femme et lui ne partageaient pas leur espace de travail. L'atelier de Jenny était au premier étage de la maison qu'ils avaient fait construire l'an dernier, et le sien au rez-de-chaussée. Il avait développé une technique qu'on appliquait généralement aux céramiques, et qui lui permettait de colorer ses œuvres avec des peintures spéciales et plusieurs cuissons du métal. Et si, à une certaine époque, il parcourait tout le pays pour écouler ses créations, il n'avait plus le temps, aujourd'hui, à cause du nombre de commandes qu'on lui passait.

— Nous avons un salon assez renommé, à Santa Barbara, dit-elle en finissant son assiette. Il se tient en juin et attire des touristes de tout le pays.

— Je suis au courant, oui. J'y ai retenu un stand. C'est d'ailleurs grâce à cela que je suis ici. Parmi la documentation que l'on m'a envoyée, il y avait la liste des endroits où l'on peut loger — dont votre maison d'hôtes.

— Vous réservez donc pour le mois de juin ?

Cela n'avait pas l'air de la mécontenter...

— Pas encore.

Depuis toujours, et dans tous les cas, il fallait qu'il voie d'abord comment se passaient les choses.

— Mais je pense le faire avant mon départ, ajouta-t-il.

Pour être sûr de la revoir. Car, après tout, il pouvait avoir une amie. Jenny en avait beaucoup — des hommes aussi bien que des femmes. Il lui parlerait de Marybeth. Marybeth savait qu'il était marié. De toute façon, marié ou pas, il ne pourrait jamais être plus qu'un ami de passage, pour Marybeth Lawson. Il avait des raisons à cela.

— Bien, approuva-t-elle. C'est maintenant qu'il faut le faire, si vous voulez avoir une chambre.

Se levant, elle enleva leurs assiettes et apporta le gâteau au café qu'elle avait tenu au chaud.

— Depuis trois ans que je tiens cette maison d'hôtes, j'ai dû afficher « complet » chaque été, précisa-t-elle après s'être rassise. Du début juin à la fin août.

— J'espère que vous avez du personnel.

— J'emploie seulement Grace, ma femme de ménage. Pour le reste, je me débrouille seule, c'est mieux ainsi.

— Vous travaillez donc sept jours par semaine pendant trois mois ? Sans aucun congé ?

— C'est surtout la préparation des repas qui m'occupe. En dehors de ça, j'ai pas mal de temps libre. Je dois être présente pour le petit déjeuner et, à 15 heures, pour la réception des clients. Et pour la collation du soir. Sinon, je peux aller et venir à ma guise.

— Mais vous ne prenez pas une seule journée entière de repos pendant tout l'été ?

Marybeth servit une part de gâteau conséquente dans l'assiette à dessert qui était devant lui et haussa les épaules.

— Pour quoi faire ?

Cette réponse ne manqua pas de perturber Craig.

Craig dévora littéralement l'énorme part de gâteau au café, au caramel et aux noix que Marybeth avait fait hier soir après l'avoir entendu rentrer. C'était le gâteau préféré de son père, et l'une des rares traditions de Noël qu'elle avait conservées après le décès de sa mère.

Cette année, pour la première fois, elle n'avait pas prévu de le faire. Et puis Craig McKellips avait franchi son seuil et elle s'était mise à faire toutes sortes de choses bizarres.

Comme prendre le petit déjeuner avec un hôte, par exemple. Ou ressentir plus d'appétit pour l'hôte en question que pour le plat qu'elle avait cuisiné. L'hôte en question, celui qui avait la bague au doigt...

— Et, dites-moi, qu'est-ce qui a bien pu vous pousser à venir passer une semaine entière à Santa Barbara à cette période de l'année ? demanda-t-elle, alors que ce qu'elle voulait vraiment savoir, c'était pourquoi il était venu seul.

— Je voulais m'évader du froid.

Elle le considéra en s'interrogeant. Comment un homme qui dégageait une telle chaleur pouvait-il jamais avoir froid ? Et comment pouvait-elle, sachant qu'il était marié, qu'il appartenait à une autre, avoir encore autant envie d'être en sa compagnie ?

Tandis que leurs regards se rencontraient, se rivaient l'un à l'autre, qu'elle essayait en vain de lire dans ses pensées, Marybeth lâcha soudain :

— Et votre femme ? Comment avez-vous dit qu'elle s'appelait, déjà ? Jenny ?

Il cilla, et elle eut l'impression qu'il abandonnait un monde pour un autre. Mais il continua de la regarder dans les yeux.

— Que voulez-vous savoir à propos de Jenny ?

Absolument tout, se dit Marybeth.

Mais elle n'avait pas le droit d'interroger Craig sur sa vie privée. C'était un client — un client qui avait déjà changé la façon d'être de Marybeth, mais un client quand même. Elle soupira à part soi. Depuis tant d'années qu'elle attendait le prince charmant, l'homme qui provoquerait au moins une étincelle en elle, il fallait qu'il soit marié !

— Jenny et moi..., eh bien..., ce n'est pas simple à expliquer.

Marybeth n'insista pas.

— Je comprends.

Elle se leva et prit la cafetière dans l'idée d'aller se réfugier dans la cuisine. Mais Craig saisit l'anse pour l'arrêter.

— Je vous en prie, j'aimerais vous parler d'elle, ne serait-ce que parce que j'ai enlevé délibérément mon alliance, hier, en arrivant ici.

Marybeth haussa les sourcils.

— Je ne pense pas que...

— Attendez ! Je veux qu'il soit bien clair que je n'ai pas l'intention de prendre quelque liberté que ce soit au prétexte que je ne suis pas avec ma femme. Je ne l'ai jamais trompée, et je n'envisage pas de le faire.

A ce ton si chargé d'émotion, Marybeth se laissa retomber sur sa chaise.

Lui aussi devait éprouver cette... ce sentiment qui l'avait submergée à l'instant même où elle avait posé les yeux sur lui. Il l'éprouvait sans doute, et essayait de réagir en homme responsable.

— Je vous écoute, dit-elle.

— Bien. Jenny et moi sommes de grands amis. Nous traînions souvent ensemble, aux Beaux-Arts, et nous avons été copains pendant deux ou trois ans avant même de songer à être davantage.

Seulement « copains » avec un homme comme lui ? Marybeth n'en revenait pas.

— Nous sommes bien ensemble. Nous sommes bons l'un pour l'autre. Nous nous comprenons mutuellement.

Au moins, se dit-elle, il ne lui faisait pas le coup classique de l'époux incompris.

— Et grâce à cette compréhension mutuelle, nous nous faisons confiance et nous nous respectons. Plus important encore, nous n'avons pas de vaines attentes. Quand nous sommes libres en même temps, nous apprécions d'être ensemble. Mais quand nous sommes séparés, il n'y a pas de sentiments blessés ni d'impatience à se

retrouver.

— Dans ce cas, pourquoi vous êtes-vous mariés? s'étonna Marybeth.

— C'était son idée, répondit Craig lentement, comme perdu dans ses souvenirs. Notre style de vie n'était pas propice à un mariage traditionnel. Au départ, ni Jenny ni moi n'en voulions. Cependant, nous semblions graviter l'un vers l'autre, si bien que franchir le pas a fini par paraître naturel. Elle était sûre que cela marcherait.

— Mais vous n'en étiez pas aussi sûr qu'elle ?

— Je voulais la croire.

Là, il secoua la tête et parut revenir au présent, son regard de nouveau clair posé sur Marybeth.

— Je la croyais, rectifia-t-il. Je souhaitais que ça marche.

— Et aujourd'hui?

— Je le souhaite toujours.

Il contempla la serviette en papier avec laquelle il jouait, à laquelle il donnait en fait une forme, qu'il pliait artistiquement. Puis il releva les yeux et dit :

— Mais c'est la première fois que je me trouve dans une telle situation.

— Quelle situation ?

— Etre avec une autre femme que Jenny... et avoir envie de rester.

A cette remarque, le cœur de Marybeth fit un bond dans sa poitrine, mais elle fit de son mieux pour ne pas en tenir compte. Car, à l'évidence, ils n'étaient pas destinés l'un à l'autre.

— Lequel d'entre vous a eu l'idée de prendre ses vacances sans l'autre ? voulut-elle savoir.

— Surtout moi, répondit Craig en poursuivant mécaniquement son pliage. Jenny appartient à une vieille famille de la noblesse française. Elle a grandi dans un château du XVII^e siècle situé à une centaine de kilomètres de Paris.

Ciel, elle rivalisait avec une princesse ! Quelle ironie ! Puis elle se dit que non, pas vraiment : elle avait déjà perdu, perdu avant même qu'on

lui ait donné sa chance.

— Ses parents n'ont pas du tout apprécié que leur unique enfant épouse un roturier, fût-il américain, poursuivit Craig. Ils m'ont méprisé avant même de me connaître.

— Vous vous êtes donc rencontrés ?

— Oui, lors du premier Noël après notre mariage, opina-t-il. Jenny va rendre visite à ses parents chaque année en décembre. Ils le lui avaient fait promettre avant qu'elle ne s'installe aux Etats-Unis. Toute sa famille — oncles, tantes, cousins — se retrouve pour les fêtes. C'est une tradition qu'aucun d'eux ne songerait à bafouer.

Marybeth, qui n'avait pas de famille, trouva l'idée charmante.

— La première année, j'ai donc accompagné Jenny. Et décidé de ne pas renouveler l'expérience.

— Pourquoi ?

— Parce que je n'ai pas supporté de la voir déchirée comme elle l'était. Elle aime beaucoup sa famille, mais elle a bien vu ce qui se passait. Toute la semaine, ses parents m'ont superbement ignoré. Ils ne m'ont prêté aucune attention. Remarquez, cela ne m'a pas gêné outre mesure; j'en ai profité pour découvrir Paris. Mais le séjour a mis Jenny à rude épreuve. Elle avait honte de la façon dont on me traitait, mais elle n'osait pas réagir trop agressivement, de peur de rompre avec ses parents.

— A-t-elle essayé de leur parler, au moins ?

— Bien sûr. Jenny n'est pas du genre à rester passive devant une injustice. Mais ses parents pensent qu'elle n'a pas leur expérience, qu'il lui reste encore beaucoup à apprendre. Ils espèrent encore qu'elle reviendra à la raison.

— Ce n'est donc pas le premier Noël que vous passez seul, observa Marybeth.

Curieusement, elle se sentait mieux, comme si son péché était atténué par la récidive de Craig.

— Oui et non, répondit-il. Après cette expérience malheureuse, nous avons décidé de passer les fêtes de Noël chacun dans sa famille. Ainsi, ma mère ne serait pas seule, et Jenny n'aurait plus à se chamailler à

mon sujet avec ses parents.

Dans ses mains, un animal était en train de prendre forme. Marybeth distinguait un corps. Quatre pattes. Et une tête dotée d'excroissances encore inachevées... C'était un renne !

— Cette année, à cause du décès de ma mère, elle m'a proposé de rester, mais je sais que sa famille lui manque et qu'elle manque à ses parents. Or, je tiens à ce qu'elle profite d'eux tant qu'ils sont là.

Marybeth hocha la tête. Ce n'était pas une remarque en l'air, elle le savait aussi bien que Craig.

— Et donc, dut-elle demander parce qu'il n'y venait pas, est-ce que vous l'aimez ?

— Bien entendu.

Mais, malgré son assurance, il la regarda un instant d'un air indécis, avant d'ajouter :

— Autant que je suis capable d'aimer.

— Que voulez-vous dire ?

— Eh bien... je ne suis pas très sensible aux émotions.

Marybeth n'en crut pas ses oreilles. Il plaisantait ? Les émotions s'écoulaient de lui comme l'eau d'une fontaine !

— Comment pouvez-vous affirmer que vous êtes amoureux et vous croire peu sensible en même temps ?

— Je n'ai pas dit que j'étais amoureux. J'ai dit que j'aimais Jenny autant que je pouvais aimer un être humain.

— Est-ce qu'elle le sait ?

— Bien sûr. Et elle n'est pas différente de moi. Notre passion va presque tout entière à la création. Il nous en reste peu pour les personnes qui nous entourent.

Cela ne manquait pas de sens, et Craig, visiblement, était sincère en prononçant ces mots. Mais, pour Marybeth, il était clair qu'il se trompait du tout au tout.

— Quand elle crée, Jenny ne pense plus qu'à ça, reprit-il. Elle oublie

de manger, de dormir... C'est là que j'interviens. Je m'assure au moins qu'elle se nourrit.

Surprise par la bouffée de jalousie qui l'assaillait, Marybeth tenta de se représenter une vie où quelqu'un veillerait sur elle comme elle avait veillé sur son père. Elle se vit d'abord irritée, étouffée par trop d'attention. Mais quand elle imagina le quasi-inconnu assis devant elle s'inquiéter qu'elle ne prenne pas assez de repos, elle ressentit de drôles de choses.

Des choses dangereuses...

— Il faut que j'y aille, dit-elle en se levant.

Elle rassembla rapidement assiettes et tasses tout en essayant de lutter contre l'attirance qu'elle ressentait pour lui avant de sombrer dans le gouffre de la perte.

— Bon, alors à plus tard, lança-t-elle en partant vers la cuisine.

— Puis-je vous accompagner à la messe ?

Marybeth s'arrêta dans son élan. Elle lui avait dit hier qu'elle irait, mais elle ne s'attendait pas à ce qu'il veuille venir avec elle.

Il y avait quelque chose d'intime dans le fait de s'asseoir dans une église avec un homme.

L'idée lui plaisait beaucoup trop.

Mais c'était la veille de Noël, et Craig était seul.

— Bien sûr, répondit-elle. Nous pouvons aller à l'office de 19 heures, si vous êtes d'accord. Nous mangerons un morceau avant.

— C'est parfait.

Marybeth hocha la tête. Le regarda la regarder. Et quand elle se força à quitter la pièce, elle emporta le sourire de Craig avec elle.

Chapitre 5

« Serai-je un jour capable de m'ouvrir et de sentir pleinement mon cœur, de l'offrir en totalité, ou est-ce que le drame a irrémédiablement détruit ma capacité à éprouver un Vritable amour ? Resterai-je à jamais un observateur de la vie plutôt qu'un vrai participant ? Et les questions que je me pose m'empêchent-elles de me libérer? Est-ce que je me sabote sans le savoir? Ou ma façon de ressentir les choses est-elle la conséquence inéluctable de ce qui s'est passé quand nous étions enfants ? »

Marybeth posa la lettre de James datée du 16 décembre, qu'elle venait de relire, et contempla les caractères avec des yeux brouillés par le manque de sommeil. Et peut-être, aussi, par quelques larmes.

On était le dernier jour de l'année, Craig McKellips était parti..., et rien ne s'était passé. Oh, il était venu visiter avec elle les résidents de la maison de retraite. Lui avait acheté une elle lampe de bureau qu'il avait placée sous le sapin pendant qu'elle faisait des courses. Avait regardé en sa compagnie la version originale de *Miracle sur la 34^e avenue*. Mangé comme un ogre et en la félicitant de ses talents culinaires pendant toute la semaine.

Ils avaient discuté de l'état du monde, du réchauffement planétaire, de religion, de mariage homosexuel.

Ils avaient échangé des regards lourds de sens, s'étaient assis assez près l'un de l'autre sur le canapé.

Mais ils avaient pris garde à ne pas se toucher, ne s'étaient même pas serré la main.

Craig était parti tôt ce matin pour ne pas manquer Jenny à l'aéroport et passer le réveillon de la Saint-Sylvestre avec elle. Et Marybeth était soulagée.

Elle n'avait plus à craindre de céder à la tentation.

Mais il devait revenir en juin..., et elle avait le sentiment qu'elle

l'attendrait impatiemment.

Pour se prémunir, elle lui avait dit de venir avec sa femme, la prochaine fois, mais Craig lui avait répondu que Jenny n'appréciait pas les maisons d'hôtes. Qu'elle préférerait l'anonymat des hôtels — et le service de chambre disponible vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Qu'il viendrait donc seul.

Sur le pas de la porte, son sac de voyage à la main, il l'avait regardée longuement dans les yeux. Puis il était parti sans un mot.

Revenant au présent, Marybeth plaça une feuille devant elle et prit son stylo. Comme chaque fois qu'elle s'asseyait à son secrétaire pour écrire à son âme sœur, elle se fermait au monde extérieur et était vraiment elle-même :

« Dimanche 31 décembre 2006.

« Mon cher James,

« J'ai beaucoup réfléchi aux questions que tu posais dans ta dernière lettre. Tu te demandais en particulier si tu avais perdu quelque chose d'essentiel à cause du drame, si tu avais été amputé, en quelque sorte, de ta capacité à aimer pleinement. Tu pensais manifestement que je pouvais répondre à ces interrogations, mais ce n'est pas le cas.

« Te souviens-tu de ce que je t'avais écrit l'année de mes seize ans ? Que je ne sortais jamais avec des garçons ? Je t'avais dit que j'étais trop occupée pour cela. Entre le tennis (un sport on ne peut plus individuel), les corvées ménagères, la garde de Wendy, le travail scolaire...

« Mais tu sais déjà tout ça. Inutile que je me répète.

« Une fois en fac, je t'ai dit un jour que je n'avais pas de petit ami parce que j'attendais l'étincelle. Les garçons m'invitaient à sortir, ils m'appréciaient, mais je ne partageais pas leurs sentiments. Je voulais bien qu'on soit copains, mais pas plus.

« Alors, tu vois, la plénitude de l'amour est une notion qui m'est aussi étrangère qu'à toi. Et ce, j'en suis convaincue, à cause de ce qui est

arrivé à ma mère, en tout cas, en grande partie.

« Mais est-ce que je crois que c'est pour la vie ? Je le pensais, mais je n'en suis plus aussi sûre. Je peux seulement dire que j'espère que non.

« J'ai passé ma dernière année de fac avec la crainte sans cesse croissante de rester seule pendant le restant de ma vie. Et plus j'avais peur, plus j'étais persuadée qu'il fallait que je te rencontre. Je croyais vraiment que si nous pouvions nous soutenir mutuellement dans l'existence comme nous le faisons dans ce monde imaginaire que nous avons créé, nous serions capables de nous libérer de nos liens. Ou, au moins, de partager notre expérience de créatures ligotées.

« Il m'a fallu trois mois pour rassembler le courage de te demander que nous nous rencontrions, et tu m'as dit non. Je comprends tes raisons. Nous savons tellement de choses l'un sur l'autre qu'il y aurait entre nous une certaine gêne, tout au moins au début. Nous ne sommes pas des saints, nous aurions peut-être tendance à nous juger. Mais peut-être, peut-être seulement, vivrions-nous enfin pleinement.

« Je ne sais pas, c'est peut-être à cause des fêtes — mon premier Noël sans mon père, et cela ira mieux bientôt —, mais suis un peu en colère contre toi, mon ami. J'avais besoin de toi, cette semaine. J'avais besoin d'un ami réel, en chair et en os. Quelqu'un qui aurait pleuré avec moi. Nous sommes des adultes, maintenant, plus des enfants.

« J'avais besoin de quelque chose de plus concret que ton écriture, bien que chacune de tes lettres m'apporte toujours beaucoup de bonheur.

« Pourtant, tu ne révèles plus grand-chose de toi. Bien entendu, j'ai remarqué que le fond même de notre relation avait changé depuis que j'ai voulu que nous nous rencontrions. Tu es rentré dans ta coquille. Nous n'avons plus rien évoqué de vraiment personnel, de faits concernant notre vie quotidienne, depuis fort longtemps. Et si j'adore nos échanges, je pense aussi que nous ne nous rendons pas service en nous cantonnant à cela.

« Tu es mon meilleur ami. Mon âme sœur. Si tu es marié, si tu as une maîtresse, une petite amie... ou un petit ami, si tu as un enfant, ou plusieurs, je veux les connaître, eux aussi. Car c'est tout de même dément d'avoir un meilleur ami dont on ne sait rien que de très général !

« Nous avons fini par nous éloigner du réel, James. Nous croyons avoir bâti une relation idéale, mais ce n'est qu'une illusion. Une relation

réelle, de chaque jour, paraîtrait bien terne en comparaison. En butte aux aléas du quotidien, comment pourrait-elle rivaliser avec l'accord parfait qui sous-tend notre correspondance ?

« Regarde-moi : je passe le réveillon de la Saint-Sylvestre en tête à tête avec mon stylo.

« Peut-être avons-nous été traumatisés par le drame que nous avons vécu. Peut-être y avons-nous laissé une partie vitale de nous-mêmes. Mais peut-être pas. Peut-être devons-nous mettre fin à l'illusion dont je parlais pour nous libérer, pour être capable d'un amour véritable dans le monde réel.

« Peut-être est-il temps que nous grandissions et que nous laissions le passé là où il est.

« S'il te plaît, James, veux-tu bien que nous nous rencontrions ?

« Lundi 1er janvier 2007.

« Ma très chère Candy,

« Voilà bientôt trois semaines que j'ai posté ma dernière missive, et tu ne m'as toujours pas répondu. Il n'y a jamais eu un aussi long délai entre nos lettres, et j'espère qu'il ne t'est rien arrivé de fâcheux. Tu me manques énormément, ma tendre amie. Je ne peux pas me passer de tes mots. J'ai besoin de savoir à quoi tu penses.

« Comme prévu, la période des fêtes a été dure, bien que pour d'autres raisons que celles que j'imaginai. Quant aux questions que je posais dans mon dernier courrier, j'ai trouvé la réponse. Et je tiens à t'en faire part, de peur que ce soient ces questions, pour quelque raison, qui t'empêchent de me répondre.

« Je soupçonne, à des détails que tu as laissé transparaître, que toi aussi tu penses être incapable de t'ouvrir entièrement aux autres, et je ne voudrais pas que ce soit moi, par mes interrogations, qui t'aie fait douter de toi-même. Je veux te donner de la force, et non pas t'affaiblir.

« Alors... la réponse. Oui, il est possible d'éprouver un sentiment profond, de s'ouvrir et de donner de soi, malgré les tragédies de la vie.

« J'ai découvert cela pendant les fêtes.

« Mais si j'ai pu prendre le risque de tenter l'expérience, de sortir de ma coquille, c'est parce que notre relation si rare et si spéciale me le permettait. J'ai toujours eu notre espace épistolaire comme filet de sécurité — un endroit où je pouvais rebondir quel que soit le résultat de l'expérience. S'il était positif, tant mieux. Et s'il ne l'était pas, ça n'avait rien de grave.

« Vois-tu, l'une des choses qui rend notre relation si spéciale, c'est que nous n'avons aucune exigence l'un vis-à-vis de l'autre. Je n'ai pas à me conduire de telle ou telle manière, à dire telle ou telle chose pour que tu te sentes aimée. Et réciproquement. Nous savons, sans même nous poser la question, que nous sommes toujours là l'un pour l'autre.

« Pour se perpétuer, notre amitié — si tant est qu'un mot si galvaudé puisse qualifier ce qui nous unit — ne nécessite rien d'autre qu'un stylo et une feuille de papier, et donc, il y a peu de chance qu'elle cesse d'être. Comprends-tu?

« Je ne me sens pas très éloquent, aujourd'hui, mais il fallait à toute force que je te fasse part de mes pensées.

« Si je n'ai pas de nouvelles de toi d'ici à une semaine, j'appellerai la police de Santa Barbara. Je veux être sûr que tu vas bien.

« Je te souhaite une très bonne année, ma douce et tendre amie.

« Bien à toi,

« James. »

Leurs lettres s'étaient croisées. James avait envoyé la sienne le 2 janvier, et Marybeth la recevait le 4. Avec les fêtes, celle qu'elle lui avait écrite avait dû arriver aujourd'hui, elle aussi.

Globalement, le sujet était le même, mais son traitement très différent.

Et Marybeth avait sa réponse : ils ne se rencontreraient pas.

« Jeudi 4 janvier 2007.

« Cher James,

« Tout d'abord, je tiens à te dire que je suis désolée de la façon dont je t'ai traité dans ma dernière lettre. Ne m'en tiens pas rigueur. Comme tu dois t'en douter, je traversais une mauvaise passe, abandonnant l'année du décès de mon père pour une nouvelle année dont j'ignore ce qu'elle sera. Les fêtes ont été dures, mais comme tu dis toujours, les épreuves qui ne nous tuent pas nous rendent plus forts, et je crois que je pourrai bientôt participer aux jeux Olympiques.

« Tu as raison : ce serait une erreur de nous rencontrer. Les attentes sont inévitables dans le monde réel, et je ne voudrais pas te décevoir.

« Ou avoir besoin de ta présence, un jour, et découvrir que tu n'es plus là.

« J'espère que ton petit plongeon dans l'océan des sentiments n'est qu'un début. Je te le souhaite. Je te souhaite tout le bonheur du monde. Tu es un homme exceptionnel, James, Un homme fidèle et sincère, sensible et attentionné. Tu mérites d'être heureux chaque heure de chaque jour.

« Et maintenant, il faut que je te dise que j'ai beaucoup pensé au feu, ces derniers temps. J'ai lu un texte qui parlait de s'asseoir dans les flammes avec quelqu'un, et j'aimerais savoir si tu l'aurais fait avec moi, en supposant que nous nous soyons rencontrés. En réalité, je ne suis pas très sûre de ce que ça signifie, mais je sais que je veux que cela se produise. Que quelqu'un s'assoie dans les flammes avec moi. Et pour l'instant, je ne vois que toi qui remplisses les conditions requises, même si ce n'est encore qu'un fantasme.

« On pourrait imaginer que ces flammes sont celles de l'enfer, mais ce serait trahir l'intention de l'auteur, j'en suis convaincue. Je pense plutôt que le feu représente la vie, la vie dans toutes ses nuances. L'auteur, une femme, veut que quelqu'un s'y assoie avec elle pour expérimenter tout ce que la vie peut offrir. Elle veut quelqu'un qui soit là pendant les périodes difficiles. Elle veut quelqu'un qui l'aime quand elle perd le nord. Quelqu'un qui ne s'enfuit pas quand elle pleure. Quelqu'un qui n'a pas peur de ses émotions. Elle veut quelqu'un qui partage avec elle les moments intenses de la vie. »

Marybeth s'arrêta d'écrire en entendant s'ouvrir la porte d'entrée.

— C'est moi ! fit la voix enjouée de Grace.

— Bonjour! répondit Marybeth.

Après quelques secondes, la porte du placard de l'entrée, où étaient rangés les ustensiles de ménage, s'ouvrit et se referma. A ce moment-là, Brutus, le traître, ôta son énorme patte du pied de sa maîtresse, sortit laborieusement de sous le secrétaire et partit superviser les tâches matinales.

Marybeth le suivit distraitement des yeux, avant de se remettre à sa lettre :

« L'autre soir, j'étais chez des voisins qui avaient fait un feu dans leur jardin, et je regardais les flammes qui s'élevaient de plus en plus haut. Le feu risquait de s'échapper. Il y avait un danger d'incendie évident. Mais quand, quelques minutes plus tard, j'ai jeté dessus une brassée de branches vertes, il s'est étouffé en un clin d'œil. A cause d'un peu de feuillage. Une feuille d'arbre ne peut faire de mal à quoi que ce soit. Elle ne sait pas se défendre. Elle s'arrache facilement. Les feuilles sont fragiles. Pourtant, en alliant leur poids, elles sont venues à bout d'un brasier.

« Ensuite, horrifiée de m'en être prise à un feu qui n'était pas à moi, j'ai dû ranimer les flammes. Raviver le feu. Le nourrir. Lui donner de l'air. Et c'est là, en contemplant les flammes, que j'ai pris conscience que le feu était un symbole de vie. Tout comme nous, il a besoin que l'on s'occupe de lui, que l'on veille à ses besoins pour survivre.

« Mais hélas, trop souvent, nous tenons ceux que nous aimons pour acquis. Comme mon père vis-à-vis de moi, je suppose, et plus tard, comme moi vis-à-vis de lui. Ce n'est peut-être pas le meurtre de ma mère qui a fait que nous nous sommes murés chacun en soi-même. C'est peut-être parce que ni lui ni moi n'avons pris la peine de nous inquiéter des besoins de l'autre.

« Je me suis demandé l'autre soir, chez mes voisins, ce qui se passerait si nous tenions ce feu pour acquis. De deux choses ne : soit il se déchaînerait et se transformerait en un incendie destructeur, soit il finirait par manquer de combustible et mourrait. Eh bien, je sais que ce serait la même chose si je tenais les gens qui me sont proches pour acquis.

« Pour finir, je n'ai pas de réponse à tes questions, James, mais je voudrais que tu puisses être ici et t'asseoir un moment avec moi. Le feu brûle tout doucement. Je l'entretiens pour toi.

« Avec toute ma tendresse,

« Candy. »

Chapitre 6

« Samedi 9 juin 2007.

« Chère Candy,

« Je n'ai pas reçu de lettre de toi depuis plus de huit jours, alors que tu n'avais pas manqué une semaine depuis le début l'année. C'est sans doute parce que la saison bat déjà son plein et que tu n'as pas le temps d'écrire. En tout cas, j'espère que c'est l'unique raison.

« Dis-moi au moins que tu vas bien, je t'en prie.

« Ces derniers mois, j'ai beaucoup pensé au fait que tu te sentes responsable de la distance qui existait entre ton père et j'ai essayé de voir les choses à ta façon, de présumer qu'il y avait quelque vérité lorsque tu dis que tu t'étais peut-être murée en toi-même. Mais, en définitive, je ne crois pas du tout que ce soit vrai.

« Te souviens-tu de ta lettre du mois de janvier dans laquelle tu parlais du feu ? Je viens de la relire. Tu écris que le feu a besoin que l'on veille à ses besoins pour survivre.

« Tu as veillé aux besoins de ton père, Candy. Et même, aux dépens de ton enfance. Dès l'âge de douze ans, c'est toi qui t'es chargée de la cuisine, de la lessive, du ménage, bref, de toutes les corvées quotidiennes. De ton propre aveu, si tu n'es pas sortie avec des garçons, au lycée, c'est en partie parce que tu n'en avais pas le temps, occupée que tu étais par les tâches ménagères.

« En outre, tu te souciais sans arrêt de ton père. Tu étais aux petits soins pour lui, tu essayais de lui rendre la vie plus facile. Tu voulais qu'il se sente aimé, dorloté.

« Pourtant, c'était lui l'adulte, le père. C'était à lui de te rassurer, de te reconforter, de t'apprendre que tu pouvais aimer sans crainte. Aimer et aimer encore.

« En cela, nous avons connu une jeunesse différente. Ma mère ne m'a

pas tourné le dos. Elle ne m'a pas aidé à m'en sortir non plus, mais au moins, elle m'a toujours dit combien elle m'aimait, combien elle croyait en moi.

« Au bout du compte, elle m'a donné confiance en moi, et c'est ce même sentiment que j'essaie d'instiller en toi depuis toutes ces années. »

Relevant les yeux, Marybeth fit une pause pour endiguer le trop-plein d'émotion qui lui brouillait la vue.

Quand elle renifla, Brutus leva à demi les paupières et la regarda — elle en était sûre — avec inquiétude.

Pour le rassurer, elle lui adressa un piètre sourire, essaya de rire, mais ce fut un sanglot qui s'échappa d'elle.

— Qu'est-ce qui m'arrive, mon chien? murmura-t-elle. Je n'avais pas pleuré depuis la mort de papa. D'habitude, je ne suis pas aussi émotive.

Marybeth reporta son attention sur la feuille marquée des initiales JM — du papier à lettre que James avait dû faire imprimer spécialement pour leur correspondance, puisqu'il avait changé de nom à une époque où il était trop jeune pour avoir du papier à lettre personnalisé —, et soupira à fendre l'âme.

Et crut, pour la quatrième fois en une heure, entendre la sonnette de l'entrée. Mais il était seulement 13 heures. Grace avait pris sa journée. Les Graham, qui occupaient la chambre jaune, étaient partis visiter Los Angeles. Tanya Monroe, la championne de golf de la chambre lilas, était allée faire un parcours à trente-six trous. Et l'accueil des clients des chambres mauve et bleue ne devait pas avoir lieu avant 15 heures.

De toute manière, Brutus aurait au moins dressé l'oreille si quelqu'un avait sonné.

Mais il est vrai qu'il ignorait que la personne qui avait retenu chambre bleue était l'homme de Noël.

Secouant la tête, Marybeth termina sa lecture.

« Tu dois me croire, ma chère Candy : tu n'as pas à te reprocher l'indifférence de ton père. Tu n'y es pour rien. Tu l'as assez aimé. Tu lui as assez donné. Tu es une femme fantastique.

« Tout à toi,

« James. »

La lettre, datée du samedi 9, était arrivée le 11, il y avait trois jours de cela. Marybeth y avait aussitôt répondu. Elle ne voulait pas que James continue de s'inquiéter à cause d'elle.

C'est pour cette raison qu'elle lui avait donné son numéro e téléphone. Il ne l'avait pas demandé. Jamais. Pas une seule fois en presque quinze ans de correspondance. Et elle, de son côté, ne le lui avait jamais communiqué, bien qu'elle ait songé plusieurs fois à le faire.

Elle lui avait donné son numéro, cette fois, pour une urgence éventuelle. Par sécurité. Pour avoir l'esprit tranquille. Et elle espérait aussi...

Si James était chez lui, il aurait reçu sa lettre avant-hier, hier dans le pire des cas. Mais il n'avait pas appelé.

Ce sont les palmiers, plus que toute autre chose, qui confirmèrent à, Craig qu'il était de retour sur le territoire familial de son enfance — là où il se sentait chez lui, même s'il vivait ans le Colorado depuis des années.

Il pensa à la sculpture sur laquelle il travaillait pendant ses moments libres depuis Noël. Une mouette volant à la crête des vagues, que ses pattes touchaient. Avec toutes les commandes qu'il avait dû honorer, il n'avait pas eu le temps de terminer cette œuvre. Mais il l'avait souvent à l'esprit.

Tout comme la jeune femme qui l'avait inspirée.

Marybeth Lawson... Elle était semblable à un oiseau blessé qui veut à tout prix voler malgré son handicap, et qui ne voit pas que ses pattes ne décollent pas du sol, qu'il ne va nulle part.

Pourquoi croyait-il qu'il pouvait aider cette jeune femme, qu'il avait la

capacité de l'aider, il n'en avait aucune idée. Mais Jenny avait reconnu qu'il ne pouvait faire autrement qu'essayer. C'est son épouse qui avait souligné la ressemblance de la sculpture avec son obsession californienne. Elle était même allée plus loin : elle pensait qu'il avait une liaison amoureuse.

Comme si Craig en était capable !

Jenny et lui avaient bien trop besoin l'un de l'autre.

Il était 14 h 45, et Marybeth, chaque fois certaine qu'elle venait d'entendre sonner, faisait la navette entre son salon et l'entrée. Avec un regard las, Brutus, finalement, parut l'implorer de s'asseoir.

Du bord des fesses, elle se posa alors sur la chaise de son secrétaire.

Les Brown arriveraient tard. Ils avaient téléphoné pour dire qu'ils étaient retenus à San Francisco. Marybeth leur avait déjà préparé un colis de bienvenue contenant la clé de leur chambre, qu'elle avait placé dans la boîte prévue à cet effet à l'extérieur.

Pour aujourd'hui, un seul hôte manquait donc à l'appel, maintenant.

Mais elle n'était pas montée vérifier une dernière fois la chambre bleue, n'avait pas mis un mot de bienvenue sur la commode ainsi qu'elle le faisait parfois avec les habitués. C'était un client comme un autre. Un parmi des milliers. A Noël, c'était différent, parce qu'il n'y avait que lui et que le père de Marybeth lui manquait.

Et la période des fêtes n'était jamais facile.

Et...

La sonnette de la porte d'entrée coupa court aux réflexions de Marybeth. Le cœur battant à se rompre, elle se leva d'un bond. C'était lui!

Elle prit le temps de respirer profondément deux ou trois fois, puis, se forçant à retenir ses pas, elle se dirigea vers la porte d'entrée pour accueillir l'homme auquel elle pensait sans cesse depuis bientôt six mois.

— Bonjour. Craig McKellips, n'est-ce pas?

Craig se fit la réflexion qu'elle était beaucoup plus sereine que l'hiver dernier. Sa robe d'été, qui lui dégagait les épaules, ne faisait qu'ajouter à son allure décontractée.

— En effet, répondit-il.

Tandis que lui était prêt à l'étreindre, il ne lui échappait pas qu'elle était plus distante que la première fois qu'ils s'étaient rencontrés.

— Bienvenue à L'Orangerie, dit-elle en lui faisant signe d'entrer.

Mais qu'elle était belle, nom d'un chien !

— Merci, fit-il, un peu honteux de la façon dont il plongeait dans ses yeux bleus, comme s'il avait le droit de se demander ce qu'il y avait vraiment derrière la courtoisie impersonnelle de son hôtesse. Comment allez-vous, depuis la dernière fois ?

Elle cligna les yeux. Les baissa sur son registre.

— Bien, merci. Vous avez réservé pour quatre nuits, c'est bien ça ?

Craig ne savait pas trop à quoi il s'attendait. Il ne s'était pas autorisé à imaginer cette rencontre. Il n'avait pas fantasmé, n'avait surtout rien espéré. Mais il était tout de même déçu par l'accueil.

— Oui, c'est bien ça, dit-il en prenant le stylo pour signer le registre. J'ai un stand au Salon des artistes.

Peut-être s'en souvenait-elle...

— Le Salon des artistes... J'ai entendu dire que les organisateurs s'attendaient à une affluence record, cette année.

Tout en l'écoutant débiter son baratin, lui rappeler les horaires du petit déjeuner et lui conseiller de s'y prendre à l'avance pour réserver s'il voulait dîner au restaurant car c'était déjà la haute saison, Craig essaya de se faire à l'idée que ce séjour était en fait strictement professionnel.

— Et n'oubliez pas, conclut-elle en lui donnant les clés de la chambre bleue, que la porte d'entrée se verrouille automatiquement à 19 heures. Donc, si vous devez rentrer plus tard...

Elle le regarda. Dans les yeux. S'arrêta de parler. Et Craig se mit à respirer plus librement. Il avait l'impression de la retrouver.

— Salut, fit-il avec un immense sourire.

Marybeth ne détourna pas le regard.

— Salut.

— Aurez-vous un peu de temps à me consacrer, au cours des trois prochains jours ? Juste pour boire un café. Dix minutes un quart d'heure pour reprendre contact.

Elle considéra la main gauche de Craig, où il portait son alliance, hochla la tête et le fixa de nouveau dans les yeux.

— Ce serait avec plaisir.

Sa voix avait changé, s'était faite plus douce, comme la voix dont il se souvenait. La vision d'un dîner en tête à tête suivi d'une longue discussion dans le salon lui traversa l'esprit.

« Ne t'emballe pas, McKellips », s'ordonna-t-il.

Avant de faire un geste stupide — effleurer, par exemple, la joue de Marybeth —, il ramassa son sac pour s'occuper les mains.

— J'ai embauché quelqu'un pour tenir mon stand de 13 à 14 heures tous les jours, lui apprit-il. Que diriez-vous de me rejoindre à ce moment-là dans le salon ? Nous pourrions manger un morceau ensemble.

Elle haussa légèrement les épaules. Elle n'avait pas l'air ravi.

— D'accord.

— Ou nous pourrions nous voir à un autre moment, si vous préférez.

— Non, non ! C'est très bien comme ça.

La vivacité de sa réponse le surprit. Elle ajouta :

— De toute façon, je me rends au Salon des artistes chaque année.

Craig ne sut comment prendre cette réflexion.

— Eh bien..., à plus tard, fit-il en se dirigeant vers l'escalier.

— C'est la première porte à droite.

Il s'en souvenait très bien. En fait, il se rappelait chaque détail du trajet qui menait à la chambre bleue.

Il posait le pied sur la quatrième marche, quand Marybeth le rappela.

— Craig...

Il se retourna.

— Oui ?

— Je, euh..., suis contente de vous revoir.

— Moi aussi, Marybeth.

Craig se réjouit. En définitive, il avait bien fait de revenir.

Chapitre 7

Le vendredi, comme prévu, Marybeth retrouva Craig au Salon des artistes. Ils parcoururent quelques allées encombrées par une foule de touristes et d'amateurs d'art, et elle se félicita d'être capable de garder ses distances avec lui intérieurement comme extérieurement. Ils parlèrent de peinture et de sculpture, de ce qu'ils avaient fait au cours des six derniers mois, des autres clients de L'Orangeraie, du temps qu'il faisait... Pendant qu'ils déambulaient côte à côte, leurs mains ne s'effleurèrent pas une seule fois.

Elle insista pour payer sa part du déjeuner.

Et quand elle le quitta, aux portes du salon, elle prétendit *in petto* qu'elle était hors de danger, qu'il n'avait plus d'emprise sur elle.

Le soir, elle ne le vit pas.

Le samedi, Craig présenta Marybeth à quelques artistes de ses amis. Ils discutèrent entre autres de leurs tarifs, d'économie de l'art, et du succès du salon de cette année.

Elle apprit tout un tas de choses sur les méthodes de création, les matériaux, et pratiquement rien sur Craig. Les autres, visiblement, l'appréciaient et le respectaient, mais ils ne semblaient pas savoir grand-chose de sa vie privée.

Le soir, quand il manqua encore une fois la collation, elle fit semblant de ne pas s'en apercevoir.

Le dimanche, Craig lui fit visiter son stand. Il lui présenta les œuvres exposées, répondit patiemment à ses questions, mais quand elle voulut en acheter une, il refusa de la lui vendre.

Elle eut beau protester, il campa sur ses positions.

Il fallut cinq bonnes minutes à Marybeth pour comprendre qu'il ne plaisantait pas. Craig refusait obstinément qu'elle acquière l'une de ses œuvres !

C'est à ce moment-là que l'espèce de torpeur qui engourdissait

Marybeth depuis trois jours disparut.

Après un après-midi passé entre l'indignation et la colère, Marybeth attendait dans l'entrée faiblement éclairée, quand Craig, le salon ayant fermé ses portes, rentra à L'Orangerie à 21 heures.

Les bras fermement croisés, elle lui barra le passage.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il en haussant les sourcils.

— Navrée, mais vous ne pouvez pas rester ici.

— *Quoi ?*

Il n'y avait pas une seule chambre libre dans tout Santa Barbara, et l'air las de Craig la fit hésiter, mais pas très longtemps. Il était jeune; il survivrait.

Et il avait le culot de caresser Brutus comme s'il faisait partie de la famille.

Elle lui ressortit ce qu'il avait dit à midi :

— Je ne veux pas de votre argent.

Puis elle ajouta, pour enfoncer le clou :

— Mes chambres ne sont pas assez bien pour vous. Ou trop bien, peut-être.

Quand elle vit un large sourire s'épanouir sur son visage viril, Marybeth ne comprit pas. La situation n'était pas drôle. Pas plus pour lui que pour elle.

— Pourquoi souriez-vous? demanda-t-elle d'un ton sec, mais sans élever la voix par respect pour les autres- clients qui étaient déjà dans leurs chambres.

— Vous avez vraiment mauvais caractère.

Marybeth crispa les poings. Cette remarque la mettait hors d'elle. S'il l'avait connue un tant soit peu, il aurait su que ce n'était pas vrai.

— Certainement pas ! répondit-elle.

Et elle n'aimait pas du tout la façon dont il l'examinait, comme s'il pouvait lire en elle des choses dont elle-même n'avait pas encore connaissance.

Il passa le pouce sous la courroie de la sacoche qu'il portait en bandoulière, et jeta un coup d'œil en direction du salon.

— Pouvons-nous nous asseoir un moment ?

— Vous voulez dire : avant que vous partiez ?

Marybeth n'était pas sérieuse, bien sûr. Elle n'allait pas le mettre à la porte à cette heure, alors qu'elle savait pertinemment qu'il ne trouverait pas un endroit où dormir.

Sans daigner répondre à sa pique — et sans attendre qu'elle l'y autorise —, il la précéda dans le salon, Brutus sur les talons.

Fulminant à part soi, Marybeth le suivit et ferma la porte de la pièce pour ne pas risquer de déranger ses hôtes.

— Venez vous asseoir, fit Craig en tapotant la place adjacente à la sienne sur le canapé où il s'était déjà installé.

— Je vous rappelle que je suis chez moi, maugréa-t-elle.

Mais on aurait dit une gamine hargneuse. Elle n'insista pas et s'assit.

— Je suis désolé, déclara-t-il alors.

Marybeth le considéra avec surprise. Elle s'attendait à tout sauf à ça. Comment rester combative, si Craig s'excusait ?

— Vous n'avez pas à être désolé.

Après tout, s'il ne voulait pas qu'elle possède une œuvre de lui, elle n'allait pas en faire une maladie.

— Je vous ai fait un affront.

C'était vrai, reconnut Marybeth intérieurement, elle s'était sentie insultée. Mais était-ce la faute de Craig ? Dans leurs relations, elle devait bien reconnaître qu'elle réagissait de façon plutôt excessive. Heureusement, il repartait demain matin.

Ce n'était pas trop tôt !

— C'est moi qui suis désolée, dit-elle sans le penser vraiment. Bien entendu, vous pouvez rester ici cette nuit. Vous avez déjà payé pour la chambre. Elle est à vous.

Pour encore une nuit.

Une nuit seulement.

— Merci.

— J'ai eu tort de me sentir visée personnellement par votre refus, poursuivit-elle. Vos œuvres sont toutes des originaux. Vous avez consacré beaucoup de temps à chacune d'entre elles. Je comprends que vous rechigniez à vous en séparer.

— J'étais à ce salon pour les vendre, remarqua-t-il.

Oui, c'est bien ce qu'elle pensait aussi, se dit Marybeth.

En foi de quoi, elle ne put s'empêcher d'observer :

— Eh bien, si vous avez refusé mon argent parce que vous craigniez que je me sente obligée de vous acheter une œuvre pour la simple raison que vous avez une chambre chez moi, alors je ne veux pas que vous repreniez une chambre ici juste parce que vous vous y sentez obligé après que j'ai visité votre stand.

C'était logique, non ? Peut-être un peu confus, mais logique.

— J'ai refusé de prendre votre argent parce que je suis en train de faire une sculpture spécialement pour vous, répliqua-t-il. J'ai eu tellement de commandes à honorer depuis le début de l'année que je n'ai pas encore pu la terminer, mais ce n'est qu'une question de temps.

Oh!

Marybeth piqua un fard. La muraille qu'elle avait érigée autour de son cœur s'écroula malgré le nombre de parpaings qu'elle avait si laborieusement empilés.

Elle murmura :

— Je ne me suis jamais sentie aussi bête.

— Est-ce que cela veut dire que vous m'autorisez à dormir dans mon lit pour plus d'une nuit ? Que je peux revenir chez vous ?

Le lit de Craig. Chez elle... Marybeth avoua à part soi que cela ne lui déplaisait pas.

— Oui, répondit-elle.

Un ange passa. Marybeth, encore embarrassée, se triturerait les mains. Craig l'observa un instant et dit :

— Vous ne supportez pas ça, n'est-ce pas ?

— Ça quoi ?

— Le fait de vous comporter bizarrement et de devoir vous excuser ensuite.

Elle tourna le visage vers lui. Ses yeux noisette la sondaient, mais avec une grande douceur. Elle soupira, et avoua :

— C'est vrai. Mais, apparemment, je ne peux m'empêcher de me conduire bizarrement quand vous êtes dans les parages.

— Est-ce que cela vous aiderait si je vous disais que je suis atteint de la même maladie ?

— Vous ? Cela ne se voit pas. Quels sont vos symptômes ?

— Voyons... Par exemple, je suis assis ici avec vous après trois journées éprouvantes au Salon des artistes, au lieu de me délasser dans un bar en buvant un verre.

— Je peux vous en offrir un...

— Eh bien... il n'y avait aucune allusion, dans mes paroles, mais oui, pourquoi pas ?

— Que voulez-vous boire ? demanda Marybeth en se levant.

— Vous m'accompagnez ?

C'était la moindre des choses, se dit-elle. Il partait demain matin.

— Bien sûr. Mais un verre, pas plus.

— Avez-vous de la vodka ?

Elle opina du chef.

— Et du jus d'orange?

— Deux vodkas-orange, deux ! annonça Marybeth.

Des cloches se mirent à carillonner dans sa tête.

Aussitôt suivies par une sèche réprimande de la voix de sa raison.

— Je ne me trompais donc pas quand j'ai présumé, tout à l'heure, que vous vous comportiez bizarrement, n'est-ce pas?

Ils avaient bu la moitié de leur verre, et bien que Craig prenne grand plaisir à écouter son hôtesse raconter les anecdotes hautes en couleur qui avaient émaillé la vie de L'Orangeraie au cours des trois ans écoulés — y compris l'histoire d'un bébé qui était né dans la chambre bleue au mois de février —, il était aussi conscient que le temps s'écoulait rapidement.

Et que cette dernière soirée serait vite terminée.

Sur le visage de Marybeth, le sourire s'effaça. Elle le fixa d'un œil implorant, comme si elle rechignait à s'engager de nouveau dans cette voie-là.

— Je vous pose la question, crut-il bon de préciser pour la tranquilliser, parce que, comme je l'ai déjà dit, je me comporte moi-même de manière très inhabituelle, et que je veux être sûr que je ne suis pas le seul. Et peut-être aussi parce que j'espère que vous m'aidez à découvrir ce qui provoque cette... affection, afin que je puisse retourner rassuré à ma vie bien ordonnée.

Cette tirade ramena une ébauche de sourire sur le visage de Marybeth.

— Je... Non, vous ne vous trompiez pas, répondit-elle.

Elle vida presque son verre d'un trait, et précisa :

— Par exemple, puisque vous voulez tout savoir, je ne passe jamais de soirée en tête à tête avec un homme, un verre à la main, alors que je suis en train de le faire avec vous.

A ces mots, Craig sentit son estomac se nouer.

— Pardonnez-moi d'être aussi direct, mais y a-t-il une raison spécifique à cela? Est-ce qu'un homme vous a...

— Non! Je n'ai jamais été agressée, si c'est bien ce que vous avez en tête.

— Alors... vous préférez peut-être les femmes? risqua-t-il.

On était après tout en Californie — pas si loin de San Francisco, cœur des amours saphiques.

Marybeth pouffa de rire, preuve qu'il ne l'avait pas offensée.

— Non, fit-elle. En réalité, je suis une anomalie. J'aime ce que je suis, et j'avoue que je suis mieux seule.

— Etes-vous heureuse ?

— Tous les matins, en me réveillant, je souris à la journée qui s'annonce.

Ce qui n'était pas forcément la même chose, se dit Craig. Encore qu'il n'était pas un spécialiste, question bonheur.

— Et vous? lui retourna-t-elle. Etes-vous heureux?

Il fixa pensivement le reste de glaçon qui flottait dans son verre.

— Tout comme vous, c'est quand je suis seul que je me sens le mieux. Enfin, en principe. Car cette règle ne tient pas avec vous.

— Comment cela ?

— Eh bien, répondit-il sans plus oser la regarder, vous tenez une grande place dans mes pensées depuis le mois de décembre dernier. Pour être franc, j'attendais de vous revoir avec une certaine impatience.

Cet aveu médusa visiblement Marybeth. Elle se laissa aller contre le dossier en lui jetant un regard perçant, où il crut même discerner une certaine méfiance.

— Ne vous méprenez pas, se hâta-t-il de la rassurer. Je n'ai as d'intentions inavouables à votre égard. Simplement, je me sens bien en votre compagnie. C'est étrange, non ?

Les yeux de Marybeth brillaient quand elle secoua la tête. Et quand elle s'adressa à Craig, sa voix n'était plus qu'un murmure.

— Non, personnellement, je ne trouve pas cela étrange. Moi aussi, je

prends plaisir à votre compagnie. Au point que, quand j'y réfléchis, cela me met presque mal à l'aise. Qu'est-ce qui explique cette attirance mutuelle, selon vous ?

Craig sirota un peu de sa vodka et ne reposa pas son verre. Avec Marybeth, mieux valait qu'il s'occupe les mains. Et qu'il tourne sept fois sa langue dans sa bouche avant de parler. Car s'il y avait des choses qu'il ne pourrait jamais lui dire, il ne voulait pas non plus lui mentir.

— Je ne peux pas répondre pour vous, mais pour ce qui me concerne, c'est, je crois, parce que vous êtes si vraie. Vous ne jouez pas à de petits jeux, comme tant d'autres s'ingénient à le faire,

— Je n'en vois pas tellement l'intérêt, en effet. Car il faut voir les choses en face : si vous n'êtes pas sincère, cela finira par se remarquer, et vous devrez alors non seulement expliquer vos dissimulations, mais aussi faire face aux dégâts que vous aurez commis entre-temps. En outre, j'ai toujours pensé que les gens qui jouent à de petits jeux avec les autres le font aussi avec eux-mêmes.

Là, Craig éprouva une bouffée de mauvaise conscience. Mais il ne commettait pas de dégâts, se convainquit-il. Il ne mentait pas. Il était détenteur d'un secret qui ne serait nuisible que s'il le divulguait. Il l'emporterait donc avec lui dans la tombe, et le fait de garder malgré lui ce secret lui donnerait la possibilité d'aider Marybeth Lawson.

— Jenny est au courant, dit-il pour combler le silence.

— Au courant de quoi ?

— De vous et de moi.

— Ah bon ! Que lui avez-vous dit ?

— Que j'étais impatient de vous revoir.

Marybeth arrondit les yeux.

— Et ?

— C'est tout.

— Comment a-t-elle réagi ?

— Vous voulez dire : après qu'elle s'est assurée que mon intérêt n'avait rien de physique ?

La question était un peu lourde, mais il tenait à ce que les choses soient bien claires dès le départ. Marybeth opina brièvement.

— Elle n'a pas eu de réaction très marquée, répondit Craig.

— Elle ne s'est pas fâchée ?

— Certainement pas. On voit que vous ne connaissez pas Jenny.

— Vous pourriez peut-être venir avec elle, un de ces jours.

— Le souhaitez-vous vraiment ?

— Non.

— Moi non plus.

— Mais n'est-ce pas mal qu'un homme et une femme aient envie de se retrouver en tête à tête alors que l'un d'eux est marié ?

Avant de s'exprimer sur le sujet, Craig vida son verre — en espérant que Marybeth lui en proposerait un autre, ce qui lui donnerait un prétexte pour rester avec elle plus longtemps au lieu de monter se coucher seul dans sa chambre. Puis il répondit :

— Pas nécessairement. Les gens ont parfois besoin de soutien et de réconfort de la part d'autres personnes qui comprennent Ce qu'ils endurent. Vous et moi, par exemple, avons tous deux perdu un être cher, l'an dernier, vous votre père, et moi ma mère. Nous souffrons, mais parce que nous sommes des solitaires, parler de notre souffrance à autrui est pratiquement impossible, ce qui revient à dire que nous avons du mal à faire notre deuil. Or, j'ai le sentiment que nous nous comprenons, vous et moi, sans même avoir à prononcer un mot, ce qui est tout de même exceptionnel. Je crois que nous avons beaucoup de chance de nous être rencontrés.

— Les semblables s'attirent.

— C'est exact. Et nous ne sommes pas un homme et une femme qui se seraient donné rendez-vous. Nous sommes en quelque sorte des êtres spirituels qui reconnaissent leurs similitudes.

Le sourire approbateur de Marybeth lui alla droit au cœur. Qu'elle était belle, Seigneur, quand elle souriait ! Et qu'il allait donc être dur de ne porter aucun intérêt à son enveloppe charnelle !

Chapitre 8

Après avoir passé une heure avec Craig à discuter de leurs goûts communs — ils aimaient tous deux le kayak, la lecture, le roller, surfer sur internet, jouer au tennis —, Marybeth n'était pas encore prête à lui souhaiter bonne nuit. Peut-être parce que bonjour viendrait ensuite. Puis un inéluctable au revoir...

— Il est 1 heure du matin, remarqua-t-elle néanmoins. Je dois être debout à 6 heures pour servir le petit déjeuner aux lève-tôt.

Les verres de la première et unique tournée étaient posés sur la table basse, attendant qu'elle les prenne et aille les placer dans le lave-vaisselle. Elle ne fit pas un geste pour les saisir.

— Je devrais monter, te laisser aller te coucher, dit Craig.

Car ils s'étaient mis tout naturellement à se tutoyer.

Mais il ne fit pas mine de se lever.

— Il y a au moins une chose que nous n'avons pas en commun, déclara alors Marybeth.

— Et de quoi s'agit-il ?

— Je dors seule. Pas toi.

— Je croyais que tu m'avais dit que Brutus dormait avec toi, répliqua-t-il sur le ton de la plaisanterie.

Puis il ajouta plus sérieusement :

— En réalité, je dors seul la plupart du temps. Comme te l'ai déjà expliqué, Jenny et moi n'avons pas souvent des horaires qui concordent.

Marybeth éprouva un certain réconfort à cette idée, et s'en voulut un peu.

— Que préfères-tu, dormir seul ou pas? demanda-t-elle par simple

curiosité.

Car, jusqu'à présent, elle n'avait jamais partagé son lit de façon régulière. Et elle n'était pas sûre qu'elle serait capable de s'adapter à l'invasion par un tiers de ce qui était depuis toujours un refuge contre les regards inquisiteurs, les ouïes à l'affût d'éventuels sanglots, les consciences prêtes à juger autrui.

Une part de l'aversion qu'éprouvait Marybeth à introduire un homme dans sa vie provenait du fait que son lit était sacré. C'était le lieu où elle était pleinement soi-même, où ses pensées n'étaient gênées par rien, où elle pouvait donner libre cours à ses sentiments. Ses draps, ses oreillers, son matelas étaient ses amis, les bras qui la tenaient dans le noir depuis qu'elle avait douze ans quand la douleur était trop dure à supporter.

— Tout dépend de la situation.

La voix de Craig ramena Marybeth au présent. Il avait pris son temps pour répondre. A la façon dont il pesait ses mots, elle comprit qu'il n'avait pas saisi la nature parfaitement impersonnelle de sa question.

Elle comprit aussi qu'il était d'emblée fidèle à une autre, une autre qui partageait sa vie, et le rouge de la honte lui monta au front.

— Pardonne-moi, s'excusa-t-elle. Je n'aurais pas dû poser cette question.

— Si nous étions deux hommes, ou deux femmes, tu l'aurais posée, n'est-ce pas ? Simplement, je crois qu'il nous faudra un peu de temps pour prendre nos marques, c'est normal.

En quelques mots, il avait dissipé le malaise. Marybeth se détendit aussi vite qu'elle s'était crispée.

— Parfois, il est réconfortant d'avoir quelqu'un près de soi pendant les heures sombres de la nuit, énonça Craig alors qu'elle pensait qu'ils en avaient fini avec le sujet. D'autres fois, ce n'est pas si facile.

— Comme il n'est pas toujours facile de dormir seul.

— Ni de vivre seul, sans doute, conclut Craig.

Était-ce par association d'idées ? Toujours est-il qu'il demanda ensuite de but en blanc :

— Est-ce que tu comptes avoir des enfants?

— Oui, j'aimerais en avoir, avoua Marybeth. Mais pas dans le proche avenir. Je n'ai que vingt-six ans, et j'attendrai que L'Orangeraie soit solidement établie avant de considérer la question. En tout cas, je crois que je serais une bonne mère.

— Je n'en doute pas, opina Craig avec un large sourire. A en juger par la façon dont tu dorlotes de parfaits étrangers dans cet établissement, tu serais la maman idéale.

— Et, euh..., envisagez-vous d'avoir une famille, Jenny et toi ?

— Je ne sais pas... Il nous est arrivé d'en discuter, mais assez vaguement. Je dois dire qu'un enfant serait plutôt une gêne, avec le temps que nous passons dans nos ateliers respectifs. Et puis, lorsque Jenny crée, elle ne pense à rien d'autre, même pas se nourrir. Alors, je la vois mal s'occuper d'un enfant.

Marybeth soupira intérieurement. Pour une raison ou pour ne autre, cette réponse l'attristait.

— Puisque tu veux des enfants, reprit Craig, je présume que tu espères te marier, tôt ou tard. Quand tu rencontreras l'homme qui fera battre ton cœur.

— Pas vraiment, non, le détrompa-t-elle.

Elle remarqua qu'elle lui parlait sans réserve, comme elle le faisait avec James....

— A moins que quelque chose me fasse changer d'avis, ce qui est toujours possible, je pense que je choisirai l'insémination artificielle, lui apprit-elle. Car je ne veux pas m'installer dans un couple d'où l'amour serait absent, ni forcer un enfant grandir au sein d'une telle famille.

Dans ses moments de solitude, c'est-à-dire ses moments de plus grande faiblesse, Marybeth s'était dit qu'elle demanderait à James d'être le donneur, le spécimen étant envoyé à Santa Barbara par transport médicalisé. Et ces moments de solitude s'étaient faits de plus en plus nombreux, ces derniers mois.

— Etre parent unique n'est pas la voie la plus facile pour élever un enfant, commenta Craig. Mais si je devais miser sur quelqu'un pour l'emprunter avec succès, ce serait toi.

Etrangement, la seule pensée qui vint à l'esprit de Marybeth à ce moment-là fut que « succès » n'était pas forcément synonyme de « bonheur ».

Il fallait absolument qu'il aille se coucher pour que Marybeth puisse prendre un peu de repos, se répétait Craig. Si seulement elle bâillait... Ou se frottait les yeux, ou se levait du canapé. Les minutes se transformaient en demi-heures, les demi-heures en heures, et il ne pensait qu'aux six mois qui les séparaient de Noël.

Jenny retournerait alors en France comme elle le faisait traditionnellement. Et si Marybeth voulait bien qu'il...

— Tout à l'heure, tu as dit que Jenny s'était assurée que, euh..., qu'il n'y avait rien entre nous, avant d'accepter que tu viennes à Santa Barbara, fit alors Marybeth comme si elle lisait dans ses pensées.

— En effet.

— Mais comment a-t-elle su que j'étais une jeune femme ? Parce qu'enfin, il y a toutes sortes de personnes qui tiennent des maisons d'hôtes. Tu aurais pu tout aussi bien tomber sur un homme de soixante ans.

— Jenny a une sensibilité à fleur de peau. C'est d'ailleurs ce qui fait d'elle une grande artiste. Elle distingue les nuances les plus ténues, sent des choses qui échappent aux autres. Et, de plus, elle m'aime, et moi aussi. Nous sommes en harmonie l'un avec l'autre.

— Pourquoi a-t-elle cru que tu avais une liaison?

— Elle savait que j'avais rencontré quelqu'un à Noël et que j'allais revoir cette personne. Elle s'est imaginé que c'était une histoire de sexe.

— Oh, mon Dieu ! Elle aurait pu te quitter ! Et à cause de moi ! s'écria Marybeth. Je ne sais pas ce que...

Elle était dans un tel état, brusquement, que Craig lui saisit la main.

— Calme-toi, je t'en prie.

Il ne sut si c'étaient ses mots ou le choc du contact charnel — le premier entre eux —, mais elle se figea. Lui aussi.

Il fut le premier à se remettre.

— Jenny ne m'aurait pas quitté comme cela, affirma-t-il. Ce n'est pas dans ses manières. Si jamais nous nous séparions un jour, ce ne serait pas à cause d'une tierce personne, mais parce que notre relation ne nous satisferait plus, point final.

— Mais elle est vraiment sûre, maintenant, qu'il n'y a rien entre nous, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Est-ce que tu lui as parlé, depuis que tu es ici ?

— Oui, dit encore Craig.

Il lui avait parlé, mais très brièvement. La première fois, elle était au lit. Et la seconde, elle travaillait.

— Et tout va bien ? demanda son hôtesse.

— Très bien.

— Tu as dit qu'elle ne t'aurait pas quitté, que ce n'était pas dans ses manières. Qu'entends-tu par là ?

Craig se retint de grimacer. Il aurait préféré qu'elle arrête de l'interroger. La relation qu'il avait avec Jenny était complexe, difficile à expliquer. Pour autant, elle fonctionnait à merveille.

Marybeth insista.

— Est-ce qu'elle te laisserait avoir des aventures sans réagir ?

— Des aventures ? Tu veux dire : à répétition ? Certainement pas. Mais, de toute façon, ce n'est pas une chose que je ferais. Sinon, pourquoi me serais-je marié ?

— Mais elle accepterait que tu aies une maîtresse ?

Décidément, cette conversation n'était pas anodine, s'alarma Craig. Elle laissait planer trop de sous-entendus.

— Cela ne lui plairait pas, répondit-il.

— Mais elle l'accepterait ?

— Si je trouvais ailleurs quelque chose qu'elle ne pouvait pas me donner tout en continuant à vivre avec elle, alors oui, elle l'accepterait.

— Elle te l'a dit?

Il hésita, puis hocha la tête.

— Oui.

Le regard à la fois étonné et pensif que Marybeth braquait sur lui le déranginga. Il craignit qu'elle voie dans leur relation plus qu'une amitié naissante. Pourtant, elle n'était concernée en rien par ce qu'il venait de dire.

Qui sait ? Peut-être y aurait-il une autre femme, un jour, répondant aux critères de Jenny. Mais sa belle hôtesse ne serait jamais celle-ci.

Seulement deux personnes, dont lui, en savaient la raison : il ne pourrait jamais être davantage qu'un passant occasionnel dans la vie de Marybeth Lawson.

Car s'il commençait à s'y attarder, il y prendrait goût. Et au bout du compte, elle le haïrait.

— Et toi...

Marybeth s'adressait à lui. Ses lèvres pulpeuses s'étaient animées. Et l'espace d'un instant, il rêva qu'il les couvrait des siennes.

— ... serais-tu aussi compréhensif dans la situation inverse ? Si Jenny rencontrait un homme qui lui apporte quelque chose de nouveau, si elle le prenait comme amant mais veuille toujours partager ta vie, accepterais-tu ?

— Oui, assura Craig.

Mais il n'aimait pas plus cette réponse ce soir que lorsqu'il avait donnée à Jenny voilà quelques jours.

— Personnellement, je ne pourrais jamais accepter, dit Marybeth avec une moue. Je trouve formidable que tu en sois capable ; tu es sans doute plus réaliste que moi. Mais je ne pourrais pas être amoureuse d'un homme, partager mon lit mon existence avec lui, en sachant qu'il couche avec une autre femme.

Craig la comprenait très bien. Lui-même n'aurait jamais envisagé ce

type de relation, si Jenny n'avait lancé la discussion sur ce sujet.

— Faire l'amour, surtout pour une femme, engage bien plus que le corps, poursuit Marybeth. On offre à l'autre son moi le plus intime. On a très vite un sentiment de possession à son égard. On a besoin de lui. On a besoin de savoir qu'il a besoin de nous.

Un sentiment de possession... Craig ne pouvait imaginer 'un homme, quel qu'il soit, accepte de partager Marybeth avec qui que soit. Quelle qu'en soit la raison.

Mais il pouvait s'imaginer partageant Jenny ?

Tout cela n'avait aucun sens.

« Lundi 18 juin 2007.

« Cher James,

« Je sais que ce n'est pas à mon tour d'écrire, mais j'ai besoin de parler. Je me débats avec une question au sujet de laquelle je voudrais que tu me donnes ton avis. »

Marybeth relut les mots qu'elle venait de tracer, et bâilla à s'en décrocher la mâchoire. Elle n'avait dormi qu'une heure, cette nuit. Elle avait dû se lever tôt pour servir le petit déjeuner, puis elle avait discuté avec Grace du travail de la semaine.

Auparavant, elle avait dit au revoir à un client qu'elle n'avait vu que deux fois, mais avec qui, curieusement, elle était devenue plus amie qu'avec la plupart des gens qu'elle connaissait depuis des années. Il avait promis de revenir à Noël, et, pendant quelques instants, Marybeth avait respiré plus librement. Jusqu'à ce qu'elle prenne conscience que Noël était dans six mois, et que, d'ici là, beaucoup de choses pouvaient arriver.

Se forçant à sortir de sa rêverie, elle se remit à écrire.

« Que penses-tu, mon cher James, des liens sacrés du mariage ?

« Sache tout d'abord que cette question ne me concerne pas en propre. Je ne suis pas mariée ni n'envisage de l'être dans un avenir prévisible. Ce n'est pas le genre de détails que nous échangeons, mais dans le cas

présent, pour cette discussion, il faut que tu saches, au moins, que je n'ai d'autre base pour juger que l'observation, bref, que je n'ai aucune expérience personnelle.

« Le mariage est sans doute ce que les deux êtres qui s'unissent en font — c'est-à-dire chaque fois différent —, mais il me semble que c'est avant tout un contrat de confiance mutuelle. Dès le départ, chacun des époux doit être relativement certain que l'autre ne le trahira pas.

« Et pour garantir que la confiance ne soit pas trahie, la meilleure solution est de ne pas s'attacher outre mesure à d'autres personnes du sexe opposé, n'est-ce pas ? Car comment l'épouse, par exemple, pourrait-elle croire aux liens sacrés du mariage, à l'amour éternel que lui a juré son mari, si celui-ci voit régulièrement une autre femme ? A ce moment-là, elle n'est plus l'unique, mais une parmi d'autres.

« Que fera-t-il si elle a besoin de lui un jour donné et que l'autre aussi ? Laquelle des deux favorisera-t-il ?

« Et cette autre femme, a-t-elle tort d'être avec l'homme alors qu'elle sait qu'il est marié, ou ne doit-elle pas en tenir compte ? Et s'il lui dit que son épouse est au courant, est-ce mieux ? Est-ce pire ?

« Jusqu'à quel point les liens du mariage sont-ils sacrés ? Si l'homme se met à délaisser sa femme au profit d'une autre, reste-t-elle liée à lui malgré tout ? Ou peut-elle briser ces liens et recommencer sa vie ?

« Si ce n'est pas "jusqu'à ce que la mort nous sépare", comment peut-on s'engager totalement, donner tout de soi sans réserve ?

« Et si c'est "jusqu'à ce que la mort nous sépare", que faut-il faire si la vie de couple devient un enfer pire que la mort ? Ou simplement un immense vide ?

« Elle serait plus heureuse s'ils se séparaient, mais pas lui. Les liens du mariage sont-ils plus importants que le droit d'un individu au bonheur ?

« Et qui décide de ces choses-là ?

« Que de questions, mon Dieu ! Que de questions !

« Au cas où tu ne t'en serais pas rendu compte, je suis plutôt déprimée, aujourd'hui. Je manque de sommeil, et les idées se bousculent dans ma tête.

« Mais, comme d'habitude, je me sens mieux maintenant que je t'ai parlé, que je t'ai transmis mes pensées pour que tu les soumettes à ta réflexion.

« Merci de ta présence, James.

« Et tu sais que je serai toujours là quand tu auras besoin moi,

« Candy. »

Chapitre 9

« Dimanche 24 juin 2007.

« Ma chère Candy,

« Voilà un condensé de mes réflexions pour ce qui concerne les questions que tu nous posais dans ta dernière lettre.

« Nous sommes déjà convenus, voilà quatre ou cinq ans d'une quasi-évidence, à savoir que la vie est différente pour chaque être humain. Eh bien, de la même manière, je pense que le mariage est différent pour chaque couple. Comme il n'y a pas deux personnes semblables, il n'y a pas deux mariages semblables. Ce qui marche pour certains ne marche pas pour d'autres. Et l'important est en fait la réponse à ta dernière question : qui décide de ces choses-là?

« N'étant pas déterministe, je crois vraiment que c'est nous qui décidons. Chacun de nous, individuellement, pour nous-mêmes. Nous venons au monde avec un cerveau qui nous permet de penser, avec un cœur et un esprit pour nous guider.

« Tout le monde n'aime pas les épinards. Ou le football, ou les enfants. Nous ne sommes pas tous de grands écrivains, certaines personnes sont pataudes, d'autres se meuvent avec grâce. Et nous n'attendons pas tous la même chose des relations que nous nouons au cours de notre vie. Dans la mesure où nous sommes tous différents, chaque relation est différente.

« Tel que je vois les choses, le principal est de faire preuve de franchise lorsque nous interagissons avec d'autres, surtout si nous avons un impact sur leur existence.

« Prends notre propre cas, par exemple. J'ai été franc avec toi en t'avouant que je ne tenais pas à ce que nous nous rencontrions. Autant j'ai envie de te voir face à face, autant mon cerveau me dit qu'il ne faut pas. Cela pourrait nuire à la relation extraordinaire que nous avons bâtie au fil des années, et je ne veux pas prendre ce risque.

« Cependant, je conçois très bien que tu puisses penser différemment. Tu peux avoir tellement besoin que nous nous rencontrions que tu décides un jour de mettre fin à notre relation parce qu'elle ne te satisfait plus.

« Et je le sais, parce que tu as toujours été franche envers moi.

« Je pense que la même règle s'applique au mariage. Si chaque membre du couple est franc dès le départ quant à ses aspirations, si les deux sont sur la même longueur d'ondes, alors l'union sera parfaite. Tu comprends ? Quel que soit le regard que les autres portent sur leur type de relation.

« Reçois toute ma tendresse,

« James. »

« Mercredi 27 juin 2007.

« Cher James,

« J'ai reçu ta lettre aujourd'hui, et je suis assez d'accord avec toi pour ce qui est du mariage. Si j'entame un jour une relation de couple, ce sera nécessairement avec un homme qui se contentera de moi. Je ne pourrais pas accepter qu'on me partage, et je ne pourrais pas partager celui que j'aime. Cela, j'en suis sûre.

« En dehors de ça, je note que, de ton côté, tu ne me dis rien de ta situation familiale. Je présume que tu es marié, aujourd'hui, et je souhaiterais que tu me fasses assez confiance pour me faire part des grands moments de ta vie. Je ne te demande pas de trahir quelque intimité que tu puisses avoir avec une personne ou une autre, mais simplement de partager avec moi les événements, petits ou grands, de ton existence quotidienne, comme tu avais coutume de le faire.

« Il me faut plus de toi, James,

« Ta Candy. »

« Jeudi 5 juillet 2007.

« Ma très chère Candy,

« Il y a bien des années, quand j'ai lu ton profil et que j'ai laissé mon nom au centre de soutien psychologique comme correspondant potentiel, j'étais convaincu que je le faisais pour toi. Je me voyais un peu comme un héros qui prendrait sur lui toute la méchanceté du monde. Je voulais être ta force. Celui qui répondrait à tes interrogations. Je voulais être là pour toi sans trop savoir ce que cela impliquait.

« Et maintenant, presque quinze ans plus tard, je veux toujours être ton filet de sécurité. Ton ami et ton soutien conditionnel.

« Mais, avec le passage du temps, je me rends compte que tu n'es pas la seule à avoir besoin d'un ami de cet acabit. Moi aussi, j'ai besoin de toi, Candy. Tu es mon refuge. Tu es le miroir qui me montre ce que je ne peux pas voir en moi-même, mais qui me le montre avec amour et tolérance.

« Aujourd'hui, en lisant ta lettre, j'ai vu un homme que la certitude d'agir pour le bien d'autrui aveuglait, un homme capable de discerner ses peurs et ses défauts. Grâce à toi, je peux enfin reconnaître que j'ai des problèmes de confiance.

« Entends-moi bien : je te fais entièrement confiance pour garder mes secrets. Là où ma confiance vacille, c'est dans le domaine de l'acceptation de soi. Si je me dévoile trop, peut-être n'aimeras-tu pas ce que tu verras, et je risque alors de te perdre.

« En fait, je cache ma lâcheté derrière une générosité de façade. Toi, tu le sais, mais depuis combien de temps ? Depuis combien de temps est-ce que j'abuse de ta patience ?

« Enfin... Je me vois contraint de faire appel à ta compassion, car je vais devoir abuser de ta patience encore quelque temps. Je te donnerai ce que tu demandes, Candy. Je te parlerai plus concrètement de ma vie. Mais j'ai besoin de réfléchir avant, d'être sûr que, ce faisant, je ne te blesserai pas ni ne blesserai personne.

« En attendant, j'ai le sentiment de t'avoir trahie, et je n'en suis pas fier,

« James,»

«Lundi 9juillet2007.

« Cher James,

« Tu serais incapable de me trahir, mon ami. Arrête ces fariboles. Quoi qu'il advienne de nous, quoi que nous fassions de nos vies, tu es à jamais une partie de moi.

« Je ne sais pas si tu t'en rends bien compte, mais tu m'as sauvée, James. Tu as plongé dans l'abîme qui engloutissait une fillette de douze ans livrée à son chagrin. Tu m'as saisi la main et tu m'as guidée vers la surface.

« Je me fiche de savoir si tu es blanc ou noir ou si tu es couvert de verrues. Je me fiche de savoir si tu as trois nez, si tu es gay ou hétéro ou si tu bafouilles quand tu parles.

« Car je te connais. Je connais le vrai James. Celui qui n'a jamais changé et qui ne changera pas. Celui qui m'a tant donné en quinze ans. Je connais ta loyauté, ta compassion, ton intégrité, ton sens de la justice, ta tolérance pour l'opinion d'autrui. Pendant toutes ces années, tu n'as jamais manqué de m'écrire. Pas une seule fois. Cela dit bien qui tu es, James, et quelle profondeur ont tes sentiments.

« Au fil de tes lettres, chacun de tes mots, chacune de tes pensées m'ont peu à peu dévoilé ton âme. Tu n'as pas voulu que nous nous rencontrions et tu n'avais pas tort, parce que la beauté de notre relation réside en partie dans le fait que rien de matériel — ton physique, ton statut social, ta façon de bouger ou la voiture que tu possèdes — ne vient me distraire m'empêcher de voir le vrai toi.

« Tu es en sécurité, avec moi. L'amour que je te porte est impérissable,

« Candy. »

« Lundi 17 décembre 2007.

« Ma tendre Candy,

« Aujourd'hui, je vais te confier un fait d'ordre personnel : je suis marié. Elle ne connaît pas tous les détails de mon passé, mais elle sait que je corresponds régulièrement avec une personne de sexe féminin depuis mon adolescence. Cela étant, elle n'a jamais lu une seule de tes lettres. Elle sait que nous ne nous voyons pas, que nous ne nous sommes jamais rencontrés.

« Je ne lui dis pas de quoi nous discutons, et elle ne me l'a jamais demandé. Elle sait que ma mère était au courant de ton existence et approuvait pleinement notre relation. Dans la mesure où toutes deux étaient très proches, cela suffit, je crois, pour la rassurer.

« Et maintenant, je dois te parler d'une chose qui te concerne et qui me turlupine, par intermittence, depuis pas mal d'années. (Voilà ce qui arrive quand on ouvre la boîte de Pandore ! Tu risques de regretter de l'avoir fait, mon amie.)

« Comme le sujet n'est pas facile à aborder, j'irai directement au but. Je crains, Candy, que ce qui est arrivé à ta mère ait étouffé ta vie sexuelle.

« Je crains que le drame t'ait marquée de telle manière que tu es incapable, au fond de toi, de tomber amoureuse d'un homme.

« Lorsque tu étais au lycée, le fait que tu ne sortes avec personne ne m'étonnait pas. Avec les tâches ménagères et le travail scolaire, tu n'avais tout simplement pas le temps. Quand tu es entrée en fac, en revanche, j'ai commencé à m'inquiéter. Tu sortais bien avec des garçons, mais seulement en amie.

« Et maintenant, tu dis que tu n'as pas de petit ami et que tu n'envisages pas d'en avoir un, du moins dans le proche avenir. Pourtant, tu as vingt-sept ans, et les gens ne sont pas faits pour vivre seuls toute leur vie.

« Moi aussi, je te connais, Candy. Tu as trop de tendresse en toi pour être heureuse sans un homme à tes côtés.

« As-tu déjà fait l'amour ? As-tu été capable, un jour, de laisser quelqu'un t'approcher aussi intimement ?

« Si oui, et si tu es vraiment heureuse toute seule, alors je dois l'accepter. Mais si non, tu as peut-être des problèmes qui n'ont pas été résolus. Et, là, je me sens responsable, parce que, en jouant le rôle de confesseur, je t'ai permis de laisser tomber le soutien psychologique.

« J'ai peur que tu n'aies arrêté trop tôt. J'ai peur de t'avoir rendu la tâche plus difficile, le chemin plus long, au lieu de t'aider à guérir de cette tragédie.

« Fâche-toi contre moi, si tu veux, mais, je t'en prie, ne néglige pas cette lettre. Le bonheur est à ta portée, mais jusqu'à présent, tu n'as fait que donner, comme si recevoir t'était impossible. Ne crois-tu pas qu'il est grand temps que tu acceptes enfin de recevoir à ton tour ?

« S'il y a des problèmes non résolus, tu sais que je suis là pour t'aider. Je te soutiendrai de toutes mes forces quand tu décideras de t'en débarrasser.

« Pour te le prouver, je joins une carte que je te demande de garder près de toi. Y est inscrit mon numéro de téléphone. Si tu éprouves le besoin de me parler, pour quelque raison que ce soit, n'hésite pas à le composer.

« Avec toute mon affection,

« James. »

Marybeth replia la lettre qu'elle venait de relire et la rangea distraitement dans son enveloppe. Elle l'avait reçue mercredi et avait répondu à James le jour même. Pour sa part, elle s'en tenait à ce qu'elle lui avait déjà dit — à savoir que son choix de dormir seule n'avait rien à voir avec ce qui était arrivé à mère.

Aujourd'hui, on était dimanche. Le 23 décembre. Et, une fois de plus, elle essayait de passer le temps en attendant l'arrivée de l'unique client qui avait réservé pour les fêtes, tentait de refréner son impatience, de ne pas accorder trop d'importance à ce qu'elle considérait malgré tout comme un événement.

Depuis son dernier séjour, depuis six longs mois, Craig McKellips n'avait pas appelé pour confirmer ou annuler sa réservation.

James n'avait pas appelé non plus. Marybeth avait rangé sa carte dans son portefeuille.

Elle non plus ne l'avait pas appelé.

A 13 heures, le désir de vérifier la chambre bleue une dernière fois se fit irrésistible. Les biscuits étaient faits, glaçage inclus, et Marybeth avait encore deux heures à tuer avant que son hôte arrive. Deux heures à se rendre malade en se demandant s'il viendrait vraiment.

Les cadeaux pour la maison de retraite étaient emballés, prêts à être offerts à ses amis du troisième âge. Cette année, elle s'était mieux organisée. Parce qu'elle voulait avoir plus de temps libre à consacrer à Craig ?

Marybeth espérait bien que non. Elle espérait que c'était simplement parce qu'elle avait un an de plus d'expérience. Grace était venue hier. Elle avait fait à fond la chambre de Craig.

Marybeth y monta quand même.

— Ainsi, dit-elle à Brutus qui la suivait dans l'escalier, j'arrêterai de me demander si elle est vraiment prête, et je pourrai me consacrer au gâteau au café du petit déjeuner.

Bien entendu, la chambre était parfaite. Elle tapota néanmoins l'oreiller — où Craig poserait la tête —, coupa une feuille du poinsettia dont le bout lui semblait un peu jaune, puis alla jeter un coup d'œil dans la salle de bains.

Comme il se devait, les serviettes étaient impeccablement rangées sur le porte-serviettes. Les savons et le flacon de shampoing avaient été changés. Elle ajusta le tapis de bain, qui n'en avait nul besoin, et vérifia qu'il y avait bien un sèche-cheveux dans le tiroir du meuble en osier. En trois ans, elle avait dû en remplacer plusieurs.

De retour dans la chambre, elle regarda s'il n'y avait pas de moutons sous le lit, lissa rêveusement les rideaux, et...

— Salut, fit soudain une voix dans son dos.

Marybeth se mit à hurler.

A hurler sans pouvoir s'arrêter.

Chapitre 10

Aussi brusquement qu'elle avait commencé, Marybeth, s'entendant enfin, cessa de hurler. La tête baissée, les paupières serrées, les poings crispés, elle demeura figée, jusqu'à ce qu'elle sente une présence tout près d'elle et ouvre les yeux. Alarmé, Brutus lui reniflait les jambes, poussait sa truffe dans sa main.

Légèrement penché vers elle, Craig la fixait, visiblement inquiet. Il demanda d'un ton prudent :

— Ça va ?

Quelle drôle de question ! Non, ça n'allait pas. Elle tremblait de tout son corps. Elle avait les jambes en flanelle. Et, pire que tout, elle était mortifiée de sa réaction.

— Ça va, dit-elle pourtant.

Pour se calmer, elle prit une bonne inspiration et caressa la tête du chien, alors qu'elle avait besoin avant tout que *quelqu'un* la serre fort dans ses bras. Puis elle se dirigea vers le couloir en lançant un bref regard en arrière.

— Excuse-moi, Craig, je ne sais pas ce qui m'a prise. J'étais perdue dans mes pensées et je croyais que j'étais seule dans la maison, et j'ignore où était Brutus quand tu es entré, mais pas plus lui que moi, manifestement, ne t'avons entendu...

— Il est venu m'accueillir en bas comme un vieil ami, coupa Craig. Je suis arrivé en avance, et je me suis dit que j'allais venir voir si je pouvais laisser mes bagages chez toi.

— Bien sûr que tu peux.

Encore mal remise, Marybeth descendit rapidement l'escalier et, pour se donner une contenance, alla se poster sans délai derrière le comptoir de la réception.

— Pendant que nous y sommes, dit-elle, tu n'as qu'à signer le registre. Ainsi, ni toi ni moi ne serons forcés d'être là à 15 heures.

— Marybeth...

Elle leva les yeux vers lui... et éprouva une soudaine envie de pleurer. Ce qui était parfaitement ridicule.

— Je suis vraiment navré de t'avoir fait peur.

Elle hocha la tête, voulut dédramatiser la situation en riant, mais faillit laisser échapper un sanglot.

— Si tu veux, nous pouvons en parler, suggéra-t-il.

— De quoi ?

— Normalement, quand quelqu'un est surpris, il sursaute. Ou pousse un petit cri de frayeur. Pas des hurlements à vous glacer d'horreur.

— En effet, j'ai exagéré. Je suis désolée.

— Je ne veux pas que tu t'excuses. Je me fais du souci pour toi, voilà tout. Pourquoi as-tu les nerfs à fleur de peau ? Il t'est arrivé quelque chose ? Est-ce que quelqu'un t'a menacée ?

— Mais non, quelle idée !

Sur ce, Marybeth tourna le registre pour que son hôte le signe.

Et Craig, Dieu merci, n'insista pas.

Après avoir déposé ses bagages dans sa chambre, Craig, comme il en avait pris l'habitude depuis Noël dernier, décida de se rendre aussitôt sur la plage pour retrouver des sensations restées enfouies en lui pendant des années. Grâce à l'océan, au sable, à l'air iodé, au calme, il se sentait de retour chez lui, une impression qu'il n'éprouvait nulle part ailleurs.

Son hôtesse lui avait rappelé qu'elle servait la collation à 17 heures. Jusque-là, il s'était promis de ne pas penser à elle.

Mais c'était une vaine promesse, la même qu'il se faisait chaque jour depuis six mois. Ne pas penser à Marybeth était impossible, Craig le savait fort bien. Il soupira. Enfin... ce genre de promesse n'engageait à rien.

Il se mit au volant de sa voiture de location, et, avant de démarrer,

vérifia la messagerie de son portable tout en se demandant comment Marybeth trouverait le cadeau de Noël qu'il avait apporté avec lui. Il espérait au moins qu'elle ne le refuserait pas.

Il avait deux messages. Le premier était de Jenny.

— « Salut, toi. Je t'appelle de Paris. Je voulais juste que tu saches que je suis arrivée sans problème. »

Craig avait déposé sa femme à l'aéroport de Denver hier soir et avait passé la nuit à l'hôtel, avant de prendre, ce matin, son vol pour Los Angeles.

Le deuxième message retint toute son attention.

— « Monsieur McKellips, disait la voix féminine, je suis Amelia Butler, de la New York Gallery... »

Craig nota le numéro de la prestigieuse galerie d'art. Cela faisait des années qu'il essayait d'y exposer ses œuvres. Alors pourquoi, au moment où l'occasion semblait enfin se présenter, éprouva-t-il plus d'agacement à l'idée de devoir prendre le temps de rappeler que de plaisir anticipé ?

— Marybeth, je crois bien que je suis enceinte.

A ces mots, Marybeth se laissa aller contre le dossier du canapé et fixa d'un œil incrédule l'adolescente de seize ans qui venait de s'asseoir à côté d'elle.

— Oh, Wendy !

Tout en prenant la main de sa jeune amie, elle chercha quoi dire, des paroles qui ne seraient pas vides de sens.

— Qu'entends-tu exactement par « je crois bien » ?

— J'en suis pratiquement sûre.

Marybeth la considéra attentivement. Elle s'était doutée qu'il y avait anguille sous roche quand elle avait remarqué la pâleur de Wendy.

— Tu as fait un test ?

La jeune fille opina.

— J'en ai fait deux.

— Et ?

— Les deux étaient positifs.

— Bon. Donc tu es sans doute enceinte... Est-ce que tu en as parlé à ta mère ?

Le regard ironique de Wendy répondit pour elle.

— A ton avis ?

Marybeth ne fit pas de commentaire. Elle savait que Wendy s'était éloignée de sa mère depuis déjà deux ou trois ans. Bonnie Mather s'affolait pour un rien et en demandait trop à sa fille. Cela étant, elle aimait Wendy et voulait pour elle ce qu'il y avait de mieux.

— Je présume que Randy est le père ?

— Mais... bien sûr! Je ne suis pas... Enfin, Marybeth, tu me connais ! Je... Nous ne l'avons fait qu'une fois. Ensuite, nous nous sentions si mal, Randy et moi, que nous nous sommes promis de ne plus le faire avant d'être mariés.

— Et vous avez tenu la promesse ?

Ses grands yeux bleus brillant de larmes, Wendy fit oui de la tête.

— Mais ça n'a pas été facile, tu sais ? Surtout à cause de moi, parce que j'aime tellement Randy que j'ai toujours envie d'être dans ses bras. Je voudrais qu'il ait autant besoin de moi que moi de lui.

— Mais il ne faut pas qu'il ait besoin de toi uniquement pour ça !

— Oui, c'est ce qu'il dit aussi, fit Wendy avec un sourire timide.

— Est-il au courant de ton état ?

— Oui. D'ailleurs, il s'en est douté avant moi. C'est lui qui a acheté les tests. Il est resté avec moi pendant que je les faisais.

— Tu es enceinte de combien ?

— Trois mois.

Cela se verrait bientôt, songea Marybeth.

— Je suppose que vous ne comptez pas le garder, avançat-elle.
L'adoption...

Les yeux ronds, Wendy ne lui permit pas d'aller plus loin.

— Je ne veux pas abandonner mon bébé, s'insurgeat-elle. C'est une partie de Randy et de moi, comprends-tu ? Le fruit de notre amour.

Face à cette réaction, Marybeth grimaça *in petto*. Décidément, elle n'avait pas pour deux sous de jugeote. D'une pression de la main, elle fit comprendre à la jeune fille qu'elle était là pour la soutenir. Elle avait veillé sur Wendy pendant des années — depuis sa naissance, ou peu s'en fallait. L'adoration inconditionnelle de Wendy lui avait donné de la force à une époque de sa vie où elle en avait le plus besoin. Sans le doux sourire de Wendy, sans son amour candide, où en serait-elle, aujourd'hui ?

Il n'était pas question qu'elle laisse tomber sa jeune amie maintenant.

— Est-ce que Randy partage tes sentiments, au sujet du bébé ?

— Oui. Il tient autant que moi à ce que nous le gardions, affirma Wendy avec fougue. Mais j'avoue que je ne vois pas comment nous allons faire. Il veut arrêter ses études, Marybeth. Il dit qu'il trouvera du travail et que nous pourrons nous marier et qu'il prendra soin de moi et du bébé.

Randy en était capable. Marybeth n'avait jamais connu d'adolescent de dix-sept aussi responsable que ce garçon. Mais l'idée la rendait malade, pour lui comme pour Wendy.

— Mais je ne peux pas le laisser faire ça ! poursuivit Wendy d'une voix brisée de larmes. Il veut faire son droit. Il rêve d'être procureur pour combattre le crime.

— De toute façon, vous ne pourriez pas vous marier, observa Marybeth. En tout cas, pas sans l'accord de vos parents. Vous êtes trop jeunes.

Le regard de Wendy, fixé sur elle, n'avait guère changé, depuis que, petite fille, elle nouait les bras autour du cou de Marybeth quand celle-ci rentrait de l'école. Sauf qu'une dimension tragique s'était ajoutée à son innocence.

— Il va falloir que tu en parles à tes parents, ajouta-t-elle.

C'était l'évidence même. Il n'y avait pas d'alternative, surtout maintenant que Marybeth était au courant.

Ce que Wendy savait parfaitement. Wendy, qui, les yeux baissés, se triturait les doigts.

Et soudain, Marybeth eut un trait de lumière.

— Tu veux que je vienne avec toi, c'est ça ?

— J'aimerais bien.

Ouf ! La vie paraissait si simple, tout d'un coup. Douloureuse, mais simple.

— Il n'y a pas de problème, répondit-elle.

Tenant de se convaincre qu'il avait tout son sang-froid, que l'excitation qu'il ressentait était la conséquence de l'offre que lui avait faite la New York Gallery — une exposition conjointe de ses œuvres et de celles de sa femme —, Craig se gara à L'Orangerie à 17 h 5. Il avait laissé un message à Jenny. Pour eux deux, cette proposition était un cadeau de Noël fabuleux. A ce moment-là, parce que la chose n'était pas normale, il remarqua que la voiture de Marybeth n'était pas sur le parking.

Les sourcils froncés, il se hâta de grimper les marches et d'entrer. Mais il n'avait pas fait deux pas qu'il s'immobilisa.

Deux autres choses étaient anormales. D'abord, le salon-salle à manger était vide. Non seulement Marybeth n'y était pas, mais la collation n'était pas servie.

Ensuite, la maison était plongée dans le silence.

Où était passée la musique de Noël qui jouait toujours en fond sonore ? Il y en avait eu, cet après-midi.

Et surtout, où était passée Marybeth ?

La porte de son logement privé était fermée. Craig frappa, frappa encore...

Brutus aboya, aboya encore.

Était-il donc en avance ? Il vérifia de nouveau l'heure à sa montre. 17 h 10.

Marybeth avait dit 17 heures. Or, elle n'était pas du genre à être en retard sans raison.

Il s'était passé quelque chose.

Peut-être avait-elle laissé un message dans sa chambre ?

Craig se précipita vers l'escalier et monta les marches quatre à quatre.

Marybeth appela doucement d'en bas de l'escalier.

— Craig ?

S'il se reposait ou s'il était occupé, elle ne voulait pas le déranger. Cependant, elle était en retard, et...

— Marybeth ?

Elle haussa les sourcils. Pour qu'il soit déjà au milieu des marches, la porte de sa chambre devait être ouverte.

Il finit de descendre l'escalier et la parcourut des pieds à la tête.

— Tout va bien ?

— Oui. Je suis désolée d'être en retard, Craig. J'ai essayé d'arriver à l'heure, mais avec cette circulation...

Il balaya ses excuses d'un geste.

— Tout cela n'a pas d'importance. C'est juste que... quand je suis entré et que j'ai vu que tu n'étais pas là, j'ai eu peur qu'il soit arrivé quelque chose. Je suis monté voir si tu avais laissé un message dans ma chambre, mais je n'ai rien trouvé. Et je m'apprêtais à appeler quelqu'un, quand je me suis aperçu que je ne savais pas qui pourrait me donner de tes nouvelles.

Marybeth eut un pincement au cœur. Elle n'avait pas l'habitude que quelqu'un s'inquiète pour elle.

— Une amie avait un problème, expliqua-t-elle succinctement. Mais viens donc, tout est prêt. Je n'ai qu'à sortir les plats du réfrigérateur.

Craig lui emboîta aussitôt le pas.

— Assieds-toi dans la salle à manger, dit-elle. Je reviens dans une seconde.

— Si cela ne te fait rien, je préférerais t'aider qu'être servi.

— Pas question, répliqua Marybeth, un sourire aux lèvres. Tu me paies aussi pour le service, et je vais te servir.

Craig ne lui rendit pas son sourire. Il faisait une telle mine qu'elle ajouta sur sa lancée :

— Mais si tu veux, tu peux m'épargner du travail en venant t'asseoir dans la cuisine.

Elle ne courrait aucun danger. La cuisine était située entre les parties publique et privée de la maison. Et la porte qui donnait sur son petit salon était fermée.

Marybeth allait entrer dans la cuisine, quand elle prit conscience que Craig n'avait pas répondu. Elle se retourna et le regarda.

Craig l'examinait, et elle craignit qu'il dise non. Elle eut peur de l'avoir blessé. Pendant un bref instant, elle redouta même qu'il lui annonce son départ. Qu'il lui dise que sa femme, par exemple, l'avait appelé et que, tout bien réfléchi, il allait passer Noël avec elle.

Mais il demanda simplement :

— Es-tu bien sûre que tu me veux dans ta cuisine ?

Marybeth le fixa pensivement... Peut-être ne l'était-elle pas, quand elle le lui avait proposé.

— J'en suis sûre.

— Alors, ce sera un honneur pour moi.

Chapitre 11

Marybeth avait mis de la musique — un CD de chants de Noël de Josh Groban —, et évoluait maintenant dans la cuisine relativement exigüe mais remarquablement équipée avec une aisance qui faisait plaisir à voir.

Assis à table, Craig se retenait d'aller l'aider. Il mourait d'envie, en effet, d'essayer la cuisinière à gaz professionnelle et quelques-uns des ustensiles plus ou moins mystérieux suspendus à une grille accrochée au plafond.

A la place, il l'interrogea quant à leur emploi.

— Tu aimes cuisiner ? lui demanda-t-elle après sa troisième question.

Son pull tricoté spécialement pour Noël — noir avec un motif de sapins et de paquets-cadeaux — remonta quand elle attrapa un plateau sur une étagère haute, dévoilant une bande de peau à la hauteur des hanches. Craig s'empressa de détourner les yeux.

— Ma mère travaillait, répondit-il. J'ai dû apprendre tôt à me débrouiller seul dans la cuisine. Et, en règle générale, c'est moi qui prépare à manger, à la maison.

Marybeth déposa sur la table un plateau d'œufs mimosa et de crudités accompagnées de leurs sauces froides, avant de remarquer :

— Bien. Maintenant, je sais comment tu as appris à faire la cuisine. Mais ce que je te demandais, c'est si tu aimais cuisiner.

— Oui. Au point qu'il m'arrive de passer des soirées devant les émissions de cuisine, avoua Craig.

Tout en dégustant le premier verre de punch, il posa de nombreuses questions à sa charmante hôtesse sur différents plats qu'elle lui avait servis lors de ses deux premiers séjours, essayant de lui extorquer des secrets qu'elle lui dévoila sans difficulté. La discussion l'intéressa tant qu'il faillit lui demander un stylo et du papier pour prendre des notes.

— Je suis un peu intimidée, à présent que je sais que j'ai affaire à un

professionnel, dit-elle au bout d'un moment, avec le premier vrai sourire de la soirée.

Craig secoua la tête en riant.

— Tu plaisantes ! Je n'oserais même pas te faire des œufs à la poêle.

En même temps, il se fit la réflexion qu'il aimerait tout de même pouvoir s'asseoir à sa table, vivre des moments comme celui-ci, jusqu'à la fin des temps.

Et peut-être était-ce possible.

L'idée qu'il pouvait être ami avec Marybeth tout en restant fidèle à Jenny fit son chemin dans son esprit. Tout à fait à l'aise, à présent, il se laissa aller contre le dossier de sa chaise et aiguilla la conversation sur un chapitre un peu moins terre-à-terre.

— Tu m'as dit que tu étais allée voir une amie qui avait un problème. Est-ce que c'est réglé, maintenant ?

— Pas vraiment, non.

Il songea distraitement qu'elle était encore plus craquante quand elle faisait la moue.

— Est-ce un sujet dont nous pouvons parler ?

Marybeth prit le temps de boire une gorgée de son punch, d'aligner sur l'assiette les bâtonnets de céleri.

— Je pense que oui, dit-elle enfin en levant les yeux vers lui. De toute manière, si les choses évoluent comme je crois qu'elles le feront, tous ceux qui me connaissent seront forcément au courant.

Craig ne comprit rien à ce discours, mais, tout à coup, il se sentit moins détendu.

— Pourquoi ? Que va-t-il se passer ?

Marybeth avait dit que c'était l'une de ses amies qui avait un problème, pas elle.

A moins... qu'un homme soit impliqué dans cette histoire. Mais pourquoi cette idée lui venait à l'esprit, Craig n'en savait rien.

— Pendant toute mon enfance, j'ai été très proche de mes voisins,

commença Marybeth. Tu te souviens peut-être des Mather; nous les avons rencontrés l'an dernier à l'église.

— Bonnie et Bob. Je me souviens très bien.

— Tu te rappelles peut-être aussi que ma mère est morte quand j'étais très jeune...

Craig hocha la tête. Il se le rappelait parfaitement.

— Eh bien, après ce drame, les Mather furent pour moi comme des parents. Je n'avais que douze ans, et je devais remplacer maman à la maison. Bonnie m'apprit les tâches de base, à nettoyer les vitres, à ne pas mélanger les couleurs dans les lessives, à enlever la crasse coincée entre les carreaux de la salle de bains.

Craig s'imagina Marybeth à cette époque, et son moral sombra. La nourriture qu'il appréciait tant voilà seulement quelques instants avait maintenant un goût amer.

— Ils se mirent à m'inviter au cinéma, à manger chez eux, à partir en vacances avec eux. Ce furent eux, désormais, qui s'occupèrent de ma scolarité. En outre, ils venaient juste d'avoir Wendy, et la chose la plus formidable qu'ils firent fut de la partager avec moi, pour ainsi dire. Ils me payaient pour venir la garder, même quand ils étaient chez eux. J'ai compris plus tard qu'ils n'avaient pas vraiment besoin de mon aide, mais qu'ils espéraient me redonner goût à la vie grâce à l'amour inconditionnel d'un petit être débordant de gaieté, et pour qui le mot « tragédie » n'existait pas.

— Et ton père ? Etait-il d'accord pour que tu passes autant de temps avec les Mather ?

— Oh, oui ! Je suis sûre qu'il était soulagé. Je sais qu'il leur était reconnaissant de s'occuper de moi, parce que lui n'avait plus l'énergie de le faire. La mort de maman lui avait porté un coup dont il ne s'est jamais remis.

Là, elle fit une pause, et son regard se perdit dans le vague. Puis elle soupira et se reprit.

— Quoi qu'il en soit, dit-elle d'une voix plus ferme, Wendy est venue me voir, cet après-midi.

Et elle lui raconta le reste de l'histoire.

— Ses parents ont subi un choc, mais ils sont restés dignes, expliqua-t-elle ensuite. Au lieu d'élever la voix et de la couvrir de reproches, ils l'ont serrée dans leurs bras. Ils lui ont dit qu'elle n'était pas seule, qu'ils étaient là pour l'aider...

— Elle compte garder le bébé ?

— Oui, ça, c'est un fait acquis. Seulement...

Marybeth se tut. Mais en voyant l'expression bizarre qui s'affichait sur son visage, Craig la poussa instinctivement à finir sa phrase :

— Seulement, quoi ?

— C'est ce qu'ils vont faire du bébé qui pose un problème.

— Vu leur âge, ils n'ont pas vraiment le choix.

— Nous avons essayé de le faire comprendre à Wendy. Et ses parents lui ont clairement dit qu'ils n'étaient pas d'accord pour le mariage. Mais à l'idée d'abandonner le bébé, Wendy a craqué. Pour elle, c'est totalement hors de question.

— Tu crois que ses parents l'aideront à l'élever ?

Marybeth s'éclaircit la voix.

— C'est l'une des options que nous avons considérées.

Décidément, se dit Craig, elle paraissait de plus en plus bizarre. Il demanda :

— Quelle autre option y a-t-il ?

— Je pourrais le prendre avec moi.

Il n'en crut pas ses oreilles.

— Tu veux dire que tu l'adopterais ?

— Non, je ne pense pas, répondit Marybeth.

La mine à la fois indécise et embarrassée, elle regarda fixement la table, avant de relever les yeux vers Craig pour annoncer d'un trait :

— J'ai proposé aux Mather d'élever le bébé jusqu'à ce que Wendy et Randy puissent prendre la relève.

— Mais ce ne sera pas avant plusieurs années !

— Je sais. Mais on a récemment découvert que Bob était atteint d'une sclérose en plaques sous sa forme aiguë, et il passe déjà une partie de son temps sur une chaise roulante. Bonnie va devoir lui consacrer de plus en plus de temps. Et le stress accélère l'évolution de la maladie...

— Quoi qu'il en soit, tu ne peux pas prendre un bébé à la naissance, l'élever en lui donnant tout ton amour et le rendre purement et simplement au bout de quelques années, tenta-t-il de la raisonner. Non seulement cela te briserait le cœur, mais...

Quand il la vit froncer les sourcils, Craig comprit qu'elle ne lui demandait pas son avis. Elle avait déjà pris sa décision.

— Je me suis déjà engagée à le faire, répliqua-t-elle effectivement. Les avantages sont évidents. Wendy pourra poursuivre une adolescence normale ; elle ne sera pas obligée de rentrer du lycée en vitesse pour jongler avec ses devoirs de mère et son travail scolaire, mais elle pourra voir son bébé à loisir. Je prendrai une nounou à demeure...

Craig faillit s'étouffer avec le morceau de carotte qu'il venait d'avalier. Il but une gorgée de punch et continua de se taire, bien qu'il bouillît intérieurement.

Pour lui, il était impossible de prendre un enfant, de le dorloter nuit et jour, de lui faire faire ses premiers pas, d'être témoin de ses premiers mots, de l'aimer sans condition et d'être aimé pareillement en retour, puis de le rendre à ses parents biologiques sans y laisser son cœur.

— C'est le moins que je puisse faire, après ce qu'ils ont fait pour moi, reprit-elle. Et, de toute façon, je pourrai continuer à voir le bébé, quand Wendy l'aura repris.

— A moins qu'elle aille vivre ailleurs.

— Je serai un peu comme une troisième grand-mère, ajouta-t-elle comme s'il n'avait rien dit.

A ces mots, Craig épancha malgré lui le trop-plein de son âme :

— Sauf que tu n'as que vingt-sept ans et que tu n'as pas passé des années à élever tes propres enfants. Tu n'es pas encore assez rassasiée de la vie, ni assez lasse, pour te contenter du statut de grand-mère, affirma-t-il. Tu as déjà perdu trop d'êtres qui t'étaient chers, Marybeth. Pourquoi te lancer dans une aventure qui ne t'apportera finalement

que du chagrin ?

— Mais parce que je pense justement le contraire, à savoir que ce sera sans doute une expérience positive ! Regarde-moi : j'ai vingt-sept ans, comme tu viens de le rappeler, et je ne suis pas sortie avec un homme depuis plus de deux ans. Si je devais me marier un jour, si j'étais du genre à fonder une famille, je serais déjà fiancée, tu ne crois pas ? Cela étant, je ne veux pas non plus vivre seule toute ma vie. Alors, avoir quelqu'un qui soit là chaque minute de chaque jour, qui soit totalement dépendant de moi, me paraît être une très bonne chose.

Craig fit un geste d'impuissance. Au lieu de lui faire entendre raison, les quelques mots qu'il avait prononcés semblaient l'avoir galvanisée.

— Et puis, enchaîna-t-elle, cela se passe couramment, dans les familles d'accueil. L'administration place chez ces gens des enfants dont les parents ont des problèmes, et ils savent d'avance que ce ne sera que temporaire.

Oui, mais ces gens-là n'étaient pas Marybeth Lawson, songea Craig.

— En fait, plus j'y pense, plus je suis convaincue que c'est une bonne idée, conclut-elle.

Maintenant, son regard était clair et franc — et l'exaltation qu'il y lut surprit Craig.

— Et le bébé ?

Il brûlait ses dernières cartouches, mais sans plus se faire aucune illusion.

— Eh bien, quoi ?

— Pendant deux à six ans, il va te prendre pour sa mère, il va s'attacher à toi. Comment vas-tu lui expliquer que ce n'est que temporaire ? Qu'il peut t'aimer, se reposer sur toi, mais que, tôt ou tard, il faudra qu'il le fasse à distance ?

— A ce moment-là, il aura Wendy, qui l'aimera tout autant, répondit-elle. Et Randy. Et les Mather. Et aussi les parents de Randy, j'en suis sûre. Pourvu qu'il y ait de l'amour, les enfants s'adaptent, je suis bien placée pour le savoir. Dans notre pays, nous avons une vision très stéréotypée de la famille — la mère, le père et les enfants. Mais beaucoup de petits Américains connaissent une réalité différente, que leurs parents soient divorcés, séparés, ou que l'un des deux, voire les

deux, soit décédé.

Marybeth n'avait pas tort, bien sûr. Mais Craig, bien que cette histoire ne le regarde pas, ne pouvait se résoudre à baisser les bras.

— D'accord, fit-il, le bébé n'en souffrira peut-être pas. Il devrait même très bien s'en sortir, avec toute cette famille dont tu parles. Mais réfléchis bien aux conséquences que cette aventure aurait pour toi. Si tu passes plusieurs années à élever l'enfant d'une autre, quelles seront tes chances de rencontrer quelqu'un, de fonder ta propre famille ?

Elle haussa légèrement les épaules, lui signifiant que son argument ne tenait pas.

— Dans ce domaine, ce ne peut être pire que ce que ça l'ait déjà, fit-elle avec un petit sourire en coin. C'est vrai, je n'ai pas encore eu le temps de réfléchir à tout. Mais je sais que, quoi qu'il arrive, je survivrai. Comme toujours.

C'est bien ce qui inquiétait Craig. Marybeth avait la capacité de survivre, il n'en doutait pas, mais faisait-elle ce qu'il fallait pour vivre ?

Chapitre 12

Cette nuit-là, Marybeth dort mal. Vers 1 heure du matin, elle se leva dans l'idée d'écrire à James, mais l'inspiration ne lui venant pas, elle retourna se coucher, toujours aussi tourmentée.

Est-ce que, à l'instar de Craig, James estimerait qu'elle allait commettre une erreur ? se demanda-t-elle dans l'obscurité de sa chambre.

Mais elle n'arrivait pas à se concentrer. Les pensées défilaient dans sa tête sans s'y fixer.

Si elle avait un bébé chez elle, il faudrait qu'elle aménage sa maison. D'ici au mois de juin.

Craig devait dormir, à l'heure qu'il était. Dire qu'elle l'avait invité dans son logement privé ! Ou peu s'en fallait. Certes, il n'était entré que dans la cuisine, mais elle lui avait permis — à lui, un client — de franchir la frontière entre le salon réservé aux hôtes et sa partie de la maison. Or, Marybeth pouvait compter sur les doigts de la main les personnes qu'elle acceptait dans son espace de vie.

Louer des chambres d'hôtes était très sympa. Parfois marrant. Gratifiant la plupart du temps. Le travail de Marybeth lui permettait de rencontrer des gens souvent intéressants sans mettre, son cœur en péril. De les maintenir au-delà d'une limite qu'elle avait clairement définie.

Mais qu'allait-il se passer, maintenant que quelqu'un avait franchi cette limite ?

Et puis il y avait Wendy.

Chère, très chère Wendy... Elle n'oublierait jamais ce Noël 2007. Et pas parce que le Père Noël lui avait apporté ce qu'elle désirait.

Craig n'approuvait pas la décision de Marybeth.

Avait-il raison ?

Si elle prenait le bébé, reviendrait-il en juin ? Serait-il présent quand elle apprendrait à être maman ? S'occuperait-il du bébé quand elle devrait travailler ?

Quelle drôle d'idée !

Elle l'avait laissé s'approcher trop près. Elle n'avait que faire de son avis, ce n'était qu'un client. Un parmi tant d'autres. Rien de plus.

Le fait qu'il soit venu dans sa cuisine ne voulait rien dire. Ne changeait rien à rien.

Craig s'était conduit en parfait gentleman, quand ils s'étaient dit bonne nuit. Il n'avait pas fait mine de toucher Marybeth. Le problème, c'est qu'elle mourait d'envie qu'il le fasse.

Lorsque le réveil sonna, Marybeth ouvrit les yeux en ronchonnant, convaincue qu'elle venait juste de trouver le sommeil. Elle se leva quand même et prépara le petit déjeuner. Elle plaça sur la table des bougies flottantes parfumées au poinsettia et la vaisselle en porcelaine aux motifs de Noël. Elle mit dans le lecteur un CD de musique classique, puis fit la liste de ce qu'elle devait faire au cours de la journée. Pour finir, elle emballa le cadeau qu'elle avait acheté pour Craig, et alla le dissimuler au pied du sapin.

Là, perdue dans ses pensées, Marybeth se demanda si le fait de devoir prendre soin d'un bébé la guérirait de la quasi-fascination qu'elle éprouvait pour son hôte. Elle se répéta qu'elle n'aurait jamais dû l'inviter dans sa cuisine. Elle avait agi sur l'impulsion du moment. Si seulement la journée d'hier n'avait pas été si chargée d'émotions !

Et si seulement elle n'avait pas été autant attirée par Craig bien avant qu'il pénètre dans son espace de vie !

Enfin, cela n'avait pas grande importance. D'abord, il était marié. Et l'an prochain, à la même époque, si les Mather acceptaient sa proposition, elle aurait trop à faire pour penser à Craig, avec un bébé de six mois chez elle. Il y aurait enfin un monceau de cadeaux au pied du sapin. Elle se lèverait à l'aube, le matin de Noël, pour surprendre l'émerveillement de son bébé devant les paquets aux vives couleurs.

A moins qu'il faille attendre une année de plus pour que le petit être soit assez grand pour apprécier les cadeaux. Voire deux...

A quel âge les enfants faisaient-ils le lien entre Noël et les cadeaux ?
Aurait-elle toujours le fils ou la fille de Wendy, à ce moment-là ?

Cette question en entraîna une autre : Marybeth trouverait-elle vraiment la force de survivre, quand elle devrait rendre l'enfant ?

En cette veille de Noël, Marybeth n'eut pas une minute à elle. Elle finit de cuisiner les plats qui devaient l'être, livra quinze livres de farce à la maison de retraite, choisit la dinde pour le repas de demain qu'elle partagerait sans doute avec Craig, parla avec une Bonnie au cœur gros pendant plus d'une heure, déclina deux invitations de dernière minute pour le réveillon de ce soir et deux autres pour le repas de Noël, apporta des biscuits à la soupe populaire, monta faire le lit de la chambre bleue et découvrit que son hôte l'avait devancée, nourrit Brutus en se demandant si elle pourrait le garder quand elle aurait le bébé, et parvint à éviter Craig McKellips.

Jusqu'en fin d'après-midi, quand il vint frapper à la porte de son salon privé à 17 h 10 — soit dix minutes après qu'elle eut disposé sur la table sa collation du soir avant de s'esquiver.

— Est-ce que tu manges avec moi ? demanda-t-il en la parcourant d'un regard qui la fit tressaillir.

— Je ne pense pas que ce soit une bonne idée.

Il n'essaya même pas de cacher sa déception.

— Pourquoi ?

— Je, euh..., là, tout de suite..., je ne pense pas que ce soit une bonne idée.

— Bon. Si c'est ainsi que tu le sens..., je n'insiste pas.

Le visage de Craig s'était fermé. Visiblement, il avait reçu le message.

« Ne dis plus rien, maintenant. Referme la porte », s'exhorta Marybeth.

Mais les mots franchirent ses lèvres malgré elle :

— Ce n'est pas à cause de toi.

Marybeth remarqua qu'il s'était mis sur son trente et un, costume sombre et polo noir, dont ses cheveux caressaient le col. Elle

n'oublierait jamais cette image.

— Eh bien, j'en suis heureux, répliqua-t-il, les mains dans les poches. Car s'il y a une chose que je ne supporte pas, c'est bien de perdre une amie par ma faute.

Elle sentit qu'elle perdait pied.

— Mais tu n'as pas... Nous sommes toujours amis, Craig.

— Alors, où est le problème ?

Seigneur! il fallait absolument qu'elle se taise.

Mais elle s'entendit dire :

— Je ne sais pas.

— Veux-tu que nous en discussions ?

— Si tu veux.

Mais à quoi bon ? Il n'y avait pas de solution, soupira-t-elle. Rien à gagner, sauf, peut-être, un peu plus d'humiliation.

Néanmoins, Marybeth passa dans la cuisine et servit deux verres de vin sans demander son avis à Craig. Pour une fois, elle ressentait le besoin de boire un peu d'alcool, et elle n'aimait pas boire seule.

Ensuite, elle s'assit, mit deux ou trois canapés dans une assiette, et fut soulagée que Craig fasse de même.

— Je..., commença-t-elle.

Mais non, elle ne pouvait pas.

— Tu, quoi ?

— Je n'ai pas faim.

Plissant les yeux, Craig l'observa un instant. Puis il prit une bouchée d'un canapé et fit une mimique approbatrice.

— Mmm... c'est délicieux.

— C'est une purée d'olives noires et d'anchois, expliqua-t-elle. Une recette française.

Il prit une autre bouchée, et attendit de l'avoir avalée pour demander :

— Alors, que t'arrive-t-il, en dehors du fait que tu n'aies pas faim ?

— Tu ne lâches jamais prise, n'est-ce pas ?

Elle but une gorgée de vin. Une deuxième. Elle avait envie de vider son verre. De vider la bouteille. De tomber ivre morte et de se réveiller comme elle était avant.

— Les gens qui cherchent à s'échapper ont, en général, des choses très intéressantes à dire, répondit-il.

Bon, il l'aurait voulu. Cette fois, elle n'irait pas par quatre chemins.

— Tu me fais un drôle d'effet, Craig, dit-elle avec plus de fermeté que de chaleur. Un effet que je n'aime pas. Et jusqu'à ce que je trouve comment m'en débarrasser, il vaut mieux que nous gardions nos distances.

Les yeux fixés sur elle, Craig reposa lentement le canapé qu'il tenait à la main.

— Quel genre d'effet ? demanda-t-il.

Quelle importance ? N'avait-il pas entendu ce qu'elle venait de dire, qu'elle voulait s'en débarrasser ?

Comme elle se taisait, il insista :

— Je t'en prie, Marybeth. Il faut que je sache. C'est important.

— Pourquoi ?

— Parce que toi aussi, tu me fais... un drôle d'effet.

Craig dut l'accompagner à l'église avant qu'ils aient le temps de parler. Pour la deuxième année consécutive, il suivit l'office avec elle, chanta les hymnes familiers, supporta les regards furtivement inquisiteurs des autres paroissiens, entendit Marybeth expliquer une demi-douzaine de fois qu'il avait pris une chambre chez elle, qu'il n'avait pas de famille dans la région, qu'il n'avait nulle part où aller.

Finalement, impatient de se retrouver seul avec elle, Craig se fraya un chemin en souriant à travers le groupe de gens qui lui présentaient

leurs vœux, et monta dans la voiture.

Il démarra dès que Marybeth eut fermé sa portière.

— Où allons-nous? voulut-elle savoir au bout d'un moment.

— Sur la plage.

— Pourquoi?

— Parce qu'il faut que nous parlions et que je ne vois pas d'endroits plus appropriés.

Encouragé par son silence, il passa le reste du trajet à préparer ce qu'il avait à dire.

— Veux-tu que nous marchions ? demanda-t-il quand ils furent garés sur le front de mer.

— Oui, d'accord.

Eclairés par la lumière des lampadaires, ils traversèrent la zone herbeuse entre le parking et la plage. Les talons des bottes de Marybeth étaient assez bas pour qu'elle puisse marcher sans problème sur le sable.

— Si tu as froid, dis-le-moi.

Elle acquiesça.

— Nous ne pouvons pas laisser cette situation se perpétuer, dit Craig.

Les premiers mots lui étaient venus aisément. Il se les était répétés mentalement dans la voiture.

Il poursuivit :

— Nous devons parler de ce que nous éprouvons. Et plus important encore, de ce que nous allons faire ou pas à ce sujet.

— Je suis d'accord.

Bon. A partir de là, c'était de la corde raide, se dit Craig.

— Euh... à propos de cet effet dont tu parlais..., peux-tu être un plus explicite ?

— Non.

Bien, bien...

— Mais tu admettras qu'il y a quelque chose entre nous, n'est-ce pas ?

Quand il vit qu'elle n'était plus à ses côtés, Craig se rendit compte qu'il marchait trop vite. Il ralentit le pas.

— Je suppose, répondit-elle.

— Tu... supposes ?

Dans ce cas, ils n'avaient peut-être pas de problème.

— Je... Oui, tu as raison.

C'est bien ce que Craig pensait. Et tandis qu'une petite partie de lui se réjouissait de cette réponse, le reste de lui, la plus grande partie, s'en désolait.

— Et cela n'est pas grave, dit-il. Nous en avons déjà discuté l'an dernier, et de nouveau au mois de juin. Il n'y a rien de mal dans le fait que nous soyons amis.

— C'est vrai.

— Alors, pourquoi as-tu cherché à m'éviter, tout à l'heure ?

Marybeth baissa la tête.

— Parce que je..., je te trouve... Tu me plais trop ! avoua-t-elle d'une voix dans laquelle perçait une note de désespoir.

A ces mots, une brusque bouffée de désir assaillit Craig, une bouffée dont la puissance le fit pester dans sa barbe. Bon sang, il allait tout ficher en l'air s'il se laissait dominer par ses sens ! Mais il résisterait. Il ferait preuve de plus de volonté que l'homme qui l'avait engendré.

— Je pense beaucoup trop à toi, ajouta Marybeth sur le même ton.

Craig s'éclaircit la voix. C'était un problème, certes, mais qui n'avait rien de tragique. Ils allaient en discuter calmement et trouveraient une solution.

— Parfois, quand tu es là, je ne me reconnais plus.

Ils allaient s'en occuper, et tout rentrerait dans l'ordre. S'en occuper rapidement, se promet Craig.

Au bout de quelques instants, ce fut de nouveau Marybeth qui rompit le silence.

— L'ambiance serait sans doute moins pénible si tu disais quelque chose.

— Je suis marié.

Chapitre 13

Si Marybeth avait dû écrire le scénario de son exécution sentimentale, il n'aurait pas été aussi tragique que cet épisode sur la plage.

Les mots de Craig continuaient de se répercuter contre les parois de son crâne. Elle l'avait mal compris. Elle avait cru que ce qu'il ressentait pour elle était aussi fort que ce qu'elle ressentait pour lui. Que le « drôle d'effet » qu'ils avaient évoqué en fin d'après-midi était le même pour lui que pour elle.

Non pas qu'elle ait envisagé de laisser fleurir ce désir bourgeonnant qu'elle pensait mutuel. Si Craig et sa femme étaient partisans des aventures extraconjugales, Marybeth ne l'était absolument pas.

— Je sais que tu es marié.

Voilà tout ce qu'elle fut capable de dire dans le silence de la nuit.

— Je n'ai pas été très fin sur ce coup-là, n'est-ce pas ?

— Mais si, c'était très bien.

Il stoppa brusquement, se tourna face à elle, les mains dans les poches, les yeux brillants au clair de lune, et rétorqua :

— Non, ce n'était pas bien du tout. Ce que j'ai tenté d'éviter de dire, c'est que toi aussi tu me plais terriblement.

Le cœur de Marybeth fit un bond dans sa poitrine. Les douces sensations qu'elle avait éprouvées quand ils s'étaient quittés, la nuit dernière, revinrent la titiller.

— Mais cela ne signifie pas que je vais profiter de toi, ou de tes sentiments.

Elle voulait lui dire qu'il n'avait pas à s'inquiéter. Qu'elle ne lui aurait pas permis une telle intimité. Mais les mots restèrent bloqués dans sa gorge.

— Je ne veux pas non plus briser notre amitié, affirma-t-il.

Et un brin de sérénité s'insinua dans l'âme de Marybeth.

A l'unisson, ils se remirent à marcher, bien qu'ils soient déjà loin de la voiture.

— Ma vie est compliquée, reprit Craig. Je te l'ai déjà expliqué. Jenny et moi, nous nous aimons. Je ne suis pas amoureux d'elle, et je ne crois pas qu'elle le soit de moi, mais notre couple fonctionne. Il est ce que nous voulons tous deux qu'il soit.

— Je n'ai pas l'intention de me mettre entre vous deux.

— Je sais. Mais même s'il n'y avait pas Jenny, je ne me lancerais pas dans une relation sentimentale avec toi. Tu es une femme exceptionnelle, Marybeth. Je ne pourrais jamais te donner tout l'amour, le don de soi, que tu mérites. Même si je me battais contre moi-même, je finirais par te faire souffrir. Et par me détester.

Heureusement qu'elle ne nourrissait aucun espoir, se dit-elle. La sincérité de Craig les aurait réduits à néant.

— On dirait que tu te connais bien, observa-t-elle.

Mais elle le comprenait. Elle aurait pu parler de lui dans les mêmes termes.

— Ce que je sais, dit-il en s'arrêtant de nouveau pour la regarder dans les yeux, c'est que le lien qui nous unit est rare et précieux. Je suis sûr que nous pouvons trouver le moyen d'être ensemble sans nous mettre en péril. Si nous continuons à être honnêtes, si nous ne nous cachons rien, tout ira bien.

— Cela me plairait beaucoup.

— Je crois sincèrement que si nous cessons de lutter contre le sentiment qui nous rapproche, si nous n'essayons plus de nous convaincre qu'il n'existe pas et si nous l'acceptons tout simplement comme nous acceptons de ne pas céder à l'attraction physique qui va de pair avec notre amitié, notre relation pourrait durer toute une vie.

Marybeth opina du chef. C'était là son vœu le plus cher.

Soulagé d'un fardeau dont il n'avait jamais connu l'équivalent, Craig aurait voulu que cette équipée ne finisse jamais. Marybeth et lui

avaient parcouru trois bons kilomètres à parler des Noëls d'antan avant de faire demi-tour, et il leur restait la moitié du chemin à faire avant le parking. Il devait être près de minuit, mais il ne ressentait aucune fatigue.

Il avait envie de lui prendre la main, mais se satisfaisait de savoir que, si la situation était différente, elle aurait accepté qu'il le fasse. Se satisfaisait de savoir qu'il était légitime d'avoir ce genre d'envies.

L'essentiel était de ne pas chercher à les concrétiser.

— Puis-je te poser une question? demanda Craig.

Il était si proche qu'elle sentait la chaleur qui émanait de lui. Et pourtant, il ne se risquait même pas à lui effleurer la main.

Libérée de toute angoisse, Marybeth répondit « bien sûr » sans même y penser. Que pouvait-elle craindre de Craig? Ils étaient de vrais amis, maintenant. Un peu comme James et elle, si ce n'est que leurs discussions ne se déroulaient pas sur du papier.

— Ce cri, hier, quelle en était la cause ? J'aimerais vraiment le savoir.

Etait-ce l'effet de sa voix chaude, rassurante ? Toujours est-il que, à la grande surprise de Marybeth, nulle barrière mentale ne s'éleva, à ce moment-là, pour la couper de lui. Et quand elle ouvrit la bouche pour répondre, les mots, pour une fois, en sortirent librement.

— Ton arrivée surprise a déclenché en moi le souvenir d'un cauchemar qui hantait mes nuits à une certaine époque.

Même James n'était pas au courant. Elle n'en avait jamais parlé à qui que ce soit, parce qu'il est des choses qui restent celées tout au fond de l'âme.

— Je suis chez moi, dans mon salon. Je suis jeune, je ne dois pas avoir plus de douze ans.

Marybeth s'entendait parler, mais sa voix était suffisamment distante pour que les paroles qu'elle convoyait ne l'effraient pas.

— Un homme entre soudain. Je sais qu'il va me faire du mal. Je ne sais pas quoi, exactement, mais je sais que je ne serai plus jamais la même. Je me mets à hurler et à hurler, mais ça ne sert à rien, l'homme

ne s'en va pas. C'est comme s'il ne m'entendait pas.

Voilà pourquoi Marybeth avait si mal dormi, la nuit dernière. Après sa frayeur du matin, elle avait eu peur que l'homme revienne, si elle somnait dans le sommeil.

— Puis je vois une mare de sang devant le canapé. Je me remets à hurler en sachant que je ne pourrai plus jamais m'arrêter.

Mais, en fait, elle avait arrêté. Il y avait des années de cela. Aujourd'hui, tout allait bien. L'homme ne pouvait plus lui faire de mal.

— Et ensuite, que se passe-t-il ?

— Je me réveille.

Elle n'ajouta pas que, les premiers temps, elle se réveillait en sanglotant.

— Sans avoir rien vu d'autre ?

— Non, rien du tout.

Et elle ajouta :

— Sais-tu que c'est la première fois que je raconte ce cauchemar.

— Vraiment ? s'étonna Craig.

Il la fixa d'un air pensif, et demanda :

— Quand as-tu commencé à l'avoir, avant ou après le décès de ta mère ?

— Après.

Une brise légère, venant de l'océan, s'était levée. Malgré le gros pull qu'elle portait, Marybeth frissonna.

— Et tu n'en as pas parlé à ton père ? Ou aux Mather ?

— Non.

— Même pas les premières fois qu'il t'a réveillé ? Tu n'as pas appelé ?

— Bien sûr que si, répondit-elle en haussant les épaules. Mais papa avait un sommeil de plomb. Il ne m'a jamais entendue.

— Mais il aurait sûrement voulu que tu lui en parles. Tu aurais pu aller le réveiller.

Certaines choses sont inexplicables. Marybeth essaya néanmoins.

— Il souffrait, lui aussi. Je ne voulais pas ajouter à son fardeau. Et après les deux ou trois premières fois, j'ai su que je pouvais m'en sortir seule. Ce n'était qu'un mauvais rêve. Je savais qu'il s'évanouirait dès que j'ouvrirais les yeux.

— Le fait de t'aider l'aurait aidé aussi.

Peut-être. Probablement, reconnu-elle en son for intérieur. Mais cette idée n'avait pas effleuré l'esprit de l'enfant qu'elle était alors.

— Peux-tu me dire comment ta mère est morte ?

Marybeth ralentit brusquement le pas. Le souffle coupé, elle n'en continua pas moins à marcher en se reprochant d'avoir entrouvert cette porte.

« Tu aurais dû te douter que cette question viendrait. Que l'a-t-il prise d'aborder ce sujet? »

— Je ne..., commença-t-elle.

« .. .veux pas parler de ça. Tout le monde le sait. Je t'en prie, retire ta question, Craig », supplia-t-elle.

Pourtant... quelque chose, au plus profond d'elle, lui souffla qu'elle devrait au moins essayer, ce soir.

— Je n'en suis pas sûre, répondit-elle. Je n'ai jamais été sûre de rien, à ce sujet.

On ne l'avait jamais bousculée. Les psychologues, et James ensuite, lui avaient dit de prendre son temps. De parler quand elle s'y sentirait prête.

Elle ne s'était jamais sentie prête.

Les mains dans les poches, Craig ralentit encore l'allure, et lui dit à mi-voix :

— Prends ton temps.

Les mêmes mots qu'elle avait entendus tant de fois. Les mots qui,

jusqu'ici, lui avaient toujours servis d'issue de secours. Mais alors pourquoi, cette fois, ne ressentait-elle pas le besoin de s'échapper ?

Marybeth ne se comprenait plus. Elle ne comprenait pas ce qui se passait. En quoi cet être humain était-il si différent de tous ceux qu'elle avait jamais rencontrés ? C'était... comme s'il était elle.

Une partie d'elle-même dont elle viendrait de faire la connaissance.

— J'avais douze ans.

Elle l'avait déjà dit. Mais c'était comme une nouvelle entrée en matière.

— La journée avait commencé comme toutes les autres. Maman était venue me réveiller en m'embrassant. Puis elle avait ouvert les rideaux en lançant, comme à son habitude :

— Bonjour, mon petit rayon de soleil!

Oui, sa mère l'appelait « mon petit rayon de soleil ». Comment avait-elle pu oublier cela ?

— Je suis allée à l'école. Il y avait une interrogation orale en anglais. Sur une œuvre de Shakespeare...

Roméo et Juliette, elle s'en souvenait, maintenant.

— T'en es-tu bien tirée?

— Oui, j'ai eu la meilleure note de la classe. Je me souviens de rentrer de l'école tout excitée à l'idée de le dire à maman. Mais quand je suis arrivée dans la rue où nous habitons, j'ai vu tout un tas de lumières clignotantes rouges et bleues. Il y avait des véhicules de secours partout, et j'ai d'abord cru qu'il y avait un accident de voitures ou un incendie.

Cette image était toujours aussi vivace dans sa mémoire. Elle avait l'impression que la scène se déroulait là, devant elle. Secouant la tête, elle essaya de la chasser, mais la pénombre, le glissement du ressac sur le sable, tout disparaissait sous une cacophonie et une lumière si intenses que la tête de Marybeth menaçait d'éclater.

Elle trébucha.

— Ralentis!

Elle entendit, mais était incapable de voir car elle avait la vue brouillée par les lumières clignotantes.

— Marybeth, ne marche pas si vite ! Tout va bien. Je suis là, avec toi.

La voix n'eut pas le moindre effet sur elle. Bien sûr que les gens étaient là avec elle. Ils étaient partout. Ils s'adressaient à elle. Surtout des hommes. Ils essayaient de la retenir. « Ne laissez pas passer la gamine ! » cria l'un d'eux.

Ils étaient devant chez elle ! Un camion de pompiers. Deux ambulances. Des voitures de police. D'autres voitures. La voiture de maman. Pas celle de papa. Les gens étaient partout sur la pelouse. Ils piétinaient les fleurs de maman.

— Marybeth ?

La voix était lointaine, mais douce. Elle sentit qu'il était vital de s'y raccrocher.

— Oui ?

— Reviens vers moi.

Oui, elle le voulait. Et elle sentit de nouveau la fraîcheur de l'air sur sa peau. La brise nocturne. Le sable sous ses pieds. Elle entendit les vagues s'étendre sur la plage. Elle était une adulte qui se promenait, la veille de Noël, avec un ami.

Un ami.

— Oh, Craig, c'était horrible !

— Raconte-moi.

Du mieux qu'elle put, Marybeth décrivit ce qu'elle avait vu en arrivant chez elle.

— Ils étaient tout un groupe devant la porte. Ils ont voulu m'empêcher de passer, mais j'ai poussé, je me suis tortillée, et j'ai réussi à entrer.

— C'était tout un groupe de quoi ?

— De policiers, je crois. Peut-être de pompiers. Je ne sais pas trop... Ils étaient tous en uniforme, expliqua Marybeth. Il y avait un vestibule qui donnait dans le salon. La pièce était pleine de gens, dont la plupart avaient le regard fixé sur ce qui se trouvait par terre, près du canapé.

Ici, personne ne faisait attention à moi, c'est en tout cas l'impression que j'avais. J'ai poussé quelqu'un pour passer — je me souviens du contact du métal froid contre mon bras —, et j'ai vu, alors, ce que tous regardaient.

Tout était rouge. Il y avait du sang partout. Des mares de sang.

Des mains lui prirent le visage.

— Marybeth, regarde-moi.

Encore la voix... Mais elle ne pouvait pas ouvrir les yeux, ne voulait pas voir ça.

— Regarde-moi. C'est Craig. Seulement Craig.

Ce nom lui fit ouvrir les paupières. Et il ne mentait pas, ce n'était que Craig. Craig, qu'elle voyait trouble à travers ses larmes.

Les psychologues lui avaient dit et répété qu'il était très important qu'elle parle de cet après-midi-là. Qu'elle raconte ce qu'elle avait vu.

Ils avaient dit que, d'une façon ou d'une autre, cela sortirait un jour. Qu'elle pouvait prendre son temps, mais que plus elle attendrait, plus ce serait dur.

C'était une pensée rationnelle, et Marybeth s'y raccrocha pour continuer. Elle se raccrocha aussi au regard de Craig, rempli de compassion, de chaleur et de force.

— Le corps de ma mère gisait devant le canapé, parvint-elle à dire d'un trait.

Puis elle voulut prendre une bonne inspiration, qu'un sanglot coupa net.

— On lui avait tranché la gorge.

Chapitre 14

Marybeth lutta pour ne pas perdre pied tandis que remontaient du fond de sa mémoire d'atroces souvenirs longtemps occultés.

— Cela s'était passé récemment, dit-elle d'un ton monotone, sous l'effet d'un calme soudain dont elle craignit qu'il ne précède la tempête. Rien n'avait encore été touché.

— Veux-tu t'asseoir ?

Tournant les yeux vers le rocher que lui désignait Craig, Marybeth opina du chef.

— Elle avait été violée, poursuivit-elle une fois assise. La jupe qu'elle portait le matin quand j'étais partie à l'école...

Seigneur, comme elle aimait cette jupe ! Un nœud dans la gorge, Marybeth ne put contenir la bouffée d'angoisse qui la réduisit au silence.

Un long moment s'écoula avant qu'elle puisse terminer sa phrase :

— Sa jupe était retroussée jusqu'à la taille.

Elle frissonna, serra les paupières, les rouvrit pour recueillir un peu de la sérénité que dégageaient la nuit, l'océan, la plage..., et ajouta :

— Tous les gens qui étaient plantés là avaient les yeux fixés sur elle, sur sa nudité.

Tremblant des pieds à la tête, essayant désespérément de conserver ne serait-ce qu'une parcelle de sang-froid pour accepter l'idée qu'une chose aussi horrible était bel et bien arrivée à la personne qu'elle aimait le plus au monde, à la femme qui lui avait donné la vie, Marybeth domina sa nausée.

— Il y avait deux hommes qui faisaient des prélèvements...

Mais elle ne le comprenait qu'aujourd'hui. A l'époque, les gants en plastique, les flacons et les ustensiles n'avaient fait qu'ajouter à sa

confusion.

— Et puis, quand ils ont déplacé maman, j'ai vu sa poitrine..., continua Marybeth, dont les larmes, à présent, coulaient librement sur les joues. Le violeur avait coupé son soutien-gorge, et ses seins étaient... étaient... meurtris et enflés et...

« Oh, maman, que t'est-il arrivé ? s'affligea l'enfant. Comment as-tu pu laisser quelqu'un te faire ça ? Maman ? Maman ? »

— Marybeth...

Qui parlait ? Personne ne connaissait son nom, dans cette pièce.

— Marybeth...

De nouveau cette voix, douce et ferme à la fois.

Mais elle tremblait tant que ses dents s'entrechoquaient.

— Je ne pouvais pas les laisser regarder maman sans rien faire, parvint-elle à articuler.

Il fallait que ces gens laissent maman tranquille. Ne voyaient-ils donc pas qu'elle était blessée ?

« Papa, où es-tu ? cria la fillette. Maman est blessée. Papa ? »

Papa n'était pas là. Il n'y avait qu'elle qui puisse faire quelque chose. Elle se précipita en avant, écarta violemment les deux hommes et se jeta sur le corps dénudé de sa mère.

Mais maman ne bougea pas. Elle ne serra pas Marybeth dans ses bras. Et ses yeux étaient vides. Ils ne fixaient rien. Son regard était stupide et froid.

— Marybeth, est-ce que tu m'entends ? Marybeth ?

Oui, elle entendait son nom. Encore et encore. Elle voulait répondre, mais elle pleurait trop fort, maintenant.

— Allons, ouvre les yeux.

Elle ne le fit pas. Elle continua de pleurer toutes les larmes de son corps, jusqu'à ce que quelqu'un, enfin, la prenne dans ses bras.

Maman ?

Mais non, bien sûr que non. Sa mère était morte depuis quinze ans et demi. Et Marybeth était sur la plage. Assise sur un rocher.

— Cette fois, tu n'es pas seule.

Ah, que ces mots étaient doux ! Leur sens n'était pas encore clair, mais ils lui disaient quelque chose. Elle les aimait.

— Est-ce que tu sens mes bras qui t'entourent, mon ange ? Qui te protègent ? Je suis là avec toi, cette fois.

Les bras se mirent à la bercer tout doucement. C'était agréable. Réconfortant. Elle avait envie de s'endormir contre ce corps qui lui transmettait sa chaleur. Un corps solide. Un corps dont elle entendait battre le cœur.

Un corps vivant.

Craig.

— Je suis désolé pour toi, mon ange. Vraiment désolé. Tu n'aurais jamais dû avoir à endurer cela.

Marybeth était désolée, elle aussi. Désolée pour tout ce qu'elle n'avait pas fait, qu'elle n'avait pas dit. Qu'elle n'avait pas été capable de faire ou de dire. Pour son père, surtout, qu'elle n'avait pas su rendre heureux.

— Je suis là, Marybeth, répéta la voix de Craig. Tu n'es pas seule.

Elle se sentait en sécurité, maintenant, même si elle tira il son réconfort du mari d'une autre. Et quand il changea de position pour mieux la serrer contre lui, Marybeth l'enveloppa de ses bras et s'agrippa à lui avec toute l'énergie qui subsistait en elle.

* * *

— C'est Bonnie qui m'a séparée de maman.

La voix paraissait venir de très loin, dans le temps comme dans l'espace.

Craig n'avait aucune idée du temps qui s'était écoulé depuis qu'il avait

pris Marybeth dans ses bras. Et cela lui était égal : il l'aurait tenu contre lui à jamais, s'il avait fallu.

Un sentiment de culpabilité le tourmentait. Il y avait si peu qu'il puisse faire pour aider cette femme qui avait tant souffert. Sauf garder le secret qui la tuerait si elle venait à l'apprendre.

— Elle a essayé de me faire sortir de la maison, poursuivit-elle, mais je ne voulais pas quitter maman. Ni qu'on la touche. Je hurlais chaque fois que quelqu'un s'approchait d'elle.

— Ce qui explique le hurlement d'hier. Du cauchemar.

— Probablement, oui.

Elle était plus calme, maintenant. Sa respiration n'était plus troublée que par un hoquet occasionnel.

— Enfin, papa est arrivé. En le voyant, j'ai été soulagée. Je me souviens de m'être dit que maman irait mieux, maintenant qu'il était là pour la protéger.

Marybeth soupira, et il sentit qu'elle se remettait à pleurer. Mais sans excès, cette fois. Comme une femme adulte qui ferait son deuil.

— Avec lui, j'ai accepté d'aller chez les Mather. Quelqu'un m'a apporté mes affaires — je ne sais plus qui —, et je n'ai pas eu le droit de retourner chez moi pendant plusieurs semaines. Le temps qu'on remplace la moquette et le canapé. Et que je subisse une dizaine de séances de soutien psychologique.

— Je suis surpris que ton père t'ait laissée réaménager dans cette maison.

— C'est vrai que j'ai dû insister. Mais tout ce qui me rattachait à ma mère était entre ces murs. D'un autre côté, j'aimais trop les Mather pour les abandonner. J'ai continué à aller chez eux tous les jours en revenant de l'école. Même plus tard, quand j'étais plus grande, je passais pour jouer un moment avec Wendy.

Elle se tut. Craig eut alors envie de passer la main dans les cheveux de Marybeth comme sa mère le faisait quand il était malade. Cela marchait : il s'était toujours senti mieux après. Mais le geste était trop tendre, trop intime pour qu'il ose le tenter.

— Je suis navrée, s'excusa-t-elle quelques instants plus tard en

s'écartant tout à coup de lui. Je me suis carrément effondrée sur toi. Ce ne sont pas des manières. Et la veille de Noël, en plus !

— Si cela peut te rassurer, je crois qu'il est plus de minuit et que nous sommes donc le jour de Noël. Quoi qu'il en soit, je ne veux pas que tu t'excuses. Je ressens comme un privilège le fait que tu te sois confiée à moi. Je n'échangerais cette soirée contre rien au monde. Sauf contre le pouvoir de revenir en arrière et de changer ce qui s'est passé voilà quinze ans.

Le grand sourire de la jeune femme apaisa à peine la révolte qu'avait suscitée en lui l'évocation de la tragédie. Mais Marybeth Lawson était une guerrière. Elle allait s'en tirer, maintenant qu'elle avait parlé.

— Je ne sais plus où me mettre, à présent, avoua-t-elle. Je suis vraiment très embarrassée.

Craig secoua la tête en soutenant son regard.

— Je ne veux pas que tu le sois avec moi. Jamais.

— Mais j'aurais préféré que tu ne vois pas quelle loque je suis. Jusqu'ici, il n'y avait que Brutus qui savait.

— Tu n'as absolument rien d'une loque, répliqua Craig. Au contraire, je suis stupéfait de ta force. Comment tu as pu garder tout ceci en toi pendant si longtemps, je n'en ai pas la moindre idée. D'autant que tout en combattant tes démons par toi-même, tu es parvenu à garder ton bon cœur, à tendre la main aux nécessiteux, à t'occuper d'autrui. Pour moi, tu as déjà réussi ta vie.

Très droite, Marybeth regarda au loin. Son regard se perdit, comme l'océan, dans l'immensité sombre. Ses mains, posées à plat sur le rocher, semblaient la maintenir en l'air.

— J'aimerais croire que tu as raison, murmura-t-elle comme pour elle-même.

— Pourquoi dis-tu cela ?

— Récemment, un ami m'a poussée à réfléchir sur un certain problème me concernant. A l'époque, je me suis dit qu'il faisait erreur, mais je n'en suis plus aussi sûre.

Craig fronça les sourcils. Tout cela n'était pas très clair.

— Quel problème ?

Et quel ami ? ajouta-t-il en son for intérieur.

Marybeth se tourna vers lui.

— Il s'agit d'un sujet un peu délicat.

— Après ce que nous avons vécu ce soir, je ne vois pas de sujet que nous ne pourrions aborder.

Elle hésita. Craig attendit patiemment.

— Cet ami prétend, dit-elle enfin, que ce qui est arrivé à ma mère a étouffé ma vie sexuelle.

Oh !... Sous le regard de Marybeth, Craig eut le plus grand mal à conserver une expression normale.

— Et, euh..., est-elle étouffée ? demanda-t-il.

— Hier, une gamine de seize ans que j'ai vue grandir est venue me demander de l'aider parce qu'elle est enceinte. Et moi, plus âgée et donc prétendument plus expérimentée, je n'ai jamais eu de contacts intimes avec un homme.

Craig se retint de hausser les sourcils. Lui qui se posait justement la question avait maintenant la réponse. Marybeth Lawson — son ange terrestre, son âme sœur — était pure comme au premier jour.

— Et cette... absence d'expérience n'aurait rien à voir avec le drame dont tu viens de me parler ? demanda-t-il.

— Je ne pense pas, répondit-elle.

Puis elle marqua un temps, et convint :

— Peut-être bien que si, tout de même.

— La police a-t-elle mis la main sur le type ?

— Oui, le jour même. Des voisins l'avaient vu s'enfuir en courant et grimper dans une voiture garée non loin de là. Il n'a fallu que quelques heures pour retrouver sa trace. Le procès a eu lieu rapidement. Il a été condamné à perpétuité sans possibilité de remise de peine — mais je n'ai appris cela que plus tard. J'espère que ses codétenus lui en font baver. J'ai entendu dire que les violeurs étaient

très mal vus, en prison.

Craig ne fit pas de commentaire. Le sort de ce type n'avait pas d'importance, en ce moment précis. Seule Marybeth importait.

Marybeth, dont une partie vitale avait été arrachée lors d'une tragédie qu'elle n'avait pas les moyens de comprendre, à l'époque.

Et qu'elle ne pouvait pas pardonner.

Il fallait qu'il l'aide. Cette conviction était si forte que Craig ne songeait même pas à la discuter. C'était à lui qu'elle avait pu, enfin, se confier. La mission lui appartenait, il n'y avait aucun doute à ce sujet.

Cependant, il pria le Ciel de le guider. Ce Ciel qu'il avait rejeté, voilà bien des années, il l'implora de lui montrer la voie. Car il savait qu'il allait emprunter une route traîtresse, et sans barrière de sécurité. « Quoi que je sois amené à faire, fasse le Ciel que j'agisse uniquement pour le bien de Marybeth. »

— En tout cas, dit-il, à en juger par la réaction que tu as eue hier lorsque je suis arrivé dans ton dos, il y a encore en toi une bonne dose de peur.

— C'est évident.

— Alors, pourquoi as-tu choisi de vivre seule?

— Je ne suis pas seule, j'ai Brutus avec moi. En outre, je ne vais pas me laisser dominer par mes névroses. Je vis comme si je n'avais pas peur.

Et peut-être qu'ainsi, la peur disparaîtrait un jour... A l'avis de Craig, cette stratégie laissait beaucoup à désirer.

— Pour en revenir à ce que nous disions, crois-tu que ce qui est arrivé à ta mère t'ait privée de tout désir sexuel ?

Il avait posé cette question du ton le plus neutre possible, d'un ton de thérapeute, tout en sachant d'avance que ce n'est qu'avec le renfort d'un pouvoir supérieur au sien qu'il pourrait se tirer de cet exercice comme il l'entendait. Mais tout en sachant aussi qu'il ne pouvait laisser Marybeth là où elle était, comme bloquée entre l'enfant qu'elle avait été et la femme qu'elle devait encore devenir.

Elle prit le temps de la réflexion, avant de répondre sans chercher à

détourner le regard :

— Jusqu'à très récemment, je pensais que j'étais incapable de ressentir la moindre excitation.

Craig attendit qu'elle poursuive. Il la voyait chercher ses mots.

— Cela viendrait-il d'une aversion pour les hommes, ou pour l'acte sexuel, je ne sais pas précisément. En fait, il m'est arrivé de penser que j'étais trop fermée aux émotions intenses pour éprouver quelque chose d'aussi brûlant que le désir physique.

Craig l'observa pensivement. Il se demandait si, après avoir vu sa mère dans l'état où l'avait mise le violeur, elle pourrait jamais se dénuder devant un homme sans que l'horrible spectacle lui revienne aussitôt à la mémoire. Et lui fasse perdre en même temps tout désir.

Mais, bien sûr, elle ne pourrait pas le savoir tant qu'elle ne tenterait pas l'expérience.

— Tu as dit : «Jusqu'à très récemment » ?

Marybeth ébaucha un sourire. Le clair de lune se reflétait dans ses yeux, fixés sur lui.

— Oui, répondit-elle. Jusqu'à ce que je te rencontre.

Et c'est là que Craig comprit qu'il venait de sauter dans le vide sans parachute.

Chapitre 15

Marybeth marchait d'un pas lourd, tandis que Craig et elle revenaient vers le parking où ils avaient laissé la voiture. Elle se sentait plus lasse qu'elle ne l'avait jamais été, comme vidée de son énergie.

Essentiellement parce qu'elle n'avait pas les moyens, dans l'état où elle était, de garder cette pensée pour elle, elle dit soudain à voix haute :

— Je me demande si ce que je ressens pour toi n'est pas dû au fait que tu es déjà pris.

— Je croyais que notre attirance *mutuelle* nous était apparue dès mon premier jour à L'Orangerie, rétorqua Craig.

— Oui, c'est vrai. Mais...

— Tu ne savais pas, à ce moment-là, que j'étais marié. Souviens-toi : j'avais enlevé mon alliance.

Marybeth opina du chef. A présent, elle s'en souvenait très bien.

— Tu penses donc que je suis capable d'éprouver les mêmes pulsions que n'importe qui ? Que tout ce qui me manque, c'est de rencontrer l'homme idoine ?

Le silence qui suivit sa question troubla Marybeth. Elle crut alors comprendre que la situation avait sombré dans le ridicule et la perversité. C'était Noël, il faisait encore nuit mais elle se promenait sur la plage, et elle discutait avec un homme marié — un client! — du fait de savoir si elle était frigide ou pas !

Cela, après lui avoir avoué qu'il l'excitait.

Décidément, quelque chose ne tournait pas rond. Et c'était à elle d'y porter remède immédiatement.

— A l'évidence, tu es capable d'éprouver un désir au moins initial, dit alors Craig, coupant court aux velléités de Marybeth. D'après ce que tu as dit, c'est un fait, il n'y a pas à en discuter.

— Oui, se borna-t-elle à répondre.

— Ce que nous ignorons, c'est si cette sensation peut dépasser le stade de l'attirance de départ. Le désir subsistera-t-il quand l'homme en viendra aux choses sérieuses ?

Qui s'en souciait ? se dit Marybeth. Elle ne voulait pas y penser. En tout cas, pas ici, au milieu de la nuit, alors qu'elle était seule avec lui — et que la simple mention de ces « choses sérieuses » accélérât les battements de son cœur.

La voiture était encore à plusieurs centaines de mètres...

— Il se pourrait, poursuivit-il, que la peur inconsciente des hommes ait bridé pour toujours ton instinct sexuel. Il se pourrait aussi que tu sois tout à fait capable, physiquement et émotionnellement, de ressentir la plénitude d'une expérience amoureuse, mais que les murs que tu as bâtis autour de ton cœur t'empêchent de franchir le pas.

Marybeth fit la moue. Dans un cas comme dans l'autre, elle était dominée par la peur, ce qui ne convenait pas à la battante qu'elle était.

Mais Craig enfonça le clou :

— Ta psyché a peut-être décidé que tu avais assez souffert et ne veut pas que tu coures de nouveaux risques en t'engageant dans une liaison intime.

Elle soupira à part soi. Allait-il bientôt en finir avec sa psychologie de bazar ?

— As-tu déjà eu du plaisir ?

Cette question prit Marybeth par surprise. Elle sentit qu'elle piquait un fard et fut heureuse qu'il fasse nuit.

— Je t'ai dit que je n'avais jamais couché avec un homme, répondit-elle un peu trop sèchement.

Elle était fatiguée. Elle avait hâte d'arriver à la voiture.

En même temps qu'elle se faisait cette réflexion, Marybeth essayait d'ignorer la partie d'elle-même qui aurait voulu que la nuit ne finisse jamais. Qu'elle se transforme en une vie éternelle dans un autre espace-temps, où elle serait seule avec l'homme qui, par sa présence

physique, pas seulement par ses lettres, lui donnait un sentiment de sécurité.

— Cela ne répond pas à ma question, répliqua-t-il.

Manifestement, il n'avait pas l'intention de la laisser tranquille.

— Ton manque de tact est choquant, dit-elle d'un ton guindé.

— Tu ne m'auras pas, avec tes airs effarouchés. Nous avons dépassé le stade des bonnes manières voilà déjà un bon bout de temps.

Il avait raison, reconnut-elle. Mais ce n'était pas pour autant qu'elle allait lui répondre.

— Alors ?

Comme Marybeth faisait celle qui n'entendait pas, il remarqua :

— Tu sais, que ce soit oui ou que ce soit non, il n'y a pas à avoir honte.

La douceur de sa voix lui fit venir les larmes aux yeux, si bien qu'elle craignit de craquer de nouveau. Et elle se demanda avec un brin de désespoir si elle retrouverait jamais le contrôle de soi.

Pendant ce temps, Craig poursuivait :

— Si la réponse est non, c'est compréhensible, eu égard à ce que tu as vécu. Et si la réponse est oui, eh bien... on en parle peu, évidemment, mais les femmes aussi ont des besoins, et parfois, la seule solution, ou la meilleure, est de les satisfaire soi-même. C'est naturel, et...

— Je ne sais pas, coupa Marybeth sans réfléchir.

Elle n'avait qu'une idée en tête : l'arrêter. Le faire taire avant d'être obligée de se jeter sur lui, de le supplier de la déshabiller, de finir ce que son arrivée à L'Orangerie, l'an dernier, avait déclenché.

Ainsi, elle se haïrait jusqu'à la fin de ses jours, mais au moins, elle saurait.

— Tu ne sais pas quoi ? demanda-t-il.

— Si je... Si j'en ai eu ou pas.

A une certaine époque, quand James avait refusé qu'ils se rencontrent,

elle s'était caressée deux ou trois fois. L'expérience n'avait pas été concluante, et elle s'était sentie plus bête qu'autre chose.

— Dans ce cas, je pense que tu n'as pas eu vraiment de plaisir, conclut Craig. Jouir, ce n'est pas quelque chose qu'on rate.

— C'était... plutôt agréable.

— Ah, mais c'est bien plus qu'agréable, ma chère Marybeth ! Quand ça t'arrivera vraiment, tu comprendras ce que je veux dire. On a l'impression de ne plus toucher terre. On plane littéralement pendant quelques secondes. Ou plus longtemps, avec un peu de chance.

Marybeth faillit lui demander s'il lui arrivait d'avoir de la chance. Au lieu de cela, elle dit :

— Cela ne concerne peut-être que les hommes.

— Non. Tu peux me croire, les femmes planent aussi, et souvent plus haut que les hommes. Bien qu'un certain nombre d'entre elles ne connaissent jamais cet état, principalement parce que c'est resté un sujet tabou pendant très longtemps. Beaucoup de femmes ne savaient même pas que cela existait. Jusqu'à une époque récente, elles se contentaient de faire des enfants. On ne leur apprenait pas qu'elles pouvaient tirer du plaisir de l'amour physique. Et celles qui le savaient ne divulguaient pas le secret. Ce n'était pas une chose que les mères apprenaient à leurs filles.

— On dirait que tu as fait pas mal de recherches sur le sujet!

— Pas vraiment, non. Mais ma mère m'a appris très tôt que ma masculinité, comme elle disait, me donnait des responsabilités. Quand le moment viendrait, je devais me souvenir de deux choses. D'abord, me protéger et protéger ma partenaire.

— Mettre un préservatif ?

— Oui.

— Et ensuite ?

— Ne jamais prendre mon plaisir avant que ma partenaire n'ait pris le sien. Si je ne pouvais lui donner ce plaisir, si elle ne pouvait atteindre ce stade, je devais être assez responsable pour m'arrêter.

— Tu as fait ce que ta mère t'a dit ?

— J'ai retenu ses conseils.

— Mais les as-tu appliqués ?

— Il m'est arrivé de faire l'amour sans préservatif.

C'était normal, pour un homme marié.

— Et pour... l'autre chose ?

— Toujours.

Ils étaient arrivés à la voiture. Mais Marybeth était brusquement si rêveuse que c'est à peine si elle s'en aperçut.

Heureux d'avoir le volant pour s'occuper les mains, Craig démarra, parcourut en silence la distance raisonnable qui le séparait de L'Orangerie, s'engagea dans l'allée, se gara — le tout sans jamais regarder, et, surtout, sans toucher la jeune femme assise à ses côtés.

Cependant, malgré tous ses efforts pour l'ignorer, il sentait sa présence. La chaude énergie qui émanait d'elle par vagues venait buter contre lui, l'englobait, le submergeait.

Et plus que tout, il voulait être celui qui ferait connaître à Marybeth Lawson les sommets de l'extase. Celui qui ferait d'elle une vraie femme. Qui lui prouverait qu'elle était normale et complète. Qu'elle était capable de se donner à un autre être humain et de le prendre en retour.

Qu'elle n'était pas forcée de vivre en solitaire.

Il savait qu'il pouvait lui faire éprouver tout cela.

Et puis il y avait Jenny.

Et puis il y avait Craig. Il aimait Marybeth, le doute n'était plus permis. D'ailleurs, l'avait-il jamais été?

Mais il ne pourrait jamais partager sa vie.

— Eh bien... bonne... fin de nuit, dit Marybeth.

Elle se tenait sur le seuil de la cuisine, prête à gagner son appartement, prête à le laisser monter seul l'escalier.

— Bien qu'il soit tard, je servirai le petit déjeuner à 8 heures si tu es réveillé et si tu as le courage de descendre.

— Marybeth...

Elle le regarda s'approcher, et l'incertitude qu'il lut dans ses yeux fit écho à la sienne. Mais ni l'un ni l'autre ne pouvaient résister, en cet instant, aux pulsions qui les animaient.

La dernière pensée de Craig, alors qu'il prenait Marybeth par la taille et se penchait vers elle, fut que Jenny comprendrait.

Marybeth ne s'attendait pas à la décharge qui la secoua des pieds à la tête quand la bouche de Craig effleura la sienne. Quand les lèvres de Craig s'emparèrent des siennes, les couvrant à la perfection.

Il était brûlant. Tendre et impérieux à la fois. Egoïste et généreux. Doux et exigeant. Malgré son inexpérience, Marybeth se joignit à la danse érotique dans laquelle il l'entraînait, sachant ce qu'elle devait faire d'emblée. Guidée par un instinct qui lui était resté inconnu jusqu'ici, elle goûta Craig, explora sa bouche, se laissa explorer par lui.

— Mmm...

Elle gémit de plaisir, et ne reconnut pas la vitalité qui mettait son corps en émoi. Rien ne comptait plus que d'apaiser le feu qui la consumait déjà. D'assouvir son désir avec lui. De le sentir en elle. D'être enfin une femme dans toute l'acception du terme.

Quand il la serra plus étroitement contre lui, ses seins devinrent le centre d'une douleur exquise qui la fit frémir de volupté. Ensuite, il lui fallut quelques secondes pour comprendre que le relief qu'elle sentait contre son ventre était le sexe de Craig. Loin de la choquer, cette prise de conscience transforma son corps en brasier.

Avec un soupir, Marybeth plaqua sa bouche contre celle de Craig, rêvant de s'échapper dans lui, de se glisser dans sa chaleur délicieuse et de s'y noyer.

D'échapper ainsi à jamais à la souffrance inhérente à la vie, et de ne plus connaître que ce bonheur. Cet infini paradis.

Elle pensait cela, quand tout se termina brusquement.

Était-ce lui ou elle, Marybeth l'ignorait, mais l'un des deux avait mis fin au baiser. En même temps, le souffle court, ils firent un pas en arrière.

Puis elle tourna le dos à Craig et courut s'enfermer chez elle.

Lorsque Craig arriva dans le salon-salle à manger, ce matin de Noël, Marybeth avait déjà mis la table. Et en remarquant qu'il n'y avait qu'une assiette, il sut qu'il avait vu juste en y pensant au cours de sa nuit sans sommeil : elle ne prendrait pas son petit déjeuner avec lui.

Elle entra soudain dans la pièce, un panier de petits pains et un pichet de jus d'orange dans les mains, sursauta quand elle s'aperçut de sa présence mais ne le salua pas. Avec la grâce que donne une longue habitude, elle posa le panier sur la table, servit un verre de jus et repartit vers la cuisine sans même avoir regardé Craig.

— Peux-tu au moins me laisser le temps de m'excuser? demanda-t-il.

Ses paroles stoppèrent Marybeth, mais elle ne se retourna pas.

— S'il te plaît..., insista-t-il.

— Tu n'as pas à t'excuser, dit-elle d'un ton sec.

La gorge de Craig se serra.

— Si, bien sûr, rétorqua-t-il. Tu es venue vers moi en amie. Tu m'as fait don de ta confiance et de tes secrets les plus intimes. Et j'ai trahi cette confiance en me laissant dominer par mes plus bas instincts.

— Arrête de te flageller, McKellips. Il n'y avait pas que toi.

Il reçut ces mots comme un coup de poing dans le ventre. Non seulement les murs qui entouraient le cœur de Marybeth étaient toujours en place, mais ils étaient plus hauts que jamais — et lui était fermement tenu à l'extérieur. Il avait manqué à sa parole, et il se haïssait pour cela.

Peut-être devrait-il partir. La laisser vivre sa vie.

Qu'est-ce qui lui avait donné l'idée qu'il pouvait l'aider, nom d'un chien ?

Comment avait-il pu s'imaginer qu'il avait quelque chose à offrir à

cette femme ?

— Je t'avais donné un lieu où tu pouvais déposer ta souffrance et guérir. Un lieu où tu pouvais tout dire, sachant que ce que tu révélerais serait honoré, protégé. Et quand tu n'as plus été sur tes gardes, sans le moindre avertissement, j'ai cessé de te protéger.

— Tu ne devrais pas en faire une habitude.

— De quoi ?

Elle se retourna.

— D'être trop dur avec toi-même.

Les lèvres de Marybeth n'étaient plus pincées. Elle ne souriait pas, mais n'en était pas loin.

Et ce qu'elle venait de dire était vrai. Si lui la connaissait, elle le connaissait aussi.

— A l'instar de quelqu'un qui n'est pas loin de moi ? fit-il.

— Probablement.

— Il me reste encore cinq jours à passer ici. C'est Noël. Et notre amitié qui m'importe tant est en jeu, déclara-t-il. Est-ce que tu crois que nous pouvons tirer un trait sur ce qui s'est passé cette nuit et repartir sur de nouvelles bases ?

Elle le regarda pensivement en se mordillant la lèvre inférieure, et le corps de Craig réagit immédiatement.

Qui croyait-il tromper? soupira-t-il *in petto*.

— Je pense que oui, répondit-elle.

— Je promets de ne plus te toucher.

— C'est la seule solution.

— Je sais.

Quelle que soit la largeur d'esprit de Jenny, Marybeth ne pouvait avoir de relation amoureuse avec un homme marié. Cela la détruirait, Craig en était certain.

Et, de toute façon, il ne pouvait pas avoir une relation amoureuse avec Marybeth Lawson, point final.

Chapitre 16

« Lundi 31 décembre 2007.

« Cher James,

« Je suis assise à mon secrétaire avec une coupe de champagne pour respecter ce qui est devenu ma tradition de la Saint-Sylvestre : passer le réveillon avec toi.

« Puisque nous nous disons tout, maintenant, je commence la nouvelle année avec un peu d'avance en te dévoilant la façon dont je gagne ma vie. Je possède une maison d'hôtes, James. N'est-ce pas curieux ? Je l'ai héritée d'une parente éloignée, et... »

Un bon moment plus tard, après avoir décrit sur deux pages son travail et cette vieille demeure qu'elle aimait tant, Marybeth s'arrêta pour remplir sa coupe. Jetant un coup d'œil à sa montre, elle constata qu'il était 23 heures. Dans une heure précisément, elle attaquerait une nouvelle année de sa vie en solitaire.

Son verre en cristal à la main, elle contempla rêveusement la mouette posée au sommet de son secrétaire. Une sculpture en métal que l'artiste avait faite spécialement pour elle.

Craig la lui avait offerte pour Noël.

Brutus regarda sa maîtresse sans lever la tête. Ce soir, il était déprimé. Craig lui manquait, elle le savait.

Marybeth reprit son stylo en songeant qu'il lui manquait aussi.

« J'ai un client qui vient régulièrement passer les fêtes à L'Orangeraie. Du moins, depuis l'an dernier. Il est reparti ce matin. J'ai d'autres réservations à partir de demain, et jusqu'à la fin janvier, mes quatre

chambres seront toutes occupées par des gens qui viennent chercher le soleil à Santa Barbara. »

Elle fit une nouvelle pause pour déguster un peu de son champagne. Relut ce qu'elle avait écrit. Pensa à ce qu'elle ne disait pas.

C'était étrange : maintenant qu'elle avait convaincu James d'en revenir à des sujets plus personnels, Marybeth, pour la première fois, vivait une expérience dont elle avait du mal à lui parler.

Elle avait un autre ami que lui.

Un homme qui, respectant sa promesse, ne l'avait plus touchée pendant le reste de son séjour. Ils avaient loué des bicyclettes et pédalé pendant des heures. Ils avaient pris l'apéritif chez les Mather. Ils avaient fait les boutiques. Ils étaient partis toute une journée pour visiter un village suédois sur la route de San Francisco...

Et Craig n'avait pas effleuré Marybeth une seule fois. Même pas au moment des au revoir.

Quand le baiser d'adieu auquel elle avait rêvé toute la semaine ne s'était pas concrétisé, elle avait refoulé sa déception. Craig était un véritable ami : il la sauvait d'elle-même.

« Et maintenant, je vais te faire part d'une grande nouvelle. Tu te souviens de la petite Wendy Mather ? Nous nous voyons souvent — ses parents sont toujours de grands amis à moi. Eh bien, deux jours avant Noël, elle est venue m'annoncer qu'elle était enceinte. »

Marybeth lui raconta comment s'étaient passées les choses, avant d'en venir à ce qui la concernait en propre.

« Il se pourrait que j'ai la garde du bébé jusqu'à ce que Wendy termine le lycée, et peut-être même plus longtemps.

« Au départ, j'ai proposé cette solution parce que c'était la plus simple et que je dois beaucoup aux Mather. Mais ces derniers jours, l'idée a fait son chemin dans mon esprit. Je croyais que je n'étais pas prête à

avoir des enfants, qu'il fallait d'abord que j'établisse solidement ma petite entreprise, que j'y consacre toute mon énergie. Mais en réfléchissant aux changements qui seraient nécessaires si les Mather acceptaient mon offre, je me suis rendu compte que, en réalité, ma vie quotidienne serait peu modifiée.

« Je me suis rendu compte aussi que je désirais chaque jour un peu plus ce bébé. Je me réveille en croyant qu'il s'est réveillé. Je m'endors en pensant qu'il dort paisiblement dans son berceau dans la chambre vide contiguë à la mienne. Ce matin, je l'ai même pris avec moi — en esprit, bien sûr — quand je suis allée faire des courses. »

Elle n'ajouta pas que c'était le fait de penser au bébé qui lui avait permis d'affronter le vide créé par le départ de Craig sans verser de larmes.

« Les douze coups de minuit viennent de sonner, James. Je lève mon verre en ton honneur, à notre amitié exceptionnelle et à ce que nous deviendrons, toi et moi, au cours de cette nouvelle année.

« Sincèrement à toi,.

« Candy. »

« Samedi 5 janvier 2008.

« Ma chère Candy,

« Pardonne-moi si je te parais, aujourd'hui, un peu brutal, mais après quinze ans et demi consacrés à veiller sur toi, je ne peux pas m'arrêter comme ça.

« Malgré une enfance atroce, nous soutenant l'un l'autre, nous avons toujours cultivé l'espoir que nous finirions par être heureux. Je sais à quel point tu désirais cela, Candy. Tu en parlais souvent, dans tes lettres. Tu disais qu'il suffisait d'être patient et que le bonheur viendrait. Le bonheur était le but de ta vie.

« Alors dis-moi, quel bonheur il y a à vivre seule, à passer ton temps à

créer des moments de joie pour les autres au lieu de le faire pour toi ?

« Je suis sincèrement content que tu aies trouvé un gagne-pain qui te plaise. Mais le travail n'est pas ce qu'il y a de plus important, ma belle. Tu le sais peut-être mieux que moi. Souviens-toi de ton père. Tu t'es souvent inquiétée, dans tes lettres, du fait qu'il travaillait trop, qu'il s'échappait dans son travail parce que, sans doute, le vrai, lui, était mort avec ta mère et qu'il ne restait que son enveloppe charnelle.

« Et voilà que j'apprends maintenant que non contente d'être seule et sans perspective de former un couple, tu veux élever l'enfant d'une autre. Un enfant qui te sera enlevé tôt ou tard.

« Quand vas-tu donc cesser de faire dépendre ta vie de celle des autres ? De faire passer les gens qui t'entourent avant toi ?

« Nous t'avons sauvée, Marybeth Lawson, et nous y avons mis des années. Aujourd'hui, je ne peux pas rester les bras croisés à te regarder gâcher ta vie. Je ne peux pas être d'accord avec le choix que tu as fait. A moins que tu adoptes le bébé et qu'il reste avec toi.

« Wendy était ton enfant de substitution à une époque où tu étais trop jeune pour être mère. Tu n'es plus trop jeune, maintenant. Tes désirs, tes capacités, tes instincts sont complètement différents. Ils ont mûri. Si tu crois que tu seras capable d'être la mère de cet enfant pendant deux, quatre ou six ans puis de le rendre, tu sous-estimes grandement ton besoin d'amour. Sur ce coup-là, c'est ton cœur que tu joues, mon amie.

« Et c'est mon rôle de t'en prévenir.

« Je t'en supplie, ne prends pas le bébé de Wendy si tu dois le rendre.

« Ne brade pas ton cœur, Candy. Ne te contente pas d'être un substitut pour l'amour d'autrui.

« Tout compte fait, je ne m'excuse pas de ma brutalité. En toute honnêteté, je ne suis pas désolé. J'espère seulement que mes mots trouveront le chemin de ton âme.

« A bientôt,

« James. »

Pour la première fois en quinze ans, il l'avait appelée Marybeth, et cela la mettait mal à l'aise. Les choses étaient en train de changer. La vie elle-même était en train de changer.

Mais était-ce pour le meilleur ou pour le pire? Marybeth n'en avait pas la moindre idée.

Chapitre 17

« Mardi 12 juin 2008.

« Cher James,

« Donc je sais maintenant que tu travailles dans ton garage dès que tu en as l'occasion, que tu n'as pas d'enfants, que ta femme n'en veut pas.

« Et toi, en veux-tu ?

« Que fais-tu, dans ton garage?

« Et comment gagnes-tu ta vie ?

« Ah, au fait, c'est officiel : je vais avoir la garde du bébé de Wendy — c'est une fille ! — jusqu'à ce qu'elle termine ses études. Elle aura le droit de visite, bien entendu, mais je serai la tutrice légale du bébé.

« J'entends déjà tes commentaires. Je n'ai pas oublié ce que tu disais dans ta première lettre de l'année. Mais j'ai beaucoup réfléchi à tes remarques, et je crois vraiment que, en l'occurrence, je suis mieux placée que toi pour juger. Je suis heureuse de pouvoir aider les personnes qui m'ont aimée inconditionnellement pendant la plus grande partie de ma vie, et je suis prête au sacrifice qu'il me faudra consentir à terme.

« Pour te prouver que tes conseils me sont précieux malgré ce que tu dois en penser, sache que j'ai eu plusieurs rendez-vous au cours des derniers mois. Pas avec le même homme, mais, au moins, j'accepte les invitations qui me paraissent ouvrir des perspectives. Il est plutôt agréable, assez drôle et quelque peu embarrassant de noter que, depuis que les gens sont au courant, je reçois au moins un coup de fil par semaine. Mais ne t'inquiète pas, je ne prends pas la grosse tête pour autant. Je me dis que mon succès vient du fait qu'il n'y a plus beaucoup de femmes libres de mon âge à Santa Barbara.

« Pour le moment, je n'ai pas trouvé l'âme sœur. Et je n'ai rien appris sur moi-même que je ne savais déjà, mais je m'amuse bien.

« Bon, c'est tout pour aujourd'hui, mon très cher ami. J'ai beaucoup à faire pour préparer l'arrivée du bébé, prévue début juillet. Je viens de décider de repeindre entièrement sa chambre pour qu'elle ressemble à une chambre d'enfant. Et, comme chaque année, j'affiche "complet" jusqu'en septembre.

« J'aimerais que tu sois là, James. J'aimerais que tu puisses connaître le petit être que je chéris déjà. Nous avons décidé de l'appeler Kristy, comme ma mère.

« Reçois toute ma tendresse,

« Candy. »

— Tu sais, tu n'es pas obligé de m'aider, dit Marybeth.

Gênée, elle se tordait les mains en regardant Craig faire un mélange de peintures à partir des pots qu'ils avaient achetés hier.

— J'ai l'impression de profiter de toi, avoua-t-elle. Tu n'as pas eu une minute à toi depuis trois jours, et tu as besoin de repos, pas de ce surcroît de travail.

Craig était arrivé le 12, et depuis, à part pendant les déjeuners au Salon des artistes, les petits déjeuners en compagnie des autres clients et une incursion rapide au magasin de bricolage, ils s'étaient à peine vus. Il faut dire qu'elle était encore plus occupée qu'avant, et lui aussi.

— Tu ne m'as rien demandé, c'est moi qui te l'ai proposé, rétorqua-t-il, les yeux fixés sur elle par-dessus le pot qu'il tenait à la main. Je tiens absolument à t'aider.

Marybeth remarqua distraitement qu'il était beau comme un dieu. Même le jean et le T-shirt blanc bon marché qu'il avait achetés hier pour l'occasion avaient l'air de vêtements de marque, sur lui.

— Je ne comprends vraiment pas pourquoi, fit-elle avec un léger haussement d'épaules. Tu m'as dit un jour que tu n'aimais pas peindre.

— Je n'aime pas peindre sur toile, précisa-t-il. Et la réponse à ta question est simple. Je tiens à t'aider, parce que cela me donne un prétexte pour passer un peu de temps avec toi dans un contexte où nous avons trop à faire pour nous mettre l'un l'autre en péril.

Marybeth haussa les sourcils. Ainsi, lui aussi avait ressenti l'explosion émotionnelle qui s'était produite voilà trois jours, à l'instant où ils s'étaient retrouvés. A sa façon de se comporter, elle avait cru être la seule à être affectée.

— Bon. Peux-tu me passer ce pinceau, maintenant ?

Craig venait de grimper sur l'escabeau installé devant les fleurs et l'arc-en-ciel qu'il avait dessinés hier soir sur le mur.

Elle lui passa le pinceau qu'il désignait. Puis un autre. Rinça. Mélangea. Nettoya. Donna son avis, et peignit là où elle pouvait.

— C'est d'autant plus gentil de ta part, dit-elle à un certain moment, que tu n'approuves pas ma décision de prendre Kristy.

— Ce n'était pas à moi de décider.

— En effet.

— Mais il n'en reste pas moins que tu m'inquiètes. Regarde-toi : tu aimes déjà éperdument cette fillette, alors que tu ne l'as pas encore vue. Qu'est-ce que ce sera quand tu auras investi ton cœur et ton âme en elle, et deux ans ou plus de ta vie !

— Tu me fais penser à...

Marybeth suspendit sa phrase. Elle n'avait jamais parlé de James à personne, si ce n'est à Bonnie qui connaissait son existence dès le départ.

Elle n'avait jamais parlé de James, parce qu'on lui aurait dit, comme l'avait fait Bonnie, qu'elle s'appuyait trop sur lui. Que cette relation n'était pas saine. Qu'elle l'empêchait de mener une vie normale, de vivre vraiment.

Or, elle refusait d'entendre cela.

Elle s'aperçut soudain que Craig ne peignait plus. Il l'observait.

— Je te fais penser à qui ? demanda-t-il les yeux plissés.

— Oh, à personne. Enfin... à quelqu'un qui a su à propos de Kristy et qui m'a donné les mêmes raisons que toi pour m'expliquer que ce n'était pas une bonne idée.

Quand il se retourna vers le mur, Marybeth se détendit. Mais Craig

n'en avait pas fini.

— Ce doit être quelqu'un de très proche pour donner son avis sur une question aussi personnelle.

— Il l'est, en effet.

— Il ?

Le pinceau plongeait dans la peinture et revint emplir délicatement de petits espaces.

— Oui, convint-elle.

— A-t-il un nom ?

Marybeth réfléchit. Quel mal y aurait-il à dévoiler à cet... homme qu'elle ne voyait que deux fois par an le nom de son ami le plus fidèle ?

Un nom qui n'était même pas le vrai.

— James.

Le pinceau refit son trajet, du mur au pot, puis du pot au mur.

— Parle-moi de lui, dit Craig.

Curieusement, Marybeth en avait envie, pour une fois.

Elle en avait envie, parce qu'une partie d'elle — de plus en plus grande — craignait que les critiques qui lui tournaient dans la tête soient fondées. Le fait qu'elle dépende autant de James pourrait la priver de sa faculté d'aimer dans la vie réelle.

Quel homme, en effet, pourrait se comparer à lui ? A part, peut-être, celui qui était là devant elle, en train de peindre en rose d'énormes pétales de fleur.

Mais Craig n'était pas un bon exemple de vie réelle. Il était marié, et même s'il ne l'avait pas été, il n'était pas intéressé par une relation durable avec Marybeth. En définitive, ne le voir que deux fois par an n'était pas très différent du fait de ne voir James qu'à travers ses lettres.

Une réflexion de ce dernier lui vint alors à l'esprit : peut-être ne pouvait-elle aimer un homme qu'à distance.

Mais le coup d'œil que Craig lui jeta lui rappela sa requête.

— James est un homme avec qui je corresponds par écrit, dit-elle.

— Où l'as-tu rencontré ?

— Je ne l'ai jamais rencontré.

Et sans se forcer, après seize ans de discrétion, Marybeth raconta comment elle avait connu James. Elle termina une demi-heure plus tard en précisant qu'ils s'écrivaient toujours toutes les semaines.

Pendant qu'il l'écoutait, Craig avait eu le temps de finir six fleurs, tiges et feuilles comprises.

— A l'évidence, commenta-t-il, cette personne compte beaucoup pour toi.

Elle acquiesça.

— Je ne sais pas ce que je ferais sans lui.

— Oh!

Il lui jeta un bref coup d'œil, et attaqua la peinture du chemin en affirmant :

— Il y a bien plus de force en toi que tu ne crois, Marybeth. Si tu le devais, tu t'en sortirais très bien sans lui. Car, au fond, qu'est-il d'autre qu'une feuille de papier ?

C'était exactement ce qu'elle s'était dit des dizaines de fois. Pourtant, pour quelque raison mystérieuse, ces paroles la firent sortir de ses gonds.

— Tu ne sais pas de quoi tu parles, fit-elle d'un ton sec, regrettant déjà de s'être ouverte à Craig. James est un homme de chair et de sang, avec des pensées et des sentiments. Il n'est pas différent de toi. Ce n'est pas parce que je ne l'ai jamais rencontré physiquement qu'il n'existe pas. Son âme est aussi vivante, aussi digne d'attention que la tienne.

Craig continuant de peindre en silence, elle poursuivit d'une voix vibrante :

— Il avait treize ans quand il m'a écrit pour la première fois, et depuis, il ne m'a jamais fait défaut.

— Il est facile d'être parfait quand ce n'est qu'une fois par semaine, et dans une lettre qu'on peut corriger avant de l'envoyer, intervint Craig.

— James n'est pas parfait, répliqua-t-elle, il s'en faut de beaucoup. Quelquefois, il me met carrément en rogne. Et il n'est pas, non plus, toujours d'accord avec moi. Pour ce qui est de Kristy, par exemple, il m'a dit et répété que je commettais une erreur. Mais si cela se termine mal, comme il le pense, il ne m'abandonnera pas. Il sera là pour me soutenir, il m'aidera à passer le cap.

— Encore une fois, dit Craig en désignant un pot de peinture orange que Marybeth lui donna, il est facile de faire preuve de patience, de continuer à être là quand on n'a pas à être présent physiquement.

— Tu as raison, bien entendu. Est-ce que tu crois que je ne vois pas que les paramètres si particuliers de notre relation font de James, dans mon esprit, un être supérieur à tout autre ?

— Je me posais la question.

— Crois-tu que je ne sais pas que son existence biaise les comparaisons, que j'ai le sentiment de ne pouvoir compter sur personne comme je peux compter sur lui ?

Craig la fixa d'un regard perçant.

— Le sais-tu réellement ?

— Oui. Mais ça joue dans les deux sens, Craig. Je ne ferais jamais appel à James en cas de crise, ça n'aurait aucun sens. Les lettres n'arrivent pas avant plusieurs jours. Et je ne lui téléphonerais même pas, parce qu'il ne pourrait pas venir. Nous nous sommes mis d'accord sur le fait que nous ne devons pas nous rencontrer.

« Je ne me tournerai pas vers lui si j'ai besoin que quelqu'un me serre dans ses bras. Ce n'est pas pour lui que je ferai les courses ou que je cuisinerai. Ce n'est pas avec lui que je ferai l'amour. En fait, je ne ferai jamais rien avec lui ou pour lui, si ce n'est lui écrire cette lettre hebdomadaire.

— Dans ce cas, pourquoi dis-tu que ce serait une catastrophe de le perdre ?

— Parce que James est, en quelque sorte, le meilleur de moi-même.

Et tandis que Marybeth prononçait ces mots, elle commença enfin à

comprendre clairement.

— Il me voit sous mon meilleur jour, et c'est cette Marybeth-là qu'il me montre régulièrement. Il la défie. Il n'hésite pas à lui dire qu'elle se trompe, le cas échéant. Mais il la voit toujours. Il croit toujours en elle. Et parce qu'il me l'a montrée avec tant de persévérance, j'ai fini par la voir, moi aussi.

Elle marqua un temps et déglutit péniblement pour pouvoir continuer.

— Regarde-moi, Craig. J'ai vécu un véritable enfer, j'ai grandi sans l'amour ni le soutien dont un enfant a tant besoin, et pourtant, je suis aujourd'hui une personne relativement équilibrée et heureuse. Et ce n'est pas grâce au soutien psychologique que j'ai reçu après le viol de ma mère. C'est parce que je me connais. Je sais qui je suis.

« Voilà ce que James m'a donné. J'ai le courage de me tromper, parce que je sais que, quoi qu'il arrive, j'assumerai mes erreurs et m'en relèverai. Qui peut en dire autant, dans notre société ?

Craig s'était assis en haut de l'escabeau pour l'écouter. Il répondit :

— Peu de monde, je pense.

— Et il y a autre chose, ajouta Marybeth. Grâce à James, je me suis toujours sentie aimée. Toutes ses lettres, cette correspondance fidèle, m'ont montré à quel point je comptais pour lui. Chaque fois que je déprime, je pense à lui, et je sais, sans le moindre doute, que je suis aimée.

Chapitre 18

Craig avait fini de peindre. Il était minuit et demi, bien plus tard qu'il n'avait prévu, mais à en juger par le sourire de Marybeth, il avait répondu à son attente.

Et dans quelques heures, juste après le petit déjeuner, il repartirait pour le Colorado. Retrouver Jenny.

— Je crois que j'ai fait une erreur, avait-elle reconnu avant son départ en parlant de leur mariage. Au lieu de t'écouter quand tu essayais de me dire que tu ne pouvais pas me donner tout de toi, je t'ai promis que tu ne me rendrais jamais malheureuse, parce que je vivais dans l'instant et que les instants que je passais avec toi étaient toujours heureux. Et je pense que, pour la première fois, malgré tes craintes de ne pouvoir t'engager totalement, tu as cru réellement, toi aussi, en la possibilité de ne pas avoir à vivre seul toute ta vie.

Au cours de cette conversation qui avait dépouillé Craig de son assurance, Jenny avait dit aussi :

— Aie le courage de vivre en dehors de ton art, Craig. De vivre réellement. Je ne connais de ce qui s'est produit pendant ton enfance que les bribes que ta mère m'en a dit, mais, d'une façon ou d'une autre, cette femme a la faculté de libérer ce qui est resté enfermé en toi.

Cette femme. Marybeth Lawson.

Si seulement Jenny savait...

— Tu as fait un excellent boulot, était en train de dire Marybeth en le précédant dans la cuisine. Puis-je te servir un verre de vin, pour te remercier?

Craig hésita. Il aurait voulu que la nuit ne finisse jamais, mais les paroles de Jenny — « Elle te libérera des démons qui te hantent » — continuaient de lui trotter par la tête.

— Tu dois te lever dans moins de six heures, observa-t-il.

— Quatre heures de sommeil me suffisent, assura Marybeth. Et puis il faut que je m'habitue à dormir moins. Dans quelques semaines, j'aurai un bébé à nourrir toutes les deux heures, de jour comme de nuit.

Ah, oui, le bébé ! Kristy... Craig venait de passer la journée à peindre sa chambre.

Au moins, il aurait laissé une trace de son passage dans la vie de Marybeth. Et peut-être penserait-elle à lui, parfois, quand elle bercerait le bébé au milieu de la nuit.

— Alors, je te sers un verre ou pas ?

Craig hésita encore. Il tombait de fatigue. Mais enfin, il céda.

— Oui. A condition que tu te joignes à moi.

Comment pourrait-il jamais dire adieu à Marybeth ?

Mais au bout d'un quart d'heure, il comprit que ses velléités d'exclure la jeune femme de sa vie — ou, plus exactement, de sortir de la sienne — étaient vaines. S'il ne pouvait envisager de futur viable avec Marybeth, il ne pouvait, non plus, l'abandonner.

Ce qui voulait dire qu'il allait devoir s'habituer à lui dire au revoir. Et à se détendre un peu.

— Je sais que cela ne me regarde pas..., commença-t-il. Encore que si, cela me regarde peut-être, compte tenu des conversations que nous avons déjà eues.

— Et du fait que tu es assis dans ma cuisine à 1 heure du matin, un verre de vin à la main ?

Seigneur, elle lui faisait vraiment de l'effet, constata-t-il en son for intérieur.

— Oui, de ça aussi, reconnut-il avec un sourire, mais en essayant de ne pas trop se relaxer.

Car il ne voulait pas que la situation lui échappe, il y avait trop de choses en jeu. Des vies et des cœurs — ce qui était bien plus important qu'un banal assouvissement physique.

Mais Marybeth était plus belle que jamais. Son T-shirt blanc lui collait au corps. A travers le tissu, Craig distinguait son soutien-gorge. Une petite chose qu'il ferait sauter d'un claquement de doigts, si...

Elle s'éclaircit la voix.

— Alors... qu'allais-tu dire ?

Elle souriait comme si tout était normal, mais ses yeux la trahissaient. Elle savait ce qu'il regardait. Et elle avait aussi une idée de ce à quoi il pensait, à en juger par le brusque relief qu'avait pris le bout de ses seins.

— J'allais dire..., fit-il en rassemblant ses idées, que j'ai un autre gros souci à propos de cette histoire de bébé.

— Je t'écoute.

— Eh bien, voilà. D'après ce que tu as dit ces jours-ci, tu prends pas mal de plaisir à sortir en ville avec tous ces garçons qui t'invitent. Les candidats font pratiquement la queue devant chez toi. Le problème, c'est que quand tu auras le bébé, la plupart de ces prétendants s'évanouiront.

— Je le sais.

— Alors, quoi ? N'envisages-tu pas de te servir de Kristy comme un nouveau prétexte pour tenir les hommes à l'écart ?

— Non, je n'envisage rien de tel. Mais si sa présence permet de faire le tri parmi les candidats, comme tu dis, je n'ai rien contre. Ainsi, au moins, je saurai. Si un homme est prêt à partager ma vie avec un bébé en sus, ses sentiments devraient avoir une certaine profondeur, tu ne crois pas ?

Marybeth n'avait pas tort. Il essayait toutefois de trouver un contre-argument, quand elle demanda de but en blanc :

— Comment va Jenny ?

Craig fronça les sourcils. Avait-elle décelé quelque chose ?

— Très bien. Pourquoi ?

— Tu ne l'as pas évoquée une seule fois depuis ton arrivée.

— Il faut dire que nous n'avons pas eu beaucoup de temps pour parler, cette fois.

— Eh bien, parle. Comment est-ce que ça va, entre vous ?

Craig contempla la bouteille de vin, considéra de la vider d'un trait. Mais les reflets violets des yeux de Marybeth, braqués sur lui, attirèrent son regard comme des aimants.

— Nous nous sommes séparés pour faire le point.

Les mots, qui étaient déjà terribles dans le silence de son esprit, paraissaient carrément horribles, maintenant qu'il les prononçait.

— Quoi ? s'exclama-t-elle. Que s'est-il passé ? J'espère que... ce n'est pas cause de... Nous n'avons rien fait de...

— Ne t'inquiète pas, ce n'est pas à cause de toi. Ou de... nous. Nous habitons toujours ensemble, mais plus en tant que mari et femme. Pour quelque temps.

Ce n'était pas très clair, mais ça ne l'avait pas été davantage pour Craig, quand Jenny avait dit :

— Je ne demande pas le divorce, Craig. Du moins, pas pour l'instant. Je ne suis pas sûre de vouloir divorcer. Je ne suis pas sûre d'être capable de renoncer à toi. Tout ce que je sais, c'est que les choses sont en train de changer et que nous allons devoir changer avec elles. Il nous faut juste un peu de temps pour déterminer si nous allons changer ensemble ou séparément. Je crois qu'au départ, nous étions parfaits l'un pour l'autre, que chacun trouvait en l'autre ce dont il avait besoin. Mais depuis quelques mois, depuis ton premier séjour à Santa Barbara, je me demande si nous n'avons pas dépassé ce stade. Peut-être que ce qui nous convenait si bien au début nous empêche maintenant d'aller de l'avant.

— Je ne comprends pas, dit Marybeth.

— Jenny n'est plus sûre de m'aimer.

— Comment pourrait-elle ne plus t'aimer ?

Ce cri du cœur de Marybeth, qui la faisait rougir, maintenant, émut Craig plus que de raison.

— C'est simple, répondit-il. Parce que je ne lui ai pas donné grand-chose à aimer.

— Tu es ce que tu es, Craig. Ce n'est pas une question de donner assez ou de...

— Non, coupa-t-il. Pour ce qui me concerne, Jenny a raison. Elle et moi sommes mariés depuis bientôt huit ans, et elle ne sait même pas que mon père est en prison. Ou qu'il m'écrit tous les mois à une boîte postale ouverte voilà dix ans, mais que je ne lis pas ses lettres.

— Ton père est en prison ? s'étonna-t-elle.

Craig hocha la tête sans ajouter un mot. Il en avait déjà trop dit.

— Tu lui renvoies ses lettres ?

— Non, je les jette.

— Mais tu as gardé la boîte postale ?

— Il connaît mon nom, il me retrouverait.

— Et alors, ses lettres arriveraient chez toi.

— Exactement.

— Mais ne crois-tu pas que tu devrais au moins en lire une ? Parce que, quoi qu'il ait fait, il le regrette peut-être profondément. Peut-être peut-il s'expliquer. Peut-être mérite-t-il qu'on le pardonne.

— Je n'ai pas l'intention de lire ne serait-ce que l'une de ses lettres.

Marybeth cessa de discuter, mais son regard trahit son désaccord.

— Et, donc, Jenny n'est pas au courant, fit-elle. Mais cela ne suffit pas pour faire de toi un mauvais mari.

C'était drôle, Jenny avait dit à peu près la même chose :

— Tu ne pourrais pas être mauvais, même si tu faisais tout pour, Craig McKellips. C'est en partie pour cette raison que tu me plais tant. Tu es loyal, tu es le plus charmant des hommes, tu n'as pas une once de méchanceté... Et je n'ai jamais connu quelqu'un qui soit plus conscient que toi de ses responsabilités envers autrui. Avec toi, on se sent fondamentalement en sécurité.

La truffe de Brutus qui fouillait sa main ramena Craig au présent.

— Elle ne sait pas que j'aime les chiens, reprit-il. Ni que j'aime vraiment cuisiner. Elle ignore à quel point je trouve la paix au bord de l'océan. Elle ignore que je veux des enfants, ou que ma mère me manque terriblement. La seule chose qu'elle sait vraiment, c'est me

découvrir dans mes œuvres, dit-il pensivement. Elle est très douée pour cela.

— Ah, c'est un point d'intérêt commun. Vous pourriez simplement redémarrer à partir de là.

Si Jenny était d'accord, songea Craig. S'il l'était aussi.

S'il restait assez de sentiment, dans leur couple, pour les soutenir.

— Tu souhaites que ton mariage marche ?

— Bien sûr, murmura-il, le regard distraitement rivé sur celui, désabusé, de Brutus. La perspective de perdre Jenny me fait froid dans le dos.

— Eh bien, voilà ta réponse, n'est-ce pas ?

Craig fit une moue dubitative. Il n'en était pas sûr. Et ne savait pas pourquoi il n'en était pas sûr.

— Réponds-moi franchement, demanda Marybeth. Te sens-tu menacé à l'idée de mettre ton cœur à nu devant ta femme ?

Retenant la réplique qui lui venait aux lèvres — qu'il ne ferait jamais une telle chose —, Craig réfléchit au sens profond de la question.

Faisait-il confiance à Jenny sans aucune réserve ?

— Je n'en sais rien, dit-il au bout du compte.

Il vida son verre d'un trait. Il n'essayait pas d'esquiver la question, d'éluder le problème. Il n'en savait rien, c'était l'absolue vérité.

« Dimanche 22 juin 2008.

« Ma chère Candy,

« J'ai une requête à te présenter. Ma femme sait déjà que nous nous écrivons, mais serais-tu d'accord pour que je lui en dise un peu plus à ton sujet? Je ne lui ferai pas lire nos lettres, jamais au grand jamais. Mais je compte attaquer un nouveau chapitre de ma vie de couple, essayant d'être aussi brave que toi et de vivre pleinement. Cela veut

dire que la nature de la relation que j'ai avec elle doit changer.

« Je ne ferai rien tant que tu ne m'auras pas répondu. De toute façon, tout cela n'en est encore qu'au stade de la réflexion. Mais je ne peux pas te pousser à prendre des risques, ou attendre de toi que tu en prennes, si je n'en prends pas de mon côté. »

James lui parlait ensuite d'un déplacement professionnel qu'il venait juste d'effectuer, lui disait qu'il avait repris le jogging, et Marybeth s'attacha à chacun de ses mots — dans un effort désespéré d'oublier sa requête.

La vie changeait tant, ces temps-ci ! Et si rapidement !

Elle n'aurait jamais dû parler de James à Craig. Surtout sans le lui avoir demandé préalablement.

Elle ne *voulait pas* que James parle d'elle à sa femme. Des jugements seraient émis.

Les gens n'appréciaient pas que l'on pénètre sur le précieux territoire de leur vie privée.

« Et maintenant, Candy, j'ai une question pour toi. Crois-tu qu'il soit possible de trop dire "je t'aime" ? Cette profession de foi n'est-elle pas trop utilisée, aujourd'hui, pour exprimer l'affection, au lieu d'être l'expression d'un sentiment plus profond ? Le message ainsi affaibli n'introduit-il pas une confusion dans les esprits ?

« J'attends ta réponse — tes réponses — avec impatience, ma douce amie.

« Il faut que je te dise aussi que tu donnes de la profondeur à ma vie, Candy. Tu la rends plus riche avec chacune de tes lettres, et je ne veux jamais perdre cela.

« Je t'aime (je ne le dis pas trop souvent!)

« James. »

Chapitre 19

« Lundi 7 juillet 2008.

« Cher James,

« Est-il juste que tu aies raison aussi souvent? Est-il juste que tu aies eu raison cette fois encore ?

« Kristy, le petit ange, est née hier soir. »

Quand une larme s'écrasa sur le papier, Marybeth fit une pause pour prendre un mouchoir. Et se remit aussitôt à écrire.

Se confier à James était tout ce qui comptait, en cet instant Elle ne voyait pas d'autre façon de remonter la pente.

« Kristy est encore plus craquante que prévu. Cheveux aile de corbeau — qu'elle perdra sans doute, selon l'obstétricien —, yeux bleus... Il faudrait que tu voies ses doigts et ses orteils : ils sont minuscules ! Et ses ongles... Je n'ai jamais rien vu d'aussi délicat, on dirait de petits éclats de nacre. Elle pèse trois kilos et demi et mesure cinquante centimètres, ce qui, paraît-il, est parfait.

« Mais je ne la prendrai pas, James. Quand les Mather ont vu le bonheur de Wendy, quand ils ont vu dans quel état la mettait l'idée de la perdre, ils ont compris que leur fille était avant tout une maman, maintenant. Qu'ils ne pouvaient rien contre, la nature. Ils vont donc garder le bébé et aider Wendy dans toute la mesure du possible. Elle ne suivra pas le cursus qu'ils envisageaient, mais si ses parents essaient de se faire une raison, Wendy, elle, est radieuse.

« Quant à moi, je me suis cloîtrée chez moi pour t'écrire. La maison est pleine d'affaires que j'avais achetées pour le bébé. Je les porterai chez les Mather tout à l'heure.

« Mais je ne pourrai pas me débarrasser aussi facilement de mes rêves.

« Je la voulais vraiment, James.

« Enfin, le destin en a décidé autrement.

« Sais-tu à quel point je te suis reconnaissante d'être là, James ? Tu pourrais te réjouir de la nouvelle, parce que tu n'étais pas d'accord pour que je prenne le bébé, mais je sais que non. Tu es désolé pour moi, n'est-ce pas, mon ami ? Je sais que tu penses plus à ma souffrance qu'au fait que je m'épargne ainsi une terrible erreur. C'est comme si je te sentais à mes côtés, partageant ma douleur.

« Je vais m'arrêter pour aujourd'hui. Il faut que j'explique à Brutus que ce n'est pas la fin du monde — et que j'emporte ces affaires chez les Mather pour qu'elles ne me rappellent pas le bébé sans arrêt. Mais je t'emporterai toi aussi avec moi pour que tu ne me quittes pas un seul instant, aujourd'hui.

« J'ai lu un article, récemment, qu'avait écrit une psychiatre. Elle disait que l'amour vrai, c'est quand on peut être loin l'un de l'autre mais le cœur en paix, parce qu'on sait que, où que soit l'être aimé, il est toujours avec soi. J'ai eu l'impression qu'elle regardait dans mon âme et t'y voyait, James.

« A bientôt,

« Candy.

« P.-S. : Bien entendu, tu peux parler de moi à ta femme. »

« Jeudi 10 juillet 2008.

« Ma très chère Candy,

« Je suis vraiment navré, à propos de la petite Kristy. Je suis navré que tu souffres. Tu mérites d'être heureuse, et j'espère que cette blessure se refermera vite.

« Un jour, si t'en souviens, nous avons parlé des clichés. Nous disions que si la plupart d'entre eux avaient une telle longévité, c'est parce

qu'il devait y avoir en eux une bonne part de vérité. Par exemple :
"Quand une porte se ferme, il y en a une autre qui s'ouvre."

« Je t'en prie, Candy, garde les yeux bien ouverts afin de repérer cette porte. Quelque chose viendra à toi. Quelque chose qui t'apportera plus que ce que tu envisageais avec Kristy. Je le crois de toute mon âme.

« Je dois m'arrêter. Ma femme et moi allons passer quelques jours dans les montagnes Rocheuses. Mais j'ai reçu ta lettre ce matin, et je voulais y répondre avant de partir. Tu as mon numéro de portable. N'hésite pas à t'en servir.

« Après plusieurs mois d'introspection et de réflexion, j'ai abouti à la conclusion que tu faisais intégralement partie de moi, Candy. Il y a beaucoup de choses que j'ignore, beaucoup de choses pour lesquelles je ne trouve pas de réponse, mais cela, au moins, j'en suis sûr.

« Tu es le sommet de ma pyramide,

« Ton James. »

« Dimanche 7 décembre 2008.

« Cher James,

« Ce que tu écris dans ta dernière lettre me rend perplexe Comment peux-tu affirmer, à vingt-neuf ans, que tu n'auras jamais d'enfant ? Ta femme n'en voulant pas, je comprends que tu dises la même chose. Mais nous avons appris très jeunes, toi et moi, que les choses changent vite. Qui sait ce que tu auras vécu, dans dix ans ? Et quels choix tu feras alors ?

« Que tu crois n'être pas fait pour être père me dépasse. Tu es patient, tu as l'esprit ouvert. Tu ne juges pas les gens, tu essaies de les comprendre et de comprendre ce qui les a mis dans telle ou telle situation. Tu sais aller directement aux racines d'un problème pour le résoudre simplement. Tu ne te troubles pas facilement. Tu as de la compassion. Tu es un excellent pédagogue. Tu laisses les autres commettre leurs erreurs, mais tu es présent pour les aider à se tirer des conséquences sans t'écrier : "Je te l'avais bien dit !" Bref, tu ferais un père formidable.

« Et que tu crois ne rien savoir du rôle de père parce que tu as grandi sans le tien me plonge dans un abîme d'incompréhension. S'il est bon d'avoir un modèle, tu n'as pas besoin d'un père pour en être un toi-même. Cette faculté relève de l'instinct.

« D'ailleurs, ton père a été là pendant une partie de ton enfance. C'est toi qui me l'as écrit. Quoique, maintenant que j'y pense, tu ne m'as jamais dit quel âge tu avais quand il est parti. Était-ce après le viol ?

« Je n'en reviens pas que nous n'ayons jamais parlé de ton père. Surtout maintenant que je sais quel gouffre son absence a laissé dans ton cœur. J'ai l'impression de t'avoir fait défaut, en n'abordant pas ce sujet. J'aurais dû m'en rendre compte plus tôt.

« Cela me rend triste de penser à toi sans enfant.

« Ce qui nous amène à ma contribution philosophique de la semaine. Que penses-tu de l'insémination artificielle ? Ou, plutôt, des donneurs de sperme ? Est-il légitime qu'un homme se contente de donner sa semence, abandonnant ainsi toute responsabilité de paternité, mais contribuant, cependant, à l'engendrement d'un enfant qui ne connaîtra jamais son père biologique ? Ou qui n'aura pas de père du tout, le cas échéant.

« Pourquoi certains hommes se sentent-ils responsables des vies qu'ils créent et d'autres pas ? Qu'est-ce qui définit la paternité ? La signature d'un document ou les gènes ?

« A propos d'enfant, Kristy se porte à merveille. Je la garde une ou deux fois par semaine, en général quand Bonnie emmène Bob à l'hôpital pour ses soins. Les Mather ont serré les rangs avec l'arrivée de l'enfant. Je crois qu'ils ont pris la bonne décision en la gardant. Elle est littéralement enveloppée d'amour.

« Kristy voit son père tous les jours, bien entendu, et ces deux-là s'adorent. Randy est en première année de fac à Santa Barbara. Lui et Wendy n'ont encore rien dit, mais je pense qu'ils se marieront l'été prochain, quand elle aura terminé le lycée. Elle travaillera et s'occupera de Kristy jusqu'à ce qu'il ait fini ses études, puis c'est lui qui travaillera pendant que Wendy attaquera l'université.

« Un dernier mot, avant que j'arrête ma prose. Je suis inquiet à ton sujet, mon ami. Depuis quelques mois j'ai l'impression que quelque chose te perturbe. Tes lettres sont plus courtes, tes réponses plus hésitantes.

« Dis-moi tout, je t'en prie.

« Avec amour et tendresse,

« Candy. »

« Jeudi 11 décembre 2008.

« Ma douce Candy,

« Comme chaque fois, j'ai reçu ta lettre avec un grand plaisir. Tu possèdes le don extraordinaire de savoir exactement quand j'ai le plus besoin d'avoir de tes nouvelles.

« Et aussi, comme d'habitude, ton intuition est exacte. Je me sens préoccupé depuis une paire de mois... d'années, pour être exact. Je ne sais pas si c'est l'approche de la trentaine ou le fait que j'aie perdu ma mère, mais je ressens plus fortement le besoin de découvrir ce qui manque à ma vie.

« Est-ce quelque chose que j'ai là, sous le nez, et que je ne vois pas ?

« Est-ce impossible à trouver ?

« Est-ce que je cherche trop ?

« Ou bien ce quelque chose attend-il que je vienne à lui ?

« Pour ce qui est de ta question sur l'insémination artificielle, je pense que, globalement, les banques de sperme sont utiles. Elles permettent aux couples qui ne peuvent pas procréer de façon naturelle d'avoir tout de même des enfants.

« Je me souviens de tout l'amour que ma mère avait pour moi, et cela me dérange de penser que des femmes qui lui ressemblent n'auront pas l'occasion d'aimer un enfant à cause d'un problème physique.

« D'un autre côté, j'ai des sentiments mêlés à propos des femmes qui font appel à l'insémination artificielle pour avoir un enfant qu'elles comptent élever seule, sans aucune influence masculine, sans qu'intervienne en aucune façon l'image du père. C'est peut-être parce que j'ai grandi sans père, mais je crois que, surtout pour les garçons, le père est un ingrédient primordial dans le bouillon de

l'épanouissement. »

Assise à son secrétaire, Marybeth contemplait la lettre de James qu'elle avait reçue lundi, quand Brutus, à ses pieds, grogna.

« Tu vas le faire, n'est-ce pas ? » semblaient dire ses grands yeux marron.

Il ne portait pas de jugement. En tout cas, elle n'en voyait pas, dans ce bon regard de chien.

Elle reporta son attention sur la lettre de James, et c'est à ce moment-là qu'elle se décida enfin, après deux jours d'hésitation. Elle allait le lui demander franchement. Au pire, il dirait non, elle n'en mourrait pas. Et si elle ne le lui demandait pas, elle savait qu'elle le regretterait jusqu'à la fin de ses jours.

Et puis, songea Marybeth en prenant son stylo, rien, pas même une requête outrancière, ne mettrait leur amitié à mal. Leur amitié était inconditionnelle.

Du moment qu'ils ne se rencontraient pas.

« Mercredi 17 décembre 2008.

« Cher James,

« J'ai décidé d'avoir un enfant. Il y a plusieurs banques de sperme de bonne réputation, à Los Angeles, et j'en ai déjà contacté deux ou trois. La procédure est confidentielle, médicalement sans danger et relativement abordable. Bien entendu, le résultat n'est pas garanti. Mais il y a des forfaits qui donnent la possibilité de procéder à plusieurs tentatives.

« Outre l'avantage évident de ne pas devoir coucher avec un homme pour lequel je n'aurais aucun sentiment, mon choix repose en grande partie sur le fait que je n'aurai pas à redouter un éventuel désaccord sur la garde de l'enfant, ni qu'il soit déchiré entre deux foyers.

« Je te promets, mon doux ami, que cet enfant ne manquera pas d'images masculines. Bob et Randy se sont déjà portés volontaires

pour tenir le rôle de grand-père et de père de substitution.

« Et je continue à accepter les rendez-vous, même si, jusqu'ici, ils n'ont rien donné.

« J'ai beaucoup réfléchi, avant de me décider, et j'ai conscience de ne pas choisir la facilité en prenant la responsabilité d'élever seule mon enfant. Cependant, quand je me dis que je pourrais passer ma vie à attendre en vain l'âme sœur, les difficultés me paraissent minimes.

« Et je ne veux pas rater l'occasion d'être mère.

« J'ai pleinement conscience, aussi, de minimiser mes chances de rencontre avec un bébé dans les bras, mais, comme je l'ai déjà dit, je ne voudrais pas d'un homme qui m'aimerait sans aimer mon enfant. Cela me permettrait donc de trier les prétendants.

« A présent, mon très cher ami, j'ai une question à te poser. S'il te plaît, ne continue à lire que si tu comprends pleinement qu'une réponse négative me convient tout autant qu'une réponse positive. Dans un cas comme dans l'autre, tu guideras ma vie dans la direction qu'elle doit forcément prendre.

« Je veux savoir, mon amour, si tu serais d'accord pour donner le sperme pour mon bébé. Je me suis déjà renseignée : cela ne poserait pas de problème. L'échantillon serait congelé et envoyé par avion à Los Angeles, à la clinique de mon choix.

« Depuis que cette idée m'est venue à l'esprit, au mois de juillet, j'y pense sans cesse. Nous n'aurions pas de contact physique, mais, en même temps, notre union serait parfaite. Un mélange de toi et de moi, le couronnement de notre amour — hors sexualité. La sorte d'amour que nous partageons est bien au-delà du sexuel, au-delà même de ce monde. Peux-tu imaginer l'enfant qui naîtrait de nous ?

« Bien entendu, nous ferions tout le nécessaire, légalement, pour te décharger de toute responsabilité vis-à-vis de l'enfant. Et, bien sûr, il faudrait que ta femme donne son accord. Par écrit. »

C'était en partie parce que la femme de James ne voulait pas d'enfant que Marybeth s'était permis cette requête.

Et c'était aussi en partie à cause de la femme de James qu'elle avait autant différé sa demande. Car que se passerait-il si James était

d'accord, mais pas son épouse ? Il serait forcé de faire un choix.

Voilà pourquoi Marybeth ne s'embarquerait dans cette aventure que si la femme disait oui.

Il y avait encore beaucoup de choses dont Marybeth aurait aimé parler, concernant sa proposition. Mais elle ne voulait pas influencer James davantage. C'était à lui de réfléchir.

Reprenant son stylo, elle se contenta d'écrire :

« Je t'aime, mon cher James, et je suis emplie d'une joie sans mélange à l'idée de porter ton enfant.

« En même temps, si tu refusais, je serais en paix avec moi-même, convaincue que cela ne devait pas être,

« Candy. »

Chapitre 20

On était le 23 décembre, et Craig n'arrivait pas. Il avait plus d'une heure de retard.

Marybeth contempla les petites quiches lorraines qui avaient eu le temps de refroidir dans l'assiette où elle les avait disposées, et prit une bonne inspiration.

— Il ne va pas tarder à arriver, assura-t-elle au chien étalé de tout son long dans l'entrée.

S'était-il installé là pour accueillir leur hôte ou était-ce par hasard, Marybeth l'ignorait.

En tout cas, cela faisait trois jours qu'elle parlait à son chien à quatre pattes du retour semestriel et imminent de Craig dans leur univers.

Pour s'occuper, elle monta vérifier la chambre bleue. La chambre de Craig, comme elle l'avait rebaptisée il y avait déjà un bon bout de temps.

Tout était en ordre.

Sauf que Craig n'y était pas.

Revenue au rez-de-chaussée, elle jeta un coup d'œil dans le salon pour s'assurer que personne n'était entré pendant qu'elle était en haut, et s'adressa de nouveau à Brutus.

— Il aurait appelé s'il ne venait pas.

Le chien lui jeta un regard sans expression.

Vingt minutes plus tard, elle était assise par terre dans l'entrée, adossée à la porte, la tête de Brutus sur les genoux, et ne cherchait plus à dissimuler son angoisse.

— Crois-tu qu'il viendra ? demanda-t-elle. Tout de même, il n'oserait pas me faire ça !

A moins qu'il n'ait eu un accident. Si tel était le cas, qui penserait à la prévenir?

Elle soupira. Depuis quelques jours, l'angoisse était sa compagne fidèle. Depuis qu'elle avait adressé sa requête à James. Depuis qu'elle attendait une réponse qui aurait dû être arrivée et qui n'arrivait pas.

Est-ce que ses deux amis l'avaient laissée tomber ?

Sa longue promenade sur la plage n'avait fait aucun bien à Craig. Il avait froid. Ses chaussures en cuir et le bas de son jean étaient trempés et couverts de sable — qu'il n'avait pas réussi à enlever avant de monter dans sa voiture de location.

L'appréhension qui lui nouait l'estomac ne s'était pas dissipée comme il l'espérait. Au contraire, le fait de marcher sur cette plage qu'il avait parcouru, la dernière fois, en compagnie de Marybeth n'avait fait qu'empirer les choses.

Il était pris au piège. Il n'y avait pas d'issue.

Non seulement son propre bonheur lui avait échappé, mais il allait anéantir celui de personnes qui lui étaient chères.

Il avait marché sur une corde raide pendant la plus grande partie de sa vie, et après qu'il fut parvenu à franchir sain et sauf, abîme après abîme, la corde était en train de se rompre sous ses pieds.

Pourtant, cela aurait dû fonctionner. Si les deux femmes de ses pensées avaient coopéré, il aurait pu être tout — presque tout — pour l'une et pour l'autre.

Relevant la manche de son pull, il regarda l'heure et constata sans surprise qu'il avait deux heures de retard. Marybeth devait se ronger les sangs.

Il fallait qu'il lui parle. Elle ne lui avait pas laissé le choix.

Mais devait-il d'abord faire l'amour avec elle ? Pouvait-il espérer que, s'il l'aimait physiquement, le nouveau lien qui se créerait entre eux serait assez fort pour résister à la vérité ?

Seulement, l'espoir était un sentiment que Craig avait perdu quelque part en chemin.

En même temps que la confiance en soi.

Et sa femme.

A l'approche de L'Orangerie, sa gorge se serra quand il songea à Marybeth qui l'attendait depuis deux heures, ou, pire, qui pensait qu'il ne viendrait plus et qu'il ne l'avait pas prévenue, qu'il l'avait laissée tomber comme une vieille chaussette.

Il avait besoin — physiquement — de la prendre dans ses bras. Cela dit, il n'entendait pas essayer de la persuader. Il ferait l'amour avec elle uniquement si elle le voulait aussi fort que lui.

Mais il savait parfaitement que le désir de Marybeth était aussi puissant que le sien. C'était un fait.

Et lui seul était en possession de tous les faits. C'était à lui de décider du meilleur moyen de faire face à cette situation.

Devait-il d'abord faire l'amour avec elle?

Devait-il lui parler dès son arrivée et perdre ainsi toute chance de l'aimer?

Avait-elle besoin de l'amour qu'il avait à lui donner, ou serait-il plus sage qu'il la laisse le haïr, qu'il la laisse poursuivre sa vie ?

Pourrait-elle continuer à vivre ?

Elle avait autant besoin de lui qu'il avait besoin d'elle.

Il n'y avait pas d'autre choix que l'amour. Espérer qu'il les unirait, et, ensuite, affronter l'avenir.

Craig doutait fort que cela finisse bien, mais il n'avait plus son mot à dire, les dés étaient déjà jetés.

Ce dont il était sûr, songea-t-il alors qu'il s'engageait dans l'allée de L'Orangerie, c'est que, avec ou sans son concours, la vie allait changer radicalement.

A l'instant même où elle vit le visage de Craig, Marybeth comprit que quelque chose s'était passé. L'irritation qui s'était accumulée en elle au cours des deux dernières heures s'évanouit immédiatement.

Sortant de derrière le comptoir de la réception où elle s'était installée dès qu'elle l'avait vu s'engager dans son allée, elle franchit les quelques pas qui le séparaient d'elle et s'arrêta juste avant de lui sauter au cou.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

Craig posa son sac de voyage, soulageant un peu l'angoisse de Marybeth. Au moins, il n'allait pas repartir tout de suite.

— Désolé d'être en retard, s'excusa-t-il sans la regarder franchement. J'aurais dû te passer un coup de fil.

Elle attendit, mais Craig se taisait. Apparemment, il n'entendait pas lui fournir la moindre explication. Alors, pour une fois, parce qu'elle ne lui avait jamais vu une telle expression, elle insista :

— Je t'en prie, Craig, dis-moi ce qui ne va pas.

— Je...

Alors qu'il changeait de pied d'appui, manifestement mal à l'aise, elle remarqua le sable sur ses chaussures et son pantalon. Il était allé sur la plage !

Pendant qu'elle s'inquiétait à son sujet, il était ici, à Santa Barbara. Décidément, il y avait anguille sous roche.

Relevant les yeux, elle vit que Craig l'avait observée pendant qu'elle notait l'état de ses vêtements. Leurs regards se rivèrent l'un à l'autre, et il finit par opiner du chef.

— D'accord. Mais puis-je monter mon sac, auparavant ?

Sans un mot, Marybeth alla prendre la clé de la chambre et la lui donna. Puis, tandis qu'il montait l'escalier, elle demanda :

— As-tu mangé ?

Craig s'arrêta sur la troisième marche et parut réfléchir à cette question pourtant toute simple.

— Non.

— J'ai préparé quelques amuse-gueule. Si je les sors, est-ce que tu en prendras ?

Son bref hochement de tête parut de sinistre augure à Marybeth.

Elle en perdit le peu d'appétit qui lui restait.

Avec une lettre dans la poche arrière de son jean qui lui brûlait la peau à travers le tissu, Craig se tenait dans le salon de la maison d'hôtes où il s'était senti chez lui, caressant distraitemment le chien qui semblait croire qu'il faisait partie de la famille.

Il attendait que Marybeth revienne, tout en essayant de calmer le feu qui faisait rage dans son corps. Il allait lui faire l'amour, il le fallait.

C'était la seule chance de créer ce lien avant qu'il lâche la bombe qui risquait de les séparer à jamais.

Et si cela ne marchait pas, si elle le haïssait quand même, eh bien, au moins, elle en aurait fini avec lui une bonne fois pour toutes. Il l'aurait aidée à surmonter les doutes qu'elle entretenait, et elle serait libre d'aller chercher l'amour ailleurs.

La table était mise, et Craig reconnaissait quelques-uns de ses mets favoris : quiches lorraines, canapés de tapenade, boulettes de viande au cumin, salade de pois chiches... C'était curieux, mais il y avait toujours plus de choix quand il était seul avec elle que quand d'autres hôtes partageaient le repas.

Cette constatation amena un rictus aigre-doux sur ses lèvres.

Lorsqu'il tourna de nouveau les yeux vers la porte de Marybeth, se demandant ce qui la retenait chez elle, elle était là à le regarder, une bouteille et deux verres à la main.

— Je ne t'ai pas entendu redescendre, dit-elle.

— J'avais remarqué.

Sans plus attendre, elle posa les verres sur la table basse et leur servit du vin.

Craig la regarda faire, contempla ses mains délicates, les imagina glisser lentement sur la peau de son dos.

Marybeth alla emplir une assiette qu'elle posa près des verres. Puis elle invita Craig à s'asseoir sur le canapé.

Il s'exécuta en tentant de dissimuler le tremblement de ses mains. Car, malgré toute son expérience, il n'avait pas la moindre idée de la façon dont il devait agir. Il avait de nouveau quinze ans. Il n'avait jamais touché de femme...

Elle s'assit à son tour et leva son verre.

— Avec un peu d'avance, je souhaite un joyeux Noël à un ami très cher.

— Joyeux Noël à toi, dit-il à son tour en plongeant le regard dans les reflets violets qui dansaient dans les yeux de son hôtesse. Et bonjour, au fait.

Marybeth sourit. Le premier sourire qui illuminait son visage depuis l'arrivée de Craig. Le sourire même qui l'avait tenu éveillé tant de nuits. Ce sourire qui lui manquait si terriblement.

— Bonjour, répondit-elle.

Et, tout à coup, l'ambiance s'alléga.

Il prit une boulette de viande, puis une deuxième, tout en l'écoutant lui parler de Wendy et de sa famille. Du bébé qu'elle n'avait pas eu. De la chambre d'enfant qu'elle utilisait maintenant comme espace de rangement.

Décelant sa souffrance, Craig songea à lui donner ce qu'elle désirait le plus au monde, de la laisser, si la vérité devait les séparer à jamais, avec ce cadeau magnifique et sans prix que serait un bébé.

— Tu ne manges pas beaucoup, observa-t-elle.

En effet, se dit-il. C'était un appétit d'un genre différent qu'il voulait satisfaire.

Mais il fallait d'abord mettre les choses au clair.

— Jenny et moi avons divorcé.

Elle faillit en renverser son verre.

— *Quoi ?*

— Je n'étais pas amoureux d'elle, elle n'était pas amoureuse de moi.

Cela paraissait si simple, vu de ce côté de la barrière. Bien qu'encore un peu douloureux.

— Mais... vous étiez ensemble depuis huit ans. Et... je croyais que vous ne vous étiez séparés que pour faire le point.

Il hocha la tête.

— Justement, nous avons fait le point. Au bout de trois semaines, nous nous sommes rendu compte chacun de notre côté que nous pouvions nous débrouiller seuls. Cette réalité acceptée, nous n'avions plus besoin l'un de l'autre.

Pour compenser la légèreté de son ton — qu'il n'aimait pas —, Craig jugea bon de s'expliquer.

— Quand nous nous sommes rencontrés, nous étions deux êtres qui avaient peur que le monde ne nous comprenne jamais, et que nous soyons forcés, de ce fait, à passer notre vie en solitaires. Nous nous sommes servis l'un de l'autre pour éviter ce sort. Et pendant ce temps, ni Jenny ni moi ne vivions vraiment..., ne faisons quoi que ce soit que nous ayons vraiment envie de faire, sauf dans notre travail. Nous nous aidions l'un l'autre à nous installer dans la facilité.

— Eh bien, dis donc ! s'exclama Marybeth en le regardant avec de grands yeux. As-tu eu de ses nouvelles ? Est-ce qu'elle va bien ?

— Elle est retournée en France. Elle rêvait de le faire, mais elle ne me le disait pas. Elle sort avec un homme qu'elle connaissait déjà. Le fils d'amis de ses parents. Nous nous téléphonons régulièrement, et elle me parle beaucoup de lui.

— Crois-tu qu'il lui plaise vraiment ? Ou sort-elle avec lui pour se consoler de toi ?

— Mon ex-femme, qui a toujours fait passer le travail avant tout, me fait l'effet d'une collégienne, quand elle parle de son ami. Elle est folle amoureuse de lui, je suis catégorique sur ce point.

— Et comment le prends-tu ?

Craig étudia un instant le fond de son verre vide.

— Franchement ?

— Oui.

— Avec soulagement.

Et cela aussi faisait honte à Craig. Après huit ans de mariage, tout ce qu'il ressentait à l'idée que son ex-femme s'épanouissait dans les bras d'un autre était le lâche soulagement de ne plus avoir à s'efforcer de la rendre heureuse.

Marybeth se laissa aller contre son dossier avec un soupir.

— Alors... y a-t-il quelqu'un d'autre ?

Voilà l'ouverture que Craig attendait.

D'abord, il la laissa le resservir. Le liquide rouge coula dans son verre. Cela lui laissait un peu de répit. Un très bref répit.

Dieu sait qu'il était loin, très loin d'être parfait. Mais il faisait ce qu'il fallait dès qu'il savait ce qu'il fallait faire.

Son père était le destructeur, lui était le sauveur.

Craig avait toujours été intègre — ce qu'il disait, il le faisait.

Mais... cette double vie qu'il menait ?

En définitive, il ne valait pas mieux que son père.

Sauf que ses intentions étaient bonnes. Tout ce qu'il faisait, c'était pour aider...

— Craig ? Si tu es venu me dire que, maintenant que tu es libre, tu as découvert que je ne t'intéressais plus, il n'y a vraiment aucun problème.

Coupé dans ses pensées, Craig faillit en recracher son vin. Si Marybeth croyait vraiment ce qu'elle venait de dire, il cachait mieux ses sentiments qu'il pensait.

— Il est clair que, si une partie de toi est contente d'être ici, une autre n'en a visiblement aucune envie, poursuivit-elle. Tes deux heures de retard, la mine que tu faisais quand tu es arrivé... Enfin... je ne veux pas que tu croies que tu me dois quoi que ce soit. Tu ne me dois rien, Craig. Rien du tout. Si j'ai pu t'aider à te rendre compte, d'une manière ou d'une autre, que tu ne menais pas l'existence que tu souhaitais et que tu trouves maintenant que ce n'est pas mieux ici, c'est la vie. Je ne

peux pas te le reprocher.

Craig en restait coi. Elle était sincère, cela se voyait dans son regard. Comme il le savait depuis toujours, Marybeth Lawson était une femme spéciale. Unique dans son genre.

Et, là, il ne savait trop comment réagir. Parmi tous les scénarios qu'il avait imaginés, celui où elle croyait qu'il ne voulait plus d'elle ne lui était pas venu à l'esprit.

— Je..., commença-t-il.

— Tout va bien,

La main qu'elle venait de poser sur la sienne assécha la gorge de Craig. Il pouvait compter le nombre de fois où leurs corps étaient entrés en contact. Deux. Et, depuis, il avait revécu ces moments tous les jours.

— Je ne vais pas m'effondrer sur toi, ou...

— Tu te trompes ! parvint-il enfin à lancer. Je n'ai jamais désiré une femme autant que je te désire.

C'était la vérité toute nue. Que ce soit bien ou mal, c'était dit.

La main de Marybeth s'était crispée sur la sienne.

— Alors...

— Je veux que tu saches, coupa-t-il en la regardant dans les yeux, ce que je ressens pour toi. Je suis tellement amoureux que ça me rend dingue. Et il me semble que je le suis depuis toujours. Il est très important que tu me croies, Marybeth.

— Je te crois, dit-elle d'une voix frémissante. Parce que je ressens la même chose que toi.

— Mais tu ne sais rien de moi.

— Ne dis pas n'importe quoi. Je connais ton cœur, c'est tout ce qui compte.

Tandis qu'elle prononçait ces mots, le regard de Marybeth s'était rempli d'une douceur, d'une maturité, d'une sensualité qu'il n'y avait jamais vues jusqu'ici. Et il était tellement excité, tout à coup, qu'il envisagea de prendre une douche froide afin de pouvoir tenir assez longtemps pour lui donner tout le plaisir qu'elle méritait.

— Je te connais aussi, reprit-elle après un instant de silence, parce que parmi tous les hommes qui m'ont invitée au cinéma, au restaurant ou en boîte — et dont, aujourd'hui, j'ai perdu le compte —, aucun, je dis bien aucun, n'a suscité en moi la moindre sensation profonde ni, *a fortiori*, le moindre désir. Je me fiche de les revoir ou pas. Je ne pense jamais à eux.

« Tu es le seul homme qui ait jamais été capable de provoquer en moi sentiments et émoi. Le seul avec qui je me sente en sécurité...

Tout en parlant, elle se penchait vers lui, et sa voix se faisait murmure.

— Le seul homme avec qui j'aie jamais osé faire ceci...

Craig s'y attendait. Il l'avait vue venir. Mais quand les lèvres de Marybeth se posèrent sur les siennes, il ressentit le choc de sa vie.

Son cœur, son esprit, son corps... Lui tout entier fut électrocuté. Atteint au-delà de toute pensée rationnelle.

Chapitre 21

Marybeth ouvrit les lèvres, et leurs langues s'effleurèrent, se reconnurent, se palpèrent d'abord avec précaution, puis, très vite, se mêlèrent en un tourbillon de sensations, prélude à ce qui allait suivre. Craig se dit qu'il avait beaucoup à lui apprendre, beaucoup à lui montrer. Mais aussi, soupçonnait-il déjà, beaucoup à apprendre d'elle.

Pour l'heure, embrassant Craig sans aucune retenue, elle ne semblait pas avoir besoin de leçons. Elle lui dévorait la bouche — et cette voracité innocente était plus excitante que la fougue amoureuse d'une femme expérimentée.

— Caresse-moi, je t'en prie, l'implora-t-elle.

Il lui prit le visage entre les mains, et fut surpris qu'il soit mouillé.

Elle pleurait!

— J'ai peur, expliqua-t-elle sans détour. A presque trente ans, je ne sais pas quel effet ça fait de se retrouver dans les bras d'un homme. De sentir ses mains sur ma poitrine. Je ne sais pas ce qu'il y a au bout de ce désir douloureux que tu as éveillé en moi.

— Là, là..., murmura Craig avec tendresse en embrassant les larmes sur les joues de Marybeth.

— Je crains d'avoir un problème, avoua-t-elle. Quand tu es là, je me transforme en une sorte de nymphomane, et...

— Ce que tu éprouves et parfaitement naturel, assura-t-il d'une voix calme en contenant le feu qui faisait rage en lui. Si tu avais connu cela à quinze ans, dans une version plus juvénile, tu serais plus apte à comprendre ce qui se produit dans ton corps aujourd'hui. Mais je te promets que ta réaction est tout à fait normale.

— Aime-moi, Craig. S'il te plaît. Même si tu dois partir après Noël et que je ne te revois plus jamais. J'ai besoin que tu me fasses l'amour.

C'était exactement ce que Craig pensait. Ce qu'il s'était dit. Faire l'amour à Marybeth pourrait bien être le dernier cadeau qu'il lui ferait.

Il le ferait bien. Il lui donnerait tout de lui-même.

Prenant l'initiative, elle glissa les mains sous le pull de Craig et lui griffa lentement le dos.

— Oh, ma chérie..., soupira-t-il en l'attirant au-dessus de lui sur le canapé. Que c'est bon d'être avec toi.

— Apprends-moi, Craig. Montre-moi comment faire l'amour.

— C'est justement ce que je compte faire, répondit-il. Je vais te faire l'amour jusqu'à ce que la moindre parcelle de ton corps sache ce que ça fait d'être caressée par un homme.

En même temps, il plaqua la cuisse entre les jambes de Marybeth et l'emmena avec lui dans un monde de passion, un monde où il n'y aurait qu'eux. Craig avait fait l'amour des centaines de fois. Il possédait l'expérience et le savoir-faire qu'apporte une longue pratique — et pourtant, avec elle, il avait l'impression que c'était sa première fois.

C'était différent, y compris physiquement. Il se sentait plus ferme, plus complet. Son corps tout entier était tendu par le désir d'être en elle. Et ses mains étaient impatientes de la caresser, doucement, longuement, s'attardant sur chaque grain de peau, explorant méticuleusement ses territoires inconnus, avant de l'amener à l'extase — et de l'y suivre.

Marybeth ne se faisait pas d'illusion. Elle savait très bien que Craig ne resterait pas. Il lui avait dit un jour que même sans Jenny, il ne pourrait pas s'engager avec elle.

Peut-être parviendrait-elle à le faire changer d'avis.

Mais sans doute pas.

En ce moment, toutefois, cela n'avait pas d'importance. Craig serait peut-être le seul homme, dans la vie de Marybeth, capable de provoquer ces sensations. Elle avait besoin de lui. Même s'il n'était à elle que quelques heures. Elle ne voulait pas vieillir sans avoir expérimenté les douleurs exquises et les extases de la passion.

Les baisers de Craig étaient un enchantement sans cesse renouvelé. Elle reconnaissait son parfum, son goût, comme si elle le connaissait depuis toujours. Comme si elle avait toujours eu son goût à la mémoire. Il n'y mettait aucune réserve, exigeant qu'elle donne tout d'elle et en découvrant plus. Le palais de Marybeth n'avait plus de

secret pour lui, ni le bout de sa langue. Mais il prenait son temps...

Il commença à lui caresser le dos, les reins, s'attarda sur ses hanches, et les nerfs de Marybeth se mirent à vibrer à l'idée de ce qui allait suivre. Il lui enlèverait son pull et son pantalon. Dégraferait son soutien-gorge. Lui ôterait sa culotte et la regarderait là, la caresserait là. Cette perspective l'excita au-delà de tout ce qu'elle avait connu avant.

Elle faillit exploser de plaisir quand il posa les mains sur sa poitrine par-dessus le pull, et que des ondes de volupté partirent des pointes de ses seins jusqu'à son ventre.

— Je n'avais pas idée de ce que ça pouvait faire, dit-elle, suffoquée d'émotion.

— Nous pouvons arrêter, si tu veux, proposa-t-il d'une voix altérée.

— Surtout pas !

Marybeth n'avait pas fait exprès de crier. Elle parvint à dire d'un ton plus doux :

— Non, Craig, je ne veux pas arrêter. C'est seulement que, très franchement, j'ignorais à quel point... mes seins étaient sensibles, que ce serait... si bon de...

— Eh bien, tu n'es pas au bout de tes surprises, coupa-t-il avec un chaud regard et un tendre sourire.

— A ce rythme, je vais avoir fini avant même que nous ayons réellement commencé, murmura-t-elle, en se demandant malgré tout ce que cet « avoir fini » signifierait vraiment.

— Ah, surprise numéro deux, dit-il. Tu es une femme. A ce titre, tu n'es pas près d'avoir fini. Tu auras bien plus d'un orgasme avant que j'en aie terminé avec toi.

Mmm... Cela promettait d'être délicieux. Immoral. Meilleur encore que ce que Marybeth avait imaginé.

— Vraiment ? fit-elle d'une toute petite voix en se frottant contre lui.

Pour toute réponse, il la fit rouler sous lui et se mit à califourchon sur ses hanches. Puis il la parcourut du regard, avant de demander :

— Es-tu prête à continuer ?

— Oui.

— Je vais t'enlever ton pull.

— D'accord.

Elle se souleva pour lui faciliter la tâche, frissonna quand l'air frais accéda à sa peau — sa peau ainsi exposée à la vue d'un homme pour la première fois de sa vie.

Et à en juger par l'éclat de ses yeux, le léger tremblement de ses mains, l'homme en question appréciait ce qu'il voyait.

L'ayant débarrassée de son pull, il contemplait ses seins. Se pencha pour les embrasser. En même temps, d'un geste preste, il lui ôta son soutien-gorge.

— Bien joué! murmura-t-elle tout en résistant au réflexe qui la poussait à se couvrir la poitrine de ses bras.

A la place, elle les étendit le long de son corps pour permettre à Craig d'admirer ses seins.

Et quand il approcha ses mains, elle le laissa prendre les pointes entre ses doigts.

Elle le laissa lui faire toutes sortes de choses, des choses qu'elle n'aurait jamais imaginées. Elle lui offrit son corps tout entier, le laissa en jouer comme il voulait.

Après les seins — ou en même temps, elle ne se rendait pas bien compte —, il lui caressa l'épine dorsale, la nuque, le cou, les aisselles, le nombril, faisant suivre ses caresses de baisers parfois légers, parfois profonds, mais toujours divins.

— Tu me dévergondes, soupira-t-elle sous l'effet du plaisir.

— Ne dis pas ça! protesta-t-il. Tu n'as rien d'une dévergoncée. Ce que tu éprouves, ce sont les sensations naturelles et saines d'une femme qui est avec l'homme qu'elle désire.

— Mais pourquoi es-tu aussi calme, toi ?

A part ce léger tremblement des mains, cette voix rauque, il ne semblait pas, en effet, très affecté, alors qu'elle était cambrée sur le canapé, gémissant de désir.

Et Craig n'avait encore touché que la moitié supérieure de son corps. Elle avait toujours son pantalon.

— Calme ? répéta-t-il en s'étranglant soudain.

D'un geste il ouvrit son jean, et, saisissant la main de Marybeth, la pressa contre sa virilité.

— Est-ce que ceci te paraît « calme »? grogna-t-il.

— C'est... gros, dit-elle.

Et cela... palpitait. Marybeth ne s'y attendait pas.

Craig éclata de rire.

— C'est gros, oui. Si gros que c'en est douloureux. Je dois puiser dans mes réserves pour maîtriser le désir impérieux de plonger en toi et d'y exploser jusqu'à ce que je meure.

— Alors, pourquoi ne le fais-tu pas ? demanda-t-elle avec un sourire aguicheur. Je suis tout à fait d'accord. Sauf que je ne veux pas que tu meures.

— Parce que dès que je me serai laissé aller, ce ne sera plus gros du tout, et que j'ai pas mal de travail à faire avant cette étape finale.

— Oh! fit-elle.

Les joues brûlantes, elle ouvrit les jambes. Ce n'était pas une position très convenable. Elle les ouvrit davantage.

— Tu as envie que je te caresse plus bas, n'est-ce pas ? comprit Craig.

Elle le regarda dans les yeux sans plus éprouver le moindre embarras. Ils étaient partenaires dans ce curieux voyage, dans cette étrange danse faite de sensations et d'amour.

— Oui, répondit-elle.

— Très envie ?

Elle hocha la tête.

— Dans ce cas, il faut que nous fassions quelque chose, n'est-ce pas ?

— Oui, je t'en prie, murmura-t-elle. Fais quelque chose

immédiatement.

— Tu es sûre ?

— Je n'ai jamais été plus sûre de quoi que ce soit.

Si ce n'est de son amitié avec James.

Avec un sursaut mental, Marybeth prit conscience qu'elle n'avait pas pensé à James de toute la soirée.

Cette découverte la mit mal à l'aise. Mais elle comprit pourquoi, alors qu'elle était sur le point d'accomplir l'acte le plus intime de son existence, elle pensait à James.

James était la voix de sa conscience.

Ce qui terrifiait Marybeth, c'était la certitude que, au cours de l'heure qui venait de s'écouler — à moins que ce ne soit au cours des deux années qui venaient de s'écouler—, Craig avait commencé à compter autant pour elle que James.

Elle n'aurait jamais cru que quelqu'un d'autre que lui serait un jour aussi proche d'elle.

Il lui fit l'amour jusque tard dans la nuit. A un moment donné, Brutus se réfugia dans la cuisine, où il resta même, quand Craig, nu et comblé et censé être épuisé, transporta Marybeth dans sa chambre pour recommencer à l'aimer.

Elle avait éprouvé des sensations, des réactions d'une intensité qu'elle n'aurait jamais crue possible.

Et il avait atteint des sommets encore inconnus de lui.

Etendu avec Marybeth dans les bras, quelques heures après minuit, Craig ne put ignorer plus longtemps qu'une nouvelle journée allait commencer, quels que soient les efforts qu'il faisait pour se persuader du contraire.

Il ne regrettait pas la nuit qu'il venait de vivre. Mais s'ouvrir à Marybeth allait être encore plus dur, à présent, que ce qu'il s'était imaginé.

— Il faut que nous parlions, murmura-t-il.

— Maintenant?

S'il avait le choix, se dit Craig, il remettrait cela jusqu'à la fin des temps. Mais Marybeth avait autant le droit de savoir dans quelle situation ils étaient que lui-même.

— C'est important. Extrêmement important.

Tout à coup, il s'en voulut d'avoir utilisé des préservatifs. Il partirait sans même l'espoir de lui avoir fait le bébé qu'elle désirait tant.

— Ce que tu vas me dire..., c'est mauvais, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Ça va me faire souffrir.

— Oui.

— Beaucoup.

— Oui.

— Alors, s'il te plaît, accorde-moi quelques jours de grâce. Pouvons-nous attendre jusque après Noël ? Passer les fêtes ensemble ? Ensuite, je te promets d'écouter tout ce que tu as à me dire.

Elle lui laissait un répit — une chance de continuer à vivre un bonheur qui défiait l'imagination, ce qui était plus qu'il n'avait osé espérer.

— Tu ne me demanderais pas ça, si tu savais ce que j'ai à te dire.

— Je suis prévenue. Maintenant, c'est à moi de faire mon choix, n'est-ce pas ?

Mais Craig n'aurait pas l'esprit tranquille tant qu'elle ne saurait pas. Tant qu'elle ne pourrait se protéger de lui.

— Je ne crois pas, répondit-il en conséquence.

A ces mots, Marybeth se redressa sur les coudes. Au clair de lune qui baignait la pièce de sa pâle lumière, il vit que son expression était déterminée.

— Ne me fais pas souffrir pendant les fêtes, Craig. Je t'en prie. Aujourd'hui, c'est la veille de Noël. Demain, c'est Noël. Tu peux patienter deux jours, n'est-ce pas ? Noël, c'est l'occasion pour tous d'écarter les soucis, de se retrouver avec des êtres chers, de faire une

pause avant de replonger dans la vie de tous les jours. S'il te plaît, attends pour me parler que le monde se soit remis en marche.

Craig ouvrit la bouche pour capituler, mais Marybeth le fit taire en posant l'index sur ses lèvres.

— Je t'en prie, insista-t-elle d'une voix plus douce. Je sais que je ne suis pas juste, mais j'ai déjà vécu assez de Noël's pourris dans ma vie, Craig.

Il la contempla avec tendresse. La veille de Noël ou le lendemain, ses mots seraient les mêmes. Ce n'étaient pas deux jours qui changeraient cela.

Il soupira.

— Je ne peux pas te promettre que je parviendrai à rester là-haut, tout seul dans mon lit, maintenant que j'ai goûté au paradis.

— Je ne peux pas te promettre que je t'y laisserai seul, rétorqua-t-elle. N'oublie pas que j'ai un double de ta clé.

— Très bien, acquiesça Craig en ramenant la tête de Marybeth sur son épaule. Mais vendredi matin à la première heure, nous parlerons, d'accord ?

— D'accord.

Chapitre 22

Marybeth avait l'habitude des mauvaises nouvelles. Elle savait quels bouleversements elles pouvaient laisser dans leur sillage. Elle n'était pas naïve au point de croire que ces deux jours avec Craig ressemblaient en quoi que ce soit à la réalité. Ni assez stupide pour ignorer le fait qu'il allait lui falloir puiser dans ses ressources pour survivre à ce qu'il avait à lui dire.

Il pensait que c'était mauvais, et il la connaissait bien.

Mais elle n'était pas non plus stupide au point de tourner le dos à un présent inopiné.

Pendant les deux jours qui suivirent, Marybeth découvrit sa féminité. Pas seulement au lit ou quand Craig et elle se caressaient — ce qu'ils faisaient pratiquement sans arrêt —, mais aussi quand ils étaient chacun d'un côté d'une pièce. En voiture. Ou à la messe la veille de Noël.

Il y avait un certain pouvoir inhérent au fait d'être une femme désirée par un homme.

Elle apprécia ces deux jours pour ce qu'ils étaient : le plus beau cadeau de Noël qu'elle ait jamais eu. Un avant-goût du paradis, comme disait Craig.

Une suite de moments parfaits.

— Je n'arrive pas à croire que tu aies pu dénicher ça, s'émerveilla-t-elle en feuilletant l'un des *Corto Maltese* de la collection complète qu'il lui avait offerte le jour de Noël. Et, d'abord, comment as-tu su que j'adorais ce personnage ?

— Tu avais une tasse, au Noël dernier, où son effigie figurait. Et le calendrier de la réception est toujours un *Corto Maltese*.

Et voilà pourquoi elle aimait cet homme.

Ainsi que James.

Ils remarquaient les détails de la vie.

La dernière nuit, conscient de l'échéance, Craig caressa Marybeth avec moins de tendresse, mais pas avec moins d'amour. Mû par une passion désespérée qui, manifestement, la dévorait aussi, il avait à peine le temps d'enfiler un préservatif avant qu'ils s'unissent encore et encore, de plus en plus vite, comme s'ils pouvaient remonter le temps qui s'écoulait.

Craig roula sur le dos et elle le chevaucha, le prenant en elle, s'offrant à son regard, et quand il atteignit l'extase, il reconnut à peine le cri qu'il poussa.

Ce n'est que lorsqu'elle se figea qu'il prit conscience de ce qu'il avait dit.

En un éclair, Marybeth fut debout et se retrouva au centre de la pièce, fixant avec horreur l'homme allongé dans son lit. Elle connaissait la moindre parcelle de son corps, et c'était pourtant comme si elle ne l'avait jamais vu. Parce qu'elle ne l'avait jamais vu.

— Tu m'as appelée Candy !

Il la regarda d'un air résigné.

Il ne dit rien, mais elle n'avait pas besoin de confirmation. Une seule autre personne connaissait ce nom.

— Je...

Etourdie, elle ne savait que dire. Ne savait que faire. Rester plantée là, en tenue d'Eve, n'était sans doute pas une bonne idée, mais elle était comme paralysée.

— Je... ne peux pas...

Elle avait rêvé de ce moment la moitié de sa vie. Le rencontrer. Et elle ne s'était jamais sentie aussi mal, même quand il avait refusé sa requête.

— James ?

Le nom s'était échappé de ses lèvres indépendamment de sa volonté.

— Oui.

James. Son James. Le seul être humain en qui elle pouvait faire confiance. En qui elle avait fait confiance de toute son âme. La seule personne avec qui elle s'était sentie en sécurité Jusqu'à ce que Craig apparaisse dans sa vie.

Et, maintenant, ces deux-là...

Mais, bon, la trahison ne lui était pas inconnue. Elle avait été trahie par un monde qui avait permis à un démon de pénétrer chez elle, de violer sa mère, de la tuer et de la laisser dans une mare de sang pour accueillir au retour de l'école une fillette de douze ans.

Elle avait été trahie par un homme qui avait été incapable de se remettre assez pour remplir son rôle de père.

Encore incrédule, elle regarda Craig — James, enfin qui qu'il soit — remettre le jean dont elle l'avait débarrassé avec tant d'impatience plus tôt dans la nuit.

— Marybeth...

— Va au diable.

Elle n'avait plus rien à lui donner.

Semblant le comprendre — ne la connaissait-il pas doublement bien ? —, l'homme lui tourna le dos et sortit de la chambre, la laissant seule avec son enfer.

En fin de compte, Marybeth parvint à mettre un pyjama. Elle passa dans son petit salon, parce que ses émotions étaient trop à vif pour qu'elle reste près du lit qu'elle avait partagé avec son Judas personnel.

Les sanglots, quand ils lui vinrent, furent comme tout le reste de cette nuit : incontrôlables. Ils la déchirèrent littéralement. Elle s'étouffait, mais ils ne cessaient pas.

— Mets ta tête entre tes genoux.

Les mots étaient sortis de l'obscurité, impérieux. Au bord de l'évanouissement, Marybeth obéit.

Et quand son hystérie se calma, elle regarda vers le coin d'où la voix

était venue. Ses yeux s'acclimatant à la pénombre, elle finit par distinguer la silhouette de l'homme qu'elle n'oublierait jamais.

Elle demanda :

— Depuis combien de temps es-tu là ?

Comme si cela avait la moindre importance ! Dix-sept ans de trop pour l'un. Deux années de trop pour l'autre.

— Je ne suis pas parti.

— Tu n'as plus rien à faire ici.

— Je sais. Mais je ne veux pas te laisser seule dans le noir.

— Je préfère y être seule qu'en ta compagnie.

— Je sais.

— Tu ne peux pas trouver quelque chose de plus original à dire ?
lança Marybeth.

Le venin avait fusé d'elle. Sa colère était si profonde, si intense qu'elle ne pouvait la canaliser.

— Allons, *James*, toi qui manies les mots comme un magicien, qui as toujours réponse à tout, tu ne peux rien trouver d'autre ? Tu ne sais plus que dire : « Je sais » ? Sors de chez moi. Disparais de ma vue. Tu m'écœures.

Marybeth continua ainsi, les mots jaillissant de sa bouche, jusqu'à ce qu'elle s'écœure elle-même.

Lui ne bougea pas. Il ne parut même pas broncher. Il avait la peau plus dure que ce qu'elle croyait.

— Pourquoi es-tu encore là ?

— Parce qu'il n'est pas question que je te laisse seule.

— Je ne suis pas un bébé.

— Je sais exactement qui tu es et ce que tu es, dit-il d'une voix douce, pleine de compassion.

— Ne te fiche pas de moi.

— Je n'oserais pas.

— Non, mais tu as osé me trahir. C'est beaucoup mieux, n'est-ce pas ?

Si elle parvenait à entretenir sa colère encore un moment, elle arriverait peut-être à le haïr.

— Toi. En qui j'avais placé ma confiance.

Elle se remit à pleurer. Mais sans bruit, cette fois.

— J'ai essayé de te parler, fit-il valoir.

— Oui, bien sûr. Il y a deux jours. Mais ce n'est pas ça qui me met en colère, Craig. James. Qui que tu sois. Je t'ai réclamé ces deux jours. Mais comment expliques-tu deux ans de duperie ? Si tu savais comme je me sens flouée !

Evidemment, il n'y avait rien d'étonnant à ce que Craig ait pu déjouer ses défenses. Rien d'étonnant à ce qu'elle l'ait senti différent des autres dès le début. Une partie d'elle l'avait reconnu.

Cela étant, elle n'avait pas eu le moindre pressentiment que cet homme pouvait lui faire du mal.

Allait lui faire du mal.

Elle le foudroya d'un regard qu'il ne vit sans doute pas, dans cette pénombre.

— Va-t'en.

— Je ne peux pas.

— Tu ne *peux* pas ? Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Je t'aime, Candy. Je t'ai toujours aimée, toi et moi le savons. Et tu me connais assez pour savoir que je ne peux pas t'abandonner. Jamais. Quoi qu'il arrive.

Marybeth tiqua. Il avait l'apparence de Craig, la voix de Craig, mais il lui parlait comme les lettres qu'elle recevait depuis dix-sept ans.

— James...

— Oui.

— *Mon James...*

— Oui.

— Assis ici, dans mon salon. En chair et en os.

— C'est ce que j'ai toujours été.

Le rêve le plus cher de Marybeth se concrétisait, mais sous la forme d'un cauchemar. Rien n'avait plus de sens. Ni la vie, ni la mort, ni la raison et ni les sentiments.

— James ?

Le cri avait jailli du fond de sa conscience. C'était le cri d'une enfant perdue appelant au secours. Le cri d'une femme au cœur meurtrie.

En pensant qu'il risquait de partir, comme elle le lui avait ordonné, pour ne plus jamais revenir, une bouffée de panique submergea Marybeth. Certes, il était un escroc, mais il était surtout son salut.

Elle se leva et s'approcha de lui sans le quitter des yeux de peur qu'il disparaisse.

— James ? répéta-t-elle en tombant à genoux devant lui.

— Oui ?

— Veux-tu bien me serrer dans tes bras ?

Cela n'engageait à rien, c'était simplement un peu de réconfort qui lui permettrait de passer ce mauvais moment. Un peu de réconfort dont elle avait un besoin désespéré. Assez pour le supplier.

— S'il te plaît, emmène-moi dans mon lit et tiens-moi dans tes bras jusqu'au lever du jour.

Sans un mot, il se leva et la prit dans ses bras comme si elle était encore une enfant. Elle se sentit aussitôt en sécurité. Dans les bras de celui qui l'aimait depuis toujours inconditionnellement.

Quand il s'allongea à côté d'elle, moulant son corps à celui de Marybeth, elle ferma les yeux et, respirant son odeur, se perdant dans l'essence de James, elle sombra dans le sommeil.

Craig ne dormit pas une seule minute. Pendant le restant de la nuit, c'est à peine s'il cligna les yeux. Il ne voulait pas manquer un instant du sommeil de Marybeth, dont le visage, apaisé, était tout près du sien.

Mais demain viendrait. Il ne se faisait pas d'illusion : si elle s'était serrée avec tant de confiance contre lui, c'était simplement parce qu'elle était arrivée au bout de ses forces. Qu'elle avait épuisé sa faculté de s'en sortir seule.

Mais elle retrouverait bientôt toute son énergie. Il le savait. Il attendait même ce moment avec impatience.

Tout autant qu'il redoutait ce qui viendrait ensuite.

Elle se réveilla aux premières lueurs de l'aube. Il le sut non pas tant au changement de rythme de sa respiration que parce qu'elle s'était soudain raidie. En se souvenant, sans doute.

— Est-ce que Craig McKellips est ton vrai nom ? demanda-t-elle à peine eut-elle ouvert les yeux.

— Mon vrai nom est James Malone.

— Ah, oui ! Et Craig McKellips est le nom que tu as pris à treize ans. Le nom sous lequel les gens te connaissent, n'est-ce pas ?

— Oui.

Elle était toujours plaquée contre lui, mais les barrières étaient là et bien là, maintenant.

— Quand as-tu décidé de me berner ?

— Je n'ai jamais pris une telle décision.

— Oh ! Tu veux dire que tu m'as caché ta véritable identité à ton insu ? dit-elle d'un ton lourd de sarcasme.

Mais elle s'excusa aussitôt :

— Pardonne-moi. Je ne voulais pas être méchante.

— J'en ai tout à fait conscience, Marybeth.

Comment aurait-il pu ne pas l'aimer ? De toute son âme.

Une âme qu'elle était la seule à connaître.

Elle bougea juste assez pour pouvoir voir son visage, et demanda :

— Pourquoi, James ?

Il y avait tant de réponses à cette question ! Mais une seule lui fournirait une explication qu'elle comprendrait pleinement.

— Je n'arrive pas à le croire, soupira-t-elle alors qu'il tardait à répondre. En un clin d'œil, tu as détruit ce qu'il y avait de plus sacré : la confiance que j'avais en toi.

« Je ne te reproche rien pour ces jours derniers; tu voulais me parler, c'est moi qui ai retardé l'échéance. Ce qui me tue, ce qui nous tue, ce sont les deux années passées. Le nombre de fois où tu as eu l'occasion de tout m'avouer... Je ne comprends pas. Ce n'est pas là le James que je connais.

« Que je connaissais, se reprit Marybeth. Tu m'as trompée délibérément. Je...

L'air perdu, elle secoua la tête. Puis elle demanda :

— Pourquoi as-tu fais cela ? Comment as-tu pu ? Nous ne voulions donc rien dire, pour toi ?

— Bien sûr que si. Et c'est toujours le cas. Tu es la meilleure partie de moi-même, Marybeth. Depuis le début.

— Ne te crois pas obligé de me mentir.

— Je ne t'ai jamais menti, si ce n'est par omission, répliqua-t-il. Chaque mot que je t'ai dit — oralement ou par écrit — était l'entière vérité.

— Ta femme s'appelle Jenny ?

— S'appelait.

— James a divorcé ?

Elle avait visiblement du mal à se faire à l'idée que les deux hommes

de sa vie ne faisaient plus qu'un.

— J'ai divorcé, oui, répondit-il.

— A cause de moi ? Tu... James voulait parler de moi à sa femme pour approfondir sa relation de couple.

— Je voulais lui parler de toi après que nous aurions fait le point, elle et moi. Mais je n'en ai jamais eu l'occasion.

— Donc vos trois semaines de séparation... et la prise de conscience que vous n'étiez pas amoureux l'un de l'autre..., c'était vrai ?

— Tout ce qu'il y a de plus vrai.

— Et tu...

Elle se redressa sur ses coudes pour le regarder dans les yeux.

— ... James est un artiste ?

— Oui.

Et puis elle s'immobilisa, comme si quelque chose venait de lui revenir.

— Ton père est en prison.

Il se raidit.

— Oui.

— Il t'écrit, mais tu ne lis jamais ses lettres.

— En effet.

— Pour quelle raison ?

C'était la deuxième fois qu'elle s'interrogeait au sujet de son père. Et il la connaissait suffisamment pour savoir qu'elle continuerait à le questionner tant qu'elle n'aurait pas de réponse. Une réponse complète.

Alors, il s'apprêta à répondre, malgré le fait qu'il scellait ainsi leur destin.

Chapitre 23

— Je vais te parler de l'homme qui m'a engendré, mais si tu veux bien m'écouter, j'aimerais d'abord t'expliquer deux ou trois choses, dit James.

— Je t'en prie.

— La première fois que je suis venu ici, il y a deux ans, je n'ai pas vraiment compris pourquoi. J'avais vu ton annonce dans la brochure, comme je te l'ai déjà dit, et j'avais reconnu ton adresse. Et quand j'ai su que tu tenais une maison d'hôtes, j'ai compris que cela me donnait le moyen de te voir à distance. C'est tout ce que je me suis dit, à l'époque. Mais je vois maintenant que j'étais motivé en partie par ma propre recherche. J'avais besoin de quelque chose de plus grand que moi pour m'aider à voir en moi-même. C'était toi. C'était l'amour que nous partagions.

— C'est ainsi que cela aurait dû être.

Même aujourd'hui, Marybeth ne pouvait nier cette vérité.

— Mais il y avait plus, reprit-il. J'étais inquiet à ton sujet — au point d'avoir du mal à me concentrer sur d'autres questions. Tu venais de perdre ton père, tu n'avais personne qui te soit vraiment proche... Je craignais que nous ne t'ayons sauvée, au cours de toutes ces années, que pour mieux te perdre à la fin.

Marybeth fit la moue. Il lui avait déjà dit toutes ces choses. Elle les avait prises à cœur, elle les avait crues, la première fois qu'elle les avait entendues.

Mais elle refusait de les croire, aujourd'hui.

— Cependant, pour toutes les raisons que je t'ai déjà exposées, je ne voulais pas que nous nous rencontrions, poursuivit-il. Tu avais besoin de moi, besoin de James, l'homme qui ne portait jamais de jugement, qui n'avait pas d'attentes. Tu avais besoin de cet exutoire, de ce refuge où tu pouvais tout dire. J'avais aussi besoin de toi, mais je peux te jurer qu'à l'époque, je ne pensais qu'au nombre de fois où tu m'avais dit à quel point mon existence comptait dans ta vie. Si nous nous

rencontrions, si les attentes et les jugements surgissaient comme il est naturel qu'ils surgissent dans une relation sociale, si tu perdais la possibilité de me parler à cœur ouvert, j'avais peur que tu t'enfermes à l'intérieur de toi-même sans plus aucune issue.

— Tu étais mon issue de secours, dit-elle.

Cela non plus n'était pas un secret.

— Exactement. Et, donc, craignant que tu ne t'enfermes en toi, comment pouvais-je risquer une rencontre qui t'aurait traumatisée à jamais ?

Cela n'était pas dépourvu de bon sens. La logique de James était toujours claire, pour Marybeth.

— Je craignais aussi que, si nous nous rencontrions, d'autres sentiments ne viennent semer la confusion.

Elle savait de quoi il parlait. N'était-elle pas couchée avec lui, dans son lit ?

Changeant volontairement de sujet, elle dit :

— J'ai parlé à Craig de ma mère.

— Tu lui as raconté des choses que tu ne m'avais jamais dites, remarqua-t-il.

Et elle se demanda si cela l'avait blessé.

— Je lui ai aussi parlé de toi, lui rappela-t-elle.

— Tu m'as parlé de moi, rétorqua-t-il. J'ai compris, ma toute douce, que tout ce que tu donnais à Craig, tu le donnais inconsciemment à James.

Peut-être, se dit-elle. Ou peut-être était-elle tombée amoureuse deux fois, avec deux facettes différentes du même homme.

— Je voulais juste vérifier que tu allais bien, déclara-t-il. M'assurer que je faisais bien ce qu'il fallait pour t'aider. Ensuite, j'avais prévu de disparaître — tel un client de passage —, et tu ne te serais jamais doutée de rien.

— Alors, que s'est-il passé ?

James lui prit le visage entre ses mains et plongea le regard dans celui de Marybeth. Elle se fit la réflexion qu'elle aimait trop qu'il la tienne ainsi.

— Il s'est passé ceci, dit-il, les yeux injectés de sang, soulignés de cernes, mais tout à fait alertes. Je m'étais promis de me tenir à l'écart de toi, mais j'avais sous-estimé le pouvoir que tu aurais sur moi. Le pouvoir de l'amour, tout simplement.

Elle ne devait plus se laisser ensorceler, se pressa Marybeth. Certes, il avait tous les bons mots, mais elle aurait pu s'en douter. Elle recevait les lettres de James depuis dix-sept ans. Mais qu'est-ce que cela signifiait vraiment ? Où finissait la vérité, et où commençait le mensonge ?

Comment pourrait-elle jamais lui faire de nouveau confiance ?

— A titre de renseignement, demanda-t-elle, pourquoi tenais-tu absolument à tout me dévoiler, cette fois-ci ? Qu'est-ce qui a changé ? Je veux dire : à part ton divorce ?

— Mon divorce n'a rien à voir là-dedans.

— Alors, qu'est-ce qui a changé ? Tu me connais bien, n'est-ce pas ? Tu savais que quand j'aurais appris que tu m'avais menti, je me dirais que ce que nous avions partagé n'était qu'illusion.

— Je savais que je te perdrais, oui.

— Et donc, tout à coup, ce grand amour que tu avais pour moi, ce désir ardent de préserver la tolérance inconditionnelle que nous avions l'un pour l'autre, tout cela a disparu ?

— Oh, non, mon ange, tout est toujours là, affirma-t-il.

Elle voulut lui dire de cesser de l'appeler ainsi, mais ce n'était pas le moment. Elle le ferait plus tard.

— C'est à cause de cette lettre, expliqua-t-il.

Et dans un flot de clarté, elle ajouta quelques pièces au puzzle. C'est à cet homme qu'elle avait demandé de donner son sperme.

Elle voulait un enfant de lui.

Parce que Craig était James.

— Tu n'as pas répondu à ma lettre, observa-t-elle.

— Ma réponse, c'est ce qui s'est passé depuis deux jours. Ta lettre m'a convaincu que tu avais raison depuis le début. Le refuge que j'essayais de préserver avec tant de soin n'était pas assez réel pour continuer d'exister face à la vraie vie. Tu avais besoin de plus. Et, cette fois, n'ayant plus Jenny comme écran, sachant que je m'étais caché pendant des années, j'ai pris conscience que, outre tout ce qui pouvait nous tenir éloignés l'un de l'autre par ailleurs, j'étais purement et simplement mort de trouille.

— De quoi avais-tu donc si peur ?

— D'aimer et de perdre encore une fois, répondit-il avec une grimace. C'est plutôt marrant, non ? Après t'avoir poussée pendant des années à aller de l'avant, à oser vivre vraiment, je m'aperçois que, depuis le départ, c'est toi la valeureuse, toi qui avances, et que c'est moi qui suis lâche.

— Lâche ? Quand même pas, objecta-t-elle. Tu as essayé le mariage, alors que je n'ai fait que sortir en ville avec une quinzaine de garçons.

— Je me suis marié, mais pas avec la bonne personne.

Marybeth le fixa pensivement. Cela voulait-il dire qu'elle avait eu raison de ne pas céder aux avances qu'on n'avait cessé de lui faire ? Qu'elle n'avait pas de problème psychologique ; que, simplement, elle était amoureuse d'un homme qui lui restait inaccessible parce qu'il ne voulait pas qu'ils se rencontrent ?

Etait-il possible d'être amoureux de quelqu'un uniquement par correspondance ? Qu'est-ce qui constituait l'essence d'une personne ? L'amour pouvait-il rester vivace en dehors de toute présence physique.

C'étaient encore des questions à la James.

— Quand j'ai lu que tu voulais que je sois le père de ton bébé, je ne pouvais pas te répondre non. Mais je ne pouvais pas, non plus, exaucer ton vœu sans que tu saches toute la vérité, dit James avec la voix de Craig. Tu l'ignoraes, mais je te connaissais. Je n'aurais pas pu ne pas être à tes côtés, t'emmener chez le médecin, t'accompagner dans la salle d'accouchement. Je n'aurais pas pu ne pas être un père pour notre enfant.

— Je connais la vérité, maintenant, et pourtant, les choses n'ont jamais été pires, entre nous.

— Mais, au moins, elles sont plus réelles qu'elles ne l'ont jamais été.

— Certaines choses étaient réelles, répliqua Marybeth.

Au moins pour elle, en tout cas.

— L'amour était réel, convint-il. Et tous mes mots l'étaient aussi.

— Ce sont les choses que tu ne dis pas dont il faut que je me méfie.

Car comment se protéger de ce dont on ignore jusqu'à l'existence ?

— Tu as dit que tu allais me parler de l'homme qui t'a engendré, lui rappela-t-elle alors, reprenant ainsi l'expression qu'il avait employée. Dis-moi pourquoi tu ne lis pas ses lettres.

Pour toute réponse, et à sa grande surprise, James-Craig l'étreignit, la serra si fort qu'elle en perdit le souffle. Puis, brusquement, il se leva et s'habilla.

Sans un mot, Marybeth l'imita. Un mauvais pressentiment lui glaçait le cœur. Elle sentait venir une chose horrible — une chose pire que la trahison de l'homme en qui elle avait une confiance absolue.

Voilà encore peu, elle n'aurait pas cru qu'il puisse y avoir pire.

Soudain, elle avait besoin d'un café. Mais pourrait-elle l'avalier, avec ce nœud qui lui serrait la gorge ?

James suivit Marybeth dans la cuisine. La regarda caresser Brutus et le caressa à son tour.

Pendant qu'elle faisait du café, posait sur la table un panier de petits pains que ni lui ni elle ne mangeraient, il commença à parler.

— Les premières douze années de ma vie furent parfaites, dit-il. Tout comme toi, j'étais enfant unique. Mes parents et moi étions très proches. Nous faisons des tas de choses ensemble — surtout mon père et moi. Il m'apprenait à tirer, à jouer au golf. Nous nous entraînons au base-ball tous les samedis.

— Le printemps et l'été, intervint Marybeth en mettant la table. Car il me semble qu'on ne peut pas jouer au golf ou au base-ball dans la neige.

— A cette époque, je n'habitais pas dans le Colorado.

— Oh ! Et où vivais-tu ?

— En Californie.

Elle tourna vers lui un regard surpris.

— Dans quelle région ?

— Entre ici et Los Angeles.

— Tu habitais aussi près de chez moi ? s'étonna-t-elle.

A son expression, il vit qu'elle ne se doutait pas de ce qui allait venir. Et il n'avait aucun moyen d'atténuer le choc.

— Et puis, l'année de mes treize ans, mon univers s'est effondré, dit-il alors qu'ils s'asseyaient. Un jour, pendant le dîner, on a frappé à la porte. C'étaient des policiers. Ils venaient arrêter mon père.

— Mon Dieu!...

La cafetière en l'air, Marybeth le fixait d'un regard écarquillé.

— C'était juste avant que nous commencions à nous écrire, dit-elle. Et ta mère... Et...

Elle marqua un temps, puis reprit :

— Ta mère a été violée et ton père a été arrêté, et tout cela au cours de la même année ?

— Ma mère n'a jamais été violée.

— Mais... bien sûr que si ! Nous... C'est à cause de cela que nous nous sommes connus.

Elle était devenue blême. James ne s'était jamais autant détesté. Lui, et tout ce que sa vie était devenue. Jamais il n'avait autant souhaité ne jamais être né.

— Le soutien psychologique était destiné aux enfants dont les parents avaient été impliqués dans un viol, lui rappela-t-il.

Elle opina.

— Oui. Victimes d'un viol.

— Les enfants sont tous considérés comme des victimes. Cela ne veut pas dire que tous les parents sont des victimes.

— Qu'essaies-tu de me dire ? Que ton père était impliqué dans un viol ?

— Oui.

— C'était un violeur ?

— Oui.

— Ton père était un violeur ? répéta-t-elle, comme pour être sûre qu'elle avait bien compris.

— Oui.

— Et ta mère et toi..., vous n'en aviez aucune idée ?

— Non. Et je ne l'ai pas cru pendant des mois, murmura-t-il, se rappelant ces semaines atroces au cours desquelles les journaux avaient mis en pièces son père bien-aimé, pendant que lui continuait à croire en cet homme qui était son héros. Il menait une double vie.

— Combien... a-t-il commis de viols ?

— Il en a reconnu sept.

Sept viols. Dont le dernier s'était terminé par un meurtre.

Pris de dégoût, il saisit la main de Marybeth.

— Ce n'est pas tout...

— Non! s'écria-t-elle.

Il y avait une lueur de folie dans son regard, qui ne se posait nulle part. Qui se posa sur lui. Qui le fixa soudain.

Elle retira brusquement sa main. Elle avait compris.

— C'est lui qui a tué ta mère, Candy, confirma-t-il. C'est pour cette raison que je suis entré en contact avec toi, spécifiquement, cette année-là. Je voulais passer le restant de ma vie à réparer les fautes de mon père. A partir du moment où j'ai appris ton nom, je t'ai dédié ma

vie. Je me suis promis d'être là pour toi, de te soutenir, de t'aider, et que rien, jamais, ne m'en empêcherait.

Tout cela paraissait si puéril, aujourd'hui.

Encore que ça importait peu. Il était persuadé que Marybeth n'avait pas entendu un mot de ce qu'il disait.

— Ton père a violé ma mère. Il l'a tuée, répéta-t-elle d'une voix sans inflexion.

— Hélas, oui.

— Il est toujours en vie.

C'était drôle, il aurait parié que ce serait la première chose qu'elle dirait. Elle ajouta :

— Pendant toutes ces années, j'ai toujours espéré qu'il était mort.

— Je sais.

— Tu ne lui as jamais écrit ? Tu n'as jamais répondu à une seule de ses lettres ?

— Pas depuis le jour où il a admis devant moi ce qu'il avait fait. Il a essayé de s'expliquer, m'a demandé de comprendre que quelque chose ne tournait pas rond dans sa tête... Je n'ai pas voulu l'écouter, et je n'ai pas changé d'avis.

— Toutes ces années..., murmura-t-elle.

Ses épaules s'affaissèrent

— Toutes ces années, tu as été le fils de l'assassin de ma mère.

Venant d'elle, cela paraissait pire que dans sa conscience.

— Et tu savais...

Il n'avait rien à dire. Elle reconstituait seule l'histoire.

— Quand tu avais treize ans, d'accord, je peux comprendre. Mais à seize, dix-huit ou vingt ans, tu n'as jamais pensé à tout me dire ? Toi et moi, nous avons vécu dans le mensonge, dans un horrible mensonge, pendant dix-sept ans ?

Un mensonge par omission, songea-t-il. Mais ça ne faisait pas une grande différence.

— J'ai failli te le dire plusieurs fois, répondit-il. Mais à quoi bon ? Si je parlais, tu perdais ton meilleur ami. Tu me disais sans cesse à quel point je t'aidais, combien je comptais pour toi, que si tu pouvais avoir une vie normale, c'était parce que nous partagions tout. Si tu avais appris qui j'étais, qui était mon père, je n'aurais plus pu t'apporter le moindre réconfort. Avais-je le droit de mettre tout cela à mal ? Cela devait marcher tant que nous ne nous rencontrions pas. Dans mon esprit, nous aurions pu continuer ainsi jusqu'à la fin des temps, pour notre plus grand bien.

Et c'est ce qui se serait passé, sûrement, s'il s'était tenu à l'écart de Santa Barbara. En définitive, il avait eu raison dès le départ. De voir Marybeth si perdue, si malheureuse, si seule, il se demandait ce qu'elle avait gagné à apprendre la vérité.

— Et puis tu es venue ici, dit-elle

— Oui.

Elle secoua la tête en soupirant.

— Je dois prendre une douche. Réfléchir. Est-ce que ça t'embête si je te laisse un moment ?

Bien sûr que ça l'embêtait ! Prodigieusement.

— Je..., commença-t-il.

— Je t'en prie, Craig... James, coupa-t-elle. J'ai besoin d'être seule.

C'est à ce moment-là qu'il sut qu'elle allait s'en sortir. Ils avaient fait du bon boulot, elle et lui, au fil des années. Elle était forte, intelligente, capable. Elle pourrait se débrouiller seule, maintenant.

Et ce fut justement ce qu'elle lui dit, une heure plus tard, quand elle lui demanda avec une grande gentillesse de faire ses bagages et de s'en aller.

Il partit sans dire un mot.

Mais il laissa son cœur à L'Orangerie.

Marybeth n'avait jamais possédé de vrais vêtements d'hiver.

Et en cette Saint-Sylvestre, faisant la queue pour prendre un taxi à l'aéroport de Denver, Colorado, elle le regrettait amèrement. Ses légères bottes en cuir ne la protégeaient pas de la neige, et elle mourait de froid.

Elle grimpa enfin dans un taxi. Récita l'adresse qu'elle connaissait par cœur pour l'avoir écrite tant de fois sur une enveloppe.

— Combien de temps nous faudra-t-il ? demanda-t-elle.

— Environ une demi-heure, répondit le chauffeur. Vous avez de la chance d'arriver avant la tempête. Deux heures de plus, et vous n'auriez pas pu passer.

— Vraiment ?

— Ouais. On nous a promis vingt-cinq à quarante centimètres d'ici à la tombée de la nuit.

Marybeth prit cela comme une bonne nouvelle. Au moins, il n'oserait pas la chasser de chez lui.

Elle ne l'avait pas prévenu de son arrivée, mais, le connaissant, elle était sûre qu'il était chez lui. Seul. Pansant ses blessures. Réfléchissant à la manière de réparer ses torts.

Parce que tel était James. Et parce que tel était Craig.

La question était de savoir s'il la laisserait l'aider.

De son atelier, Craig entendit frapper à la porte. Sans doute Jenny qui revenait lui casser les pieds. Elle et son fiancé français étaient à Denver pour une semaine, et quand elle avait appris que Craig avait mis fin plus tôt que prévu à son séjour en Californie, elle avait décidé de s'occuper de lui.

Or, il n'avait nul besoin qu'on s'occupe de lui. Craig McKellips, tout comme James Malone avant lui, pouvait très bien se débrouiller seul.

C'est pourquoi il ne tint pas compte des coups que l'on frappait à la porte. Même quand ils devinrent plus forts. Il continua d'appliquer de la peinture grise sur l'avion abstrait qu'il venait de terminer.

— James ?

Là, il s'arrêta. Posa son pinceau et se frotta les yeux. Il avait travaillé seize heures d'affilée. Qu'il entende des voix n'avait rien d'étonnant.

— James ?

Mais qu'il entende des voix deux fois de suite serait extraordinaire.

— Bon, je vois de la lumière, je sais que tu es là, dit la voix.

Il décida d'aller voir à la porte. Au cas où...

S'il n'y avait personne, personne ne le verrait. Il pourrait garder son petit secret.

— James, je sais que tu es en colère contre moi, reprit la voix, juste de l'autre côté de la porte. Et je te comprends. Je me suis conduite comme une gamine, je n'ai aucune excuse. Je veux juste t'expliquer et te demander pardon. Si tu voulais bien ouvrir cette...

Il ouvrit la porte à la volée et n'en crut pas ses yeux.

— Marybeth ?

— Je suis désolée.

Il remarqua qu'elle avait l'air un peu ridicule avec ce ciré sur son pull, ce jean et ses bottes de ville.

— Désolée de quoi ? demanda-t-il en faisant le point sur la situation.

Marybeth était là, à Denver. Sur le seuil de sa maison.

Les pieds trempés.

— De t'avoir demandé de partir. D'être une gourde. D'avoir rejeté la seule chose qui compte vraiment pour moi. La seule chose que j'ai toujours voulue. Toi.

— Mais je t'ai menti!

— Tu n'as pas menti sur ce qui m'importe. Tu n'as menti ni sur tes sentiments, ni sur ce que tu m'as enseigné, ni sur ce que tu voyais en moi. Et, plus important encore, tu n'as pas menti sur l'amitié fidèle que tu m'as offerte pendant dix-sept ans.

Les lèvres de Marybeth tremblaient, mais ce furent les larmes qui perlaient à ses cils qui ramenèrent Craig à la vie.

— Tu gèles. Dépêche-toi d'entrer, dit-il en lui prenant la main et en l'attirant à l'intérieur.

Il avait l'intention de la lâcher. De s'asseoir et de discuter. Mais dans le mouvement qu'il faisait, elle se retrouva plaquée contre lui, les bras noués autour de son cou, et les lèvres sur les siennes.

Craig l'embrassa. Il en mourait d'envie. Mais quand il sentit des larmes lui piquer les yeux, il n'aima pas ça.

James Craig Malone McKellips ne pleurerait jamais.

— Je suis là, mon amour, murmura-t-elle. Si tu savais comme je m'en veux de t'avoir laissé tomber!

Non, elle se trompait. C'est lui qui l'avait laissée tomber. Il avait vécu dans le mensonge pendant plus de la moitié de sa vie. Il avait forcé Marybeth Lawson à vivre dans le mensonge.

Les bras autour de son cou, elle le regardait dans les yeux tandis qu'il se battait pour retenir ses larmes.

— Je t'aime, James Malone. Et je t'aime, Craig McKellips. Je suis totalement, follement amoureuse de vous deux.

Il fallait qu'il parle. Qu'il l'aide. Qu'il lui dise que tout allait bien se passer. Mais quand il ouvrit la bouche, il se mit à trembler et sa vue se brouilla.

— Toute ta vie, tu as été là pour moi, dit-elle. Tu m'as donné ta vie. Et j'ai pris, et j'ai pris, et j'ai pris... Mais à l'instant même où tu m'as montré que tu étais humain, j'ai battu en retraite. Voilà pourquoi je suis désolée, mon amour. Je te promets de ne plus jamais te tourner le dos. Je te le jure sur ma vie.

Les sanglots qu'il avait retenus jusqu'ici débordèrent.

— Tu es ma vie, James. Mon homme. Un être humain sans doute plein de défauts mais qui, tous les jours depuis que je le connais, m'a rendue plus heureuse que je pourrais jamais l'être sans lui.

Craig s'écroula sur le canapé le plus proche, et elle fut aussitôt là, l'étreignant.

— Oui, mon amour, murmura-t-elle, laisse couler tes larmes. Toutes ces années, toute cette souffrance que le jeune homme que tu étais a dû affronter seul ! Si seulement j'avais su ! Si seulement tu avais pu me dire ! Si seulement j'avais pu t'aider, moi aussi !

— Ah, ma chérie, mais tu m'as aidé !

Il inspira profondément pour retrouver sa voix, et reprit :

— Tu m'as aidé beaucoup plus que tu ne crois. Tu étais la lumière de mes jours. Ma raison de vivre, celle grâce à qui j'avais la force d'aller jusqu'au bout de la journée.

— Alors, ne crois-tu pas, demanda-t-elle, que nous avons payé pendant trop longtemps pour des choses dont ni toi ni moi ne sommes responsables ? Qu'il est grand temps que notre souffrance cesse ?

Il sourit à travers ses larmes.

— Toi, tu as une idée derrière la tête.

— Et quelle idée, à ton avis ?

— Je vais recevoir une longue lettre où tu me l'expliqueras.

— Certainement pas, fit-elle en essuyant ses larmes. Cette fois, tu vas l'entendre directement de ma bouche. Je t'aime. Je veux t'épouser et je veux que tu me fasses un bébé et...

Elle suspendit sa phrase, et le cœur de Craig s'arrêta de battre.

— Quoi ? s'alarma-t-il.

Marybeth désigna l'atelier d'un geste circulaire.

— Pourrais-tu faire tes sculptures en Californie ? Parce que je me vois mal déménager L'Orangeraie ici.

Pour la première fois depuis ce dernier dîner avec ses parents, il y avait si longtemps, Craig respira paisiblement.

— La Californie, c'est chez moi, mon ange. Il est temps que je retourne y vivre, tu ne crois pas ?

— Quand peux-tu partir ?

— De combien de temps disposons-nous ?

— Nous avons des réservations à partir du cinq.

— Alors, nous y serons le quatre.

Après cela, cet après-midi-là, l'atelier ne bruissa plus que de mots d'amour.

Et plus tard, quand Marybeth leva sa coupe pour fêter le nouvel an, ce fut l'homme qu'elle aimait de tout son cœur qui répondit à son toast.